

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légende de la**

G. Perron-Louis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. PERRON-LOUIS

CONTES ET LÉGENDES DE BOURGOGNE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE BOURGOGNE

Par
G. Perron-Louis

Illustration : René Péron
Édition : Nathan

Préface

C'est quand on est loin de sa terre natale que la pensée s'y attache le plus. Même parmi les hasards les plus impérieux d'une vie vagabonde, à travers les joies rapides et les malchances opiniâtres, la vue d'un clocher svelte, émergeant, au printemps, de la brume verte des arbres, évoque nécessairement les années de l'enfance.

Chacun de nous a éprouvé, dans un moment précis de son existence, ce brusque afflux de souvenirs qui fait taire la raison et parler le cœur. On devient alors, en quelque sorte, imperméable aux réalités de l'heure et, sans bien savoir pourquoi ni comment, le passé projette soudainement devant nos yeux un film qu'on n'attendait guère et qui, pourtant, ne pouvait être que celui-là.

Les personnages s'y meuvent avec aisance parmi les décors familiers. Des voix résonnent aux oreilles, mystérieuses de précision, avec leurs intonations diverses, leurs répétitions de mots qui, jadis, faisaient sourire, et qui, présentement, émeuvent malgré soi.

Les paysages, à leur tour, se déroulent sans équivoque ni confusion, et participent de toute leur âme à ce jeu merveilleux des réminiscences.

Quand l'imagination se déchaîne ainsi et que, sans nulle retenue, elle transporte celui qui s'y abandonne dans un monde de féerie, il devient possible de remonter le cours des âges, de supposer des êtres de légende qui vont et viennent suivant les sentiments que nous leur prêtons et qui ont une vie proche de celle que nous aurions voulu ou que nous voudrions vivre nous-mêmes.

Tous ces souvenirs qui nous enchantent et ces rêves fragiles dont ils sont le point de départ, forment une détente heureuse dans ce siècle où la vitesse est reine et où il n'est de repos véritable qu'au-delà de la mort.

Mais, de grâce, évitons les réflexions amères ou douloureuses et les regrets superflus puisque, malgré les découvertes les plus audacieuses de la science, l'homme n'est ni ne sera jamais le maître absolu de son destin. Il lui faut donc accepter tout ce qui vient avec une philosophie sinon souriante, du moins habilement résignée, et se garder d'exister

en marge de la société dont il est un des éléments actifs, qu'il le veuille ou non.

Cependant le voyageur, qui doit toujours aller devant lui, ne poursuit pas inlassablement sa route, se refusant d'avance tout répit. Le corps humain a ses limites, et il ne lui déplaît point de trouver, par aventure, une source d'eau claire où il puisera, en s'y désaltérant, des forces nouvelles pour reprendre sa marche.

C'est là très simplement la raison pour laquelle nous avons cherché, au cours des pages qui vont suivre, à procurer quelques instants de détente à ceux pour qui les formes actuelles de l'existence ne constituent pas une fin en soi.

On n'y trouvera, certes, aucune prétention à la littérature savante, ni même à une philosophie qui juge plus opportun de railler : d'abord, parce que l'auteur est un novice en la matière, et il s'en excuse ; ensuite, parce que la Bourgogne, qui est son vrai pays, se prête mal aux évocations légendaires.

La configuration de son sol, d'une variété peut-être déconcertante, la richesse grasse de toute la plaine de Saône, les vallons sauvages et boisés du Châtillonnais, les pâturages plantureux de l'Auxois, les terres pauvres et accidentées du Morvan, les pentes parfois raides de la Côte où mûrissent, en septembre, les grappes dorées pour la plus grande joie des gourmets, les landes des plateaux où le vent glacé de novembre souffle dans les genévriers, s'opposent à la nonchalance mélancolique des rêveries. Le Conte de la Châtelaine de Vergy, comme l'histoire de l'Ermite Tebsima ne sont, semble-t-il, que des exceptions qui viennent confirmer cette absence de longs et poétiques récits qui connurent jadis la faveur du peuple.

Mais il n'en existe pas moins un tempérament bourguignon bien caractérisé, avec ses croyances et ses superstitions qui demeurent encore dans certaines campagnes éloignées des villes, avec ses bons mots, ses gaillardises, ses gros rires qui sonnent franc et qui sont le propre d'une terre où on aime la bonne chère et les vins de qualité.

Si l'on voulait évoquer quelques noms connus dans la littérature pour mieux illustrer cette tendance, il serait évidemment préférable de s'abstenir de citer un saint Bernard, un Bossuet, un Buffon, un Lamartine ou un Lacordaire, qui forment à eux cinq un remarquable lot d'exceptions brillantes.

À vrai dire, l'esprit bourguignon, ainsi que l'observent fort justement MM. H. Drouot et J. Calmette dans leur Histoire de Bourgogne(1), « apparaît franchement dès le XIII^e siècle au flanc de la Côte vigneronne. Il brave le XIV^e et s'épanouit au XV^e. C'est l'humour du *Bareuzai*, l'esprit de la *Mère-Folle* et des *Noel* campagnards. »

Cet esprit des vignes et des chemins s'est promptement répandu très loin de la Côte ; il a gagné les bourgs et les villes où il s'est maintenu

bien vivant.

Des écrivains régionaux l'ont illustré à maintes périodes et l'ont transmis jusqu'à nos jours. Il y a eu Étienne Tabourot, dit Tabourot des Accords, procureur du Roi à Dijon qui, dans ses *Escraignes Dijonnoises*, a rassemblé en un recueil savoureux des contes vigneron d'une moralité parfois déficiente ; – Pierre Legouz, poète dijonnais, qui moqua avec une solide dose de malice les faux dévots ; – J.-B. Richard ; – Pierre Malpoy ; – Bénigne Pérard ; – Bernard de la Monnoye, académicien et homme de goût, qui composa de joyeux Noël, tout comme Aimé Piron, l'apothicaire-poète qui rimait dans le patois du pays ; – Alexis Piron, son fils, qui composa des odes burlesques, souvent plus que gauloises, malmena quelque peu les habitants de Beaune, ridiculisa Voltaire, et fit jouer, le 17 janvier 1738, la *Métromanie*, que l'on pourrait presque qualifier de chef-d'œuvre.

On ne saurait non plus passer sous silence le Président Charles de Brosses, dont l'esprit dépassait largement la taille, et qui écrivit les spirituelles *Lettres d'Italie* ; ni le fils de l'auteur tragique Prosper Jolyot, dit Crébillon, qui, bien que né à Paris, imprégna d'un humour très bourguignon des ouvrages libertins ; ni Jacques Cazotte, à l'imagination parfois bizarre, qui demeure l'agréable conteur du *Diable Amoureux*.

Plus près de nous, le Docteur Camuzet commit des sonnets facétieux qui sont un modèle du genre, et, de nos jours, Gaston Roupnel, dans *Nom, le Vieux Garain*, et son recueil de contes *Hé ! Vivant !* devait continuer, avec un art consommé, la saine tradition bourguignonne. Il n'est pas jusqu'à Marie Noël, elle-même, à la poésie toute voilée de mélancolie et rayonnante de foi, qui ne laisse errer, sur certains de ses vers, un sourire bourguignon.

Certes, nous n'avons point la prétention d'avoir nommé tous ceux qui méritaient de l'être. Dans une énumération de ce genre, les oublis sont inévitables ; mais chez la plupart des auteurs que nous venons de citer, l'esprit du terroir sourd de maintes pages et, malgré la diversité des apparences, il rend finalement le même son de gaîté franche, voire de gaillardise.

Et cet esprit, qui évite soigneusement le dédale des longs récits, souvent fastidieux, se plaît aux histoires courtes, mais bonnes, comme aux chansons hardies que chacun rapportait naguère encore, au cours des veillées d'hiver.

Il en est une que fredonne aujourd'hui ma mémoire, celle du Frère

Eugène, et je ne puis décidément résister au plaisir de vous la transcrire. Elle a paru dans un numéro de la *Revue de Bourgogne* de 1925, revue maintenant disparue, mais qui était le reflet vivant de cette ambiance faite à la fois de bonne humeur et de malice, et que l'infortuné Max Jacob, dans une lettre qu'il m'adressait il y a quelque vingt ans de sa retraite de Saint-Benoît-sur-Loire, cotait très haut.

La voici :

*Un jour, le bon Frère Etienne
Avec le joyeux Eugène,
Tous deux la besace pleine
Suivis du Frère François
Entrant tous à « La Galère »
Y firent si bonne chère
Aux dépens du Monastère
Qu'ils s'enivrèrent tous trois.*

*Ces trois grands coquins de frères.
Perfides dépositaires
Du souper de leurs confrères
S'en donnent jusqu'au menton ;
Puis ronds comme des futailles,
Escortés de cent canailles,
Des flancs battant les murailles
Regagnèrent la maison.*

*Le portier qui les voit ivres
Leur demande où sont les vivres :
Bon ! dit l'autre avec ses livres
Nous prend-il pour des sçavans ?
Je me moque bien de lire,
Mais pour manger, boire et rire
Et tricher la tirelire,
Ah ! pour cela je m'entends.*

*Au réfectoire on s'assemble,
Vieux dont le râtelier tremble,
Et les jeunes tout ensemble
Ont un égal appétit ;
Mais, ô fortune ennemie,*

*Et bien fou qui s'y confie ;
C'est ainsi que, dans la vie,
Ce qu'on croit tenir nous fuit.*

*Arrive Frère Pancrace
Faisant piteuse grimace
De ne rien voir à sa place
Pour boire ni pour manger ;
À son voisin il s'informe
S'il serait venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du dîner.*

*Oh ! répond son camarade,
N'ayez peur qu'on s'y hasarde,
Sinon, je prends la cocarde.
Et je me ferai Prussien ;
Qu'on me parle d'abstinence
Quand j'ai bien rempli ma panse
J'y consens, mais sans pitance,
Je suis fort mauvais chrétien.*

*Resterons-nous donc tranquilles
Comme de vrais imbéciles ?
Dit alors Frère Pamphile,
Ah ! pour le moins vengeons-nous.
Prenons tous une sandale,
Et sans crainte de scandale,
Allons battre la cymbale
Sur les fesses de ces loups.*

*Chacun ayant pris son arme.
Fut partout donner l'alarme.
Mais au milieu du vacarme
Frère Étienne fit un pet,
Mais un pet de telle taille
Que jamais jour de bataille
Canon chargé à mitraille
Ne fit un pareil effet.*

*Ainsi finit la mêlée.
Car la troupe épouvantée.*

*S'enfuyant sur la montée.
Pensa se rompre le cou ;
Tandis que le Frère Étienne,
Riant à perte d'haleine,
Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait un second coup.*



Avec sa cadence alerte et sa verve gauloise, elle évoque, dans mon esprit, les bons mots qu'on se disait jadis, à mi-voix, entre voisins quand on allait, en ville comme à la campagne, veiller tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, histoire de causer et de boire la « goutte » : car on savait alors occuper ses loisirs, et nul ne parlait de tuer le temps.

Ce sont quelques-uns de ces contes ou de ces récits en partie véridiques, rapportés par de braves gens qui savaient rire, ou glanés dans l'œuvre pittoresque d'historiens et de lettrés bourguignons, que nous avons réunis dans ce modeste livre.

Nous les avons parfois développés ou dénaturés quelque peu, mais en nous efforçant de les situer dans leur époque respective, pour tenter de faire revivre une société qui savait trouver en elle et autour d'elle des raisons de glorifier les plus fins produits de Cybèle et de ne quitter cette bonne nourrice qu'avec un soupir de regret.

G. P.-L.

Le mariage de Clotilde



N ce temps-là Gondebaud, que l'empereur de Rome venait d'élever à la dignité de *Patrice*, exerçait, sur les terres de Bourgogne et de Comté, une autorité dont il était fort jaloux. Il aimait le pouvoir pour la puissance qu'il lui conférait, le rôle que son titre l'autorisait à jouer, le rang que ses fonctions lui permettaient de tenir dans les assemblées des grands.

Ce goût du commandement, qui était inné en lui, ne l'avait d'ailleurs pas détaché complètement de l'amour des richesses ; et s'il estimait que le sort n'avait pas triché avec lui sur ce point, il ne dédaignait pas de s'emparer du bien d'autrui en usant de procédés peu recommandables, tels qu'emprisonnements et meurtres.

Depuis ces temps anciens, d'ailleurs, la soif des biens matériels ne paraît pas s'être apaisée aussi bien parmi les États que chez les hommes.

Cependant, Gondebaud ne trouvait jamais le repos : un but atteint, il s'en proposait aussitôt un autre, non seulement pour obtenir de nouveaux avantages, mais pour occuper son esprit et ne pas demeurer seul avec des pensées qui l'inquiétaient.

Il craignait surtout sa nièce Clotilde, qu'il avait fait revenir depuis quelques mois dans son palais, après l'avoir reléguée près d'un an dans un couvent à Genève.

C'était une jeune personne fort avisée, de taille moyenne, mince, vêtue avec une extrême simplicité. Elle attirait la sympathie par la dignité de sa tenue et ses grands yeux clairs qui souriaient parfois, mais ne riaient jamais.

Malgré la déférence qu'elle affectait de témoigner à son oncle Gondebaud, elle lui avait voué, depuis déjà plusieurs années, une haine qui ne faisait que grandir avec le temps.

N'avait-il pas ordonné qu'on tranchât la tête de son père Chilpéric qui régnait sur Genève, la Savoie et une partie de la Provence ? Et, non content de s'être ainsi vengé d'un frère qui l'avait sans doute combattu quelques années plus tôt, mais lui avait du moins épargné la vie, Gondebaud avait précipité dans le Rhône, de ses propres mains, sa belle-sœur Agrippine qui avait toujours repoussé ses avances. Irrité par le dédain de cette femme qui n'avait pas craint de le lui témoigner publiquement, Gondebaud avait froidement accompli son crime, ne consentant à épargner que ses deux nièces dont il devait forcer l'aînée, Chroné, à prendre le voile.

Quant à son autre frère, Godomar, qui régnait sur Vienne et le Dauphiné, après l'avoir assiégé dans sa capitale, il l'obligea à se donner la mort.

Clotilde, désormais, n'attendait plus que l'occasion propice pour satisfaire une rancœur bien légitime.

Mais Gondebaud veillait, se faisant tenir au courant de ses moindres gestes et limitant ses déplacements pour qu'elle n'eût pas l'occasion d'entrer en contacts suivis avec des personnes qui, sous l'effet de sa parole persuasive, se seraient peut-être ralliées à sa cause.

À vrai dire, Gondebaud, qui avait ceint la couronne royale depuis la déposition du dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, reconnaissait au fond de lui-même les qualités d'intelligence et d'énergie de sa nièce Clotilde. Et il caressait secrètement l'espoir d'en faire la femme de son fils Sigismond pour mettre un point final à ces fâcheuses querelles de famille.

Clotilde, au fond d'elle-même, méprisait ce cousin qu'elle jugeait incapable de réflexion et de volonté. Mais comme il était fort épris d'elle, niais autant que pieux, elle se garda bien de le moquer, jugeant qu'il pourrait lui être utile, quelque jour, dans l'accomplissement de ses desseins.

Le sort devait favoriser ses projets.

À quelque temps de là, Gondebaud entreprit de visiter les frontières, d'ailleurs mal définies, de son royaume bourguignon, qui s'étendait de Besançon à Arles. Puis, profitant de la division qui régnait entre les rois barbares des régions situées à l'Est des Alpes, il envahit l'Italie du Nord afin d'en ramener quelque butin pour récompenser ses guerriers et remplir ses caisses.

Ce que voyant, Clotilde, plus ingénieuse qu'ingénue, se dit qu'elle allait pouvoir disposer d'un certain temps pour quitter enfin la résidence qui lui avait été assignée et entreprendre ainsi un voyage aventureux. Car il lui tardait de changer d'horizon, de parcourir des pays inconnus d'elle, de reprendre en un mot une existence libre, sans avoir de compte à rendre à qui que ce fût, surtout à son oncle Gondebaud.

Elle mande alors près d'elle son cousin et lui suggère l'idée d'une longue chevauchée vers les pays du Nord-Ouest. Sigismond accepte avec joie, et les voici, traversant tour à tour des forêts et des plaines, en marche vers des régions dont ils n'avaient ouï dire que par des récits horribles ou merveilleux.

Un jour qu'ils avaient pénétré dans un bois aux arbres majestueux, ils entendirent des plaintes qui s'élevaient non loin d'un épais fourré. Clotilde se dirigea aussitôt, sans hésiter, vers l'endroit d'où venait le bruit, ne sachant s'il s'agissait d'un animal blessé ou d'un être humain en détresse.

C'est alors qu'elle aperçut, appuyé contre un arbre, un homme blond, grand et mince, au visage énergique, orné de deux longues moustaches, et qui paraissait vivement souffrir. Vêtu d'un habit de toile épaisse et fine, serré au corps par un large ceinturon orné de dessins figurant des scènes de guerre et de chasse, il avait vraiment fière allure. Il se raidissait contre la douleur et s'efforçait de faire bonne contenance. Il expliqua qu'il avait été blessé par un buffle qu'il avait longtemps poursuivi, et qui, frappé par lui de nombreux coups de pique, devait sans doute être réduit à l'état de cadavre.

Aidée par Sigismond, Clotilde pansa la blessure de l'inconnu et lui fit boire un breuvage composé de simples, dont elle avait le secret, et qui se révéla fort efficace.

Quelques heures plus tard, le chasseur blond reprenait sa route non sans s'être enquis, auprès du fils de Gondebaud, du nom et de la naissance de la vierge dont il avait goûté tout à la fois l'adresse compatissante et la fière beauté.

Clotilde et Sigismond tournèrent bride à leur tour et, ne s'arrêtant que dans des abbayes pour y manger et dormir, rejoignirent la résidence que le roi des Burgondes leur avait assignée.

Quand Gondebaud revint d'Italie, il était de fort bonne humeur. L'expédition avait réussi au-delà de ses espérances. Il n'avait perdu que peu de guerriers et le butin qu'il ramenait l'indemnisait plus que largement des dommages qu'il avait subis en vies humaines et en biens divers. Il se montra même fort prévenant à l'endroit de sa nièce et lui remit des bijoux d'un grand prix qu'il avait rapportés à son intention.

Tandis qu'il se reposait dans le Sud de ses États, Aurélien, un illustre Gaulois, lui demanda audience. Gondebaud décida aussitôt de se porter à sa rencontre et l'accueillit d'autant plus volontiers que, bien qu'étranger aux États bourguignons, Aurélien était tenu par tous les princes francs pour un homme d'esprit et de cœur, dont les conseils éclairés étaient toujours empreints de sagesse et d'humanité.

S'étant informé de l'objet précis de son voyage, Gondebaud apprit qu'il était venu lui demander la main de sa nièce Clotilde pour Clovis, roi des Francs.

Ce nom était déjà connu et redouté en de nombreux royaumes.

Ne possédant, à l'origine, qu'une partie de la Belgique, Clovis, alors qu'il n'était âgé que de vingt ans, avait déjà remporté de brillantes victoires et largement reculé vers le Sud les limites de ses domaines.

Gondebaud ne l'ignorait pas et, préférant se faire du jeune roi un allié plutôt qu'un rival, il accueillit favorablement la requête qui lui était adressée par l'entremise du messenger.

Clotilde se montra satisfaite de ces projets et pressée de les voir exécuter. C'était pour elle l'occasion inespérée de sortir de sa prison dorée, et comme Aurélien lui avait dépeint discrètement Clovis, elle ne doutait pas que celui-ci fût le chasseur auquel elle avait naguère prodigué ses soins et dont le sourire, attendri et protecteur tout à la fois, l'avait mieux remerciée que les phrases les plus habilement tournées.

Aussi donna-t-elle bien volontiers son accord ; et Aurélien lui remit aussitôt les bijoux dont Clovis lui faisait présent.

Après quoi, il l'épousa au nom de son roi, lui présentant, suivant la coutume franque, un sol et un denier d'or fin pour prix de sa liberté.



Le lendemain matin, Clotilde devait partir à la rencontre de son nouvel époux.

Aurélien avait fait préparer à son intention une bastierne, sorte de grand chariot couvert, garni de coussins épais, et traîné par deux grands bœufs blancs comme la neige.

La jeune reine des Francs, ayant pris congé de son oncle, s'y installa, et le voyage commença. Mais plus les heures passaient, plus Clotilde s'inquiétait. Maintenant qu'elle était reine, qu'un chef valeureux et redouté allait veiller sur sa vie et défendre ses intérêts, Gondebaud n'allait-il pas craindre que sa nièce ne lui fît payer cher, un jour ou l'autre, le meurtre d'un père et d'une mère qu'elle avait sincèrement aimés ? La vengeance est chose si naturelle, surtout chez les grands dont les moyens sont plus puissants et plus étendus pour l'assouvir.

Prudente, Clotilde avertit Aurélien du danger qui, selon elle, la menaçait. Son oncle était homme à lui dépêcher des émissaires solidement armés qui l'auraient alors contrainte à les suivre, puis enfermée, comme sa sœur aînée, dans un monastère dont elle n'eût jamais pu s'échapper. Or Clotilde ne se sentait pas si forte en piété qu'elle renonçât de bon gré aux joies du mariage, à l'orgueil d'être reine et au plaisir ardent de châtier Gondebaud.

Quand la nuit fut venue, le chariot s'arrêta. Clotilde en descendit sans bruit avec la complicité d'Aurélien et montant sur un cheval que celui-ci avait fait préparer secrètement à sa requête, s'élança dans l'ombre au galop.

Le lendemain matin, une troupe de cavaliers du roi Gondebaud apparaissait à l'horizon et rejoignait rapidement le chariot de Clotilde. Le roi de Bourgogne, dûment alerté par son ministre Aridius, plein de zèle et d'astuce, s'était en effet ravisé et se souciait fort peu, comme il lui avait été représenté, d'avoir à compter quelque jour, parmi ses ennemis les plus acharnés, un neveu par alliance dont la haute valeur militaire s'était révélée à la bataille de Soissons.

Seulement, il était trop tard. La jeune reine avait disparu.

Aurélien s'étonna et, feignant la colère autant que la surprise, assura qu'il ne comprenait rien à cette aventure et simula l'épouvante à la seule évocation du courroux dont Clovis l'accablerait à son retour. Les hommes de Gondebaud, habilement dupés, ne comprirent rien à cette méchante affaire et s'en retournèrent tout déconfits.



Pendant ce temps, Clotilde galopait, du mieux qu'elle pouvait, à la rencontre de Clovis.

Elle traversa successivement Autun, Saulieu, Auxerre et, quelques jours plus tard, elle parvenait non loin de Troyes où se tenait Clovis, entouré de nombreux guerriers. Il ne dissimula pas sa surprise de la voir si tôt et pareillement arrivée et se montra tout réjoui de sa venue.

Sans descendre de cheval, elle lui rapporta en quelques mots ce qui

s'était passé et réclama vengeance sur-le-champ. La troupe aussitôt se mit à la besogne, tenant à honneur de complaire à la jeune et belle reine des Francs.

Sur l'ordre de Clovis, les douze derniers villages du royaume de Bourgogne que Clotilde venait de traverser furent brûlés.

Dans le soir tiède, les incendies coloraient le ciel de lueurs rougeâtres. Une épaisse fumée montait toute droite, puis s'étalait sur l'horizon assombri. Les bêtes s'enfuyaient à travers la campagne pour échapper aux flammes. On entendait les cris des hommes, des femmes et des enfants qui ne parvenaient pas à s'arracher de ces lieux où ils avaient toujours vécu et où se trouvait leur unique raison d'être.

Alors Clotilde et Clovis descendirent chacun de leur cheval et se tinrent longuement embrassés.

Le miracle du divin Bernard



ELUI qui allait un jour devenir le grand saint Bernard était né, en 1091, non loin de la ville de Dijon, dans la chambre d'un château situé sur une hauteur aux pentes couvertes de vignes opulentes. Le village de Fontaine y rassemblait ses maisons prospères.

Cependant, l'un des côtés de la colline était abrupt. Des rochers moussus et des buissons épineux en étaient le seul ornement. Ils formaient une sorte de chaos fantastique, d'allure presque démoniaque, qui se refléchissait dans un étang profond de couleur sombre, dont quelques nénuphars, aux fleurs blanches comme du lait, ne suffisaient pas à égayer les rives circulaires et monotones.

Au temps de sa jeunesse studieuse, Bernard se plaisait en ce lieu saturé de solitude, où il pouvait méditer pendant de longues heures, sans que nul importun se mêlât de troubler sa rêverie.

Issu d'une famille noble et puissante, il ne s'adonnait pas aux jeux réputés de son âge ; ni la chasse, ni les armes ne retenaient son attention. Mais souvent il réfléchissait à des questions plus graves, et, dès la quinzième année, il étonnait ses proches par des réflexions subtiles ou des interrogations embarrassantes sur les destinées de l'homme et la nécessité de bien mourir afin de mieux vivre.

C'est encore là que, quelques années plus tard, il enseignait ses compagnons et leur faisait apparaître la vanité des choses humaines et la grandeur de la Cité de Dieu.

Et c'est de là même qu'il partit avec plusieurs de ses parents et

quelques disciples – au nombre de trente, à ce qu'assure la chronique – pour gagner le Monastère de Cîteaux, situé au milieu d'immenses forêts, semées d'étangs poissonneux, et voisines de terres fécondes.

Deux ans après, mûri par des méditations ardentes et convaincu de la nécessité de bien agir pour engager autrui sur la bonne route, il s'en allait, en l'an 1115, fonder, sur l'ordre de l'Abbé Étienne Harding, la célèbre abbaye de Clairvaux.

Notre dessein n'est point de retracer ici la carrière mémorable et lumineuse du divin Bernard. D'éminents écrivains ont donné sur elle les précisions les plus autorisées et propres à satisfaire les esprits dévots ou simplement curieux.

Mais ce qu'on ignore généralement, c'est que Bernard, au cours de ses déplacements, ne manquait pas de venir visiter l'ancienne demeure de son père, Tescelin le Roux, et que, descendant un étroit sentier connu seulement de lui et de ses frères, il aimait encore à méditer, pendant deux ou trois heures, sur les bords de l'étang où s'était déroulée son enfance rêveuse.

Les années sont courtes pour les hommes qui vivent avec intensité et ne se découvrent eux-mêmes que dans l'action. Bien des événements se sont déroulés, auxquels Bernard a ainsi participé de toutes ses forces humaines comme de toute son ardeur mystique. Et les faits les plus remarquables du XII^e siècle sont toujours liés pour nous à sa personnalité puissante. Leur enchaînement même semble être la conséquence plus ou moins directe de sa volonté tenace, et les croyants sont fondés à y trouver autant de témoignages des intentions secrètes de la Providence.

Nous savons, par exemple, que Bernard exerça la plus heureuse influence sur le duc Hugues II, qui gouverna la Bourgogne avec tant de sagesse que les populations soumises à son autorité lui donnèrent le surnom de Pacifique ; qu'il combattit, avec autant de violence que de conviction, l'Antipape Anaclet II et son prétendu légat Gérard, évêque d'Angoulême, en 1132 ; qu'il eut le courage de blâmer le jeune Roi de France, Louis VII, pour la cruauté dont fit preuve ce prince lorsqu'il réprima la rébellion de Thibaut, comte de Champagne ; mais qu'il sut aussi pardonner généreusement quand le roi reconnut publiquement sa faute et qu'il s'employa de son mieux à la réparer.

À ce moment, on ne parlait, dans toute la Chrétienté, que de la prise et de la destruction d'Edesse par les Turcs. De nombreux Chrétiens avaient été massacrés par les Infidèles. Des églises avaient été incendiées, et les Saints Lieux profanés. Déjà Eudes II, qui avait succédé à Hugues II, s'était porté au secours de son cousin, le Roi de Portugal et, à la tête d'une armée de 15 000 hommes, avait infligé, aux environs de Lisbonne, une défaite cuisante aux Sarrazins.

Le roi Louis VII, qui tenait à se réhabiliter devant Dieu, les hommes et sa propre conscience, voulut suivre cet exemple. Malgré les objections de son ministre, le prudent Suger, Abbé de Saint-Denis, il décida de faire un pèlerinage en Terre Sainte et d'y combattre sans merci les Musulmans pour libérer du joug impie le Royaume terrestre du Christ.

Lors des fêtes de Noël de l'année 1145, il convoque à Bourges une Assemblée de comtes, de barons et de prélats, pour porter à la connaissance des plus hauts dignitaires de France sa décision de partir pour cette entreprise glorieuse.

L'évêque de Langres, Godefroy, y prit la parole. Il narra, en terme éloquents, les cruautés dont le Musulman Zenghi, prince de Mossoul, avait ensanglanté son règne. Ce barbare, qui exerçait sa domination sur la Mésopotamie et une grande partie de la Syrie, avait décidé d'annexer le comté d'Edesse.

En dépit de l'héroïsme déployé par les Chrétiens, le nombre l'emporta sur la valeur, et la ville succomba après un siège de vingt-huit jours. La plupart des habitants et des princes de l'Église qui s'y trouvaient furent massacrés. Les survivants furent vendus comme esclaves sur les places publiques.

Cependant Zenghi trouva la mort dans des circonstances mystérieuses, et les Chrétiens de Palestine en profitèrent aussitôt pour réoccuper Edesse.

Mais ils n'eurent pas le temps de s'y fortifier sérieusement et, quand Naour-Eddin, second fils de Zenghi, qui avait ceint la couronne royale, se présenta devant la cité avec des troupes nombreuses et aguerries, celle-ci ne put résister à ce nouvel assaut. Trente mille Chrétiens furent tués, et seize mille faits prisonniers. Le Prince musulman, plus cruel encore que son père, fit raser les tours, la citadelle et les églises d'Edesse.

Au récit d'une telle infortune, les auditeurs de Godefroy sentent leur cœur s'émouvoir et aspirent à venger le massacre de leurs frères d'armes.

Cependant Bernard, dont chacun attendait la parole enflammée, garde le silence. Il conseille seulement au roi de faire part au Souverain Pontife de son intention et de ne rien entreprendre avant d'avoir reçu sa réponse.

Le pape Eugène III devait d'ailleurs féliciter Louis VII de sa pieuse résolution. Il exhorta tous les Chrétiens à prendre la Croix, leur promettant les mêmes privilèges qu'Urbain II avait concédés aux guerriers de la Première Croisade.

Et, par une Bulle du mois de décembre 1145, il confia au divin Bernard la mission d'exhorter les Français à partir en guerre contre les Musulmans pour délivrer Edesse.

Avant de se rendre à Vézelay pour insuffler aux chevaliers du Christ une énergie nouvelle, l'Abbé de Clairvaux décida de descendre jusqu'au village de Fontaine pour trouver, sur la terre même de ses ancêtres, la source d'inspiration et de réconfort qui donnait à sa voix des accents propres à soulever l'enthousiasme des foules.

Avec une escorte de moines et de seigneurs illustres, il arriva donc un jour jusqu'aux sites familiers de sa jeunesse. Et tandis que ses compagnons se rendaient, à sa demande, dans la chapelle du château pour s'y recueillir, Bernard s'en fut sur le bord de l'étang où il avait déjà tant de fois prié.

Dans cette paix qu'il croyait retrouvée, il entendit soudain des chants mystérieux s'élever de régions invisibles et comme inhumaines. Une musique étrange les soutenait, et leur rythme encore inconnu résonnait fiévreusement à ses oreilles.

Alors la nappe d'eau qui s'étendait à ses pieds se mit à bouillonner pendant des minutes qui lui parurent éternelles.

Puis, quand le calme fut rétabli, le spectacle qui s'offrit à ses yeux le frappa de stupeur. On eût dit que, sous la baguette magique d'un enchanteur, une ville de légende s'était érigée, une ville musulmane avec ses tours, ses minarets, son architecture de palais et de dentelles.

Des femmes, vêtues de voiles précieux et de diadèmes étincelants, dansaient, ivres de volupté, et tombaient extasiées. L'une d'elles, souverainement belle, quitta ses sœurs toutes frémissantes, et parut s'avancer, la démarche onduleuse et fière, à la rencontre de Bernard. Celui-ci sentit comme une main de feu s'appuyer pesamment sur son épaule, et il reconnut à ce signe que le démon le tentait.

Alors il traça dans l'air un grand signe de croix, et l'apaisement se fit sur le miroir des eaux.

Il allait quitter ce lieu hanté de mystère quand une voix l'appela distinctement par son nom.

Il regarda autour de lui, mais ne vit personne.



Une armée traversait un fleuve.

Soudain, il aperçut l'étang s'entr'ouvrir à ses pieds. Une armée bien ordonnée traversait un fleuve. Bernard devina la silhouette élancée du roi de France. Un cavalier aux armes blanches précédait la troupe des Chrétiens pour lui montrer le chemin de la victoire. Partout le sol se teintait du sang des Infidèles blessés ou morts.

Et, de nouveau, les eaux se rejoignirent.

Bernard ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, la scène avait changé.

Les cadavres s'étaient relevés. De tous côtés, surgissaient des guerriers turcs avec des cris épouvantables. Les Croisés se heurtaient à des obstacles sans cesse renouvelés ; ils côtoyaient des précipices où les chevaux roulaient dans la plus extrême confusion. L'ennemi, dissimulé dans les montagnes couvertes de forêts, épiait leur marche qui se ralentissait d'heure en heure. À un signal convenu, il se précipita sur eux et en fit un grand carnage. Le roi Louis VII accourut à leur secours et accomplit des prodiges de vaillance. Peine perdue ! Les Chrétiens furent décimés, et la fleur des chevaliers de France trouva la mort sur ces champs de bataille lointains et désolés.

Un temps assez long s'écoula.

La vision tragique s'était effacée comme une fumée se dissipe dans l'air.

L'étang avait repris sa forme primitive.

Seul, un vaisseau s'éloignait, portant le roi de France au visage amaigri par les privations et la fatigue, le cœur navré d'une si grande infortune.

Et Bernard, pour la seconde fois, devina près de lui la présence invisible du démon.

Se jetant à genoux sur la rive, il pria à haute voix, et tout redevint tranquille et naturel, comme au temps de sa jeunesse.

Quelques instants plus tard, ses compagnons vinrent le chercher. D'autres gentilshommes s'étaient joints à eux. Ils trouvèrent l'Abbé de Clairvaux en oraison, mais la figure sereine et le regard ardent, sans que son visage reflêtât la moindre trace de la scène qui venait de se dérouler. Tout pénétré de la grandeur de la cause qu'il allait soutenir au nom de Dieu par-devant les hommes, sa foi dans l'œuvre entreprise n'avait pas été altérée par l'intervention cynique de la puissance infernale. Il portait en lui une grande confiance, qui lui permettait d'affirmer ce qu'il croyait être la vérité avec une telle assurance que ses accents persuasifs ne pouvaient manquer de soulever l'enthousiasme parmi ses auditeurs.

Mais l'heure n'avait pas encore sonné de son discours fulgurant à la foule attentive.

Il se releva simplement et vint à la rencontre de ceux qui

s'apprêtaient à lui faire escorte. La petite troupe partit alors à cheval, tandis que, dans un vaste chariot de bois aux roues pleines, on disposait les vivres et le fourrage nécessaires à l'entretien des hommes et de la cavalerie.

C'est ainsi que, dans la ferveur et l'allégresse, Bernard et ses compagnons prirent la direction de Vézelay.

Cependant, la route qu'ils suivaient était accidentée. Il fallait gravir des pentes assez raides, traverser des rivières rapides, ne pas épargner sa peine et demeurer sans cesse attentif. Le chemin longeait parfois des forêts épaisses qui servaient de refuge à des voleurs toujours à l'affût d'un mauvais coup.

Jusqu'alors, le voyage s'était effectué sans encombre.

Mais tandis que la petite troupe remontait la vallée d'une rivière sinueuse, un violent orage éclata. Les éclairs traçaient dans les nues d'innombrables sillons de feu. Tout le ciel était embrasé de lueurs sanglantes. Un vent violent tordait les arbres qui craquaient sinistrement aux approches de la nuit. Les roulements du tonnerre se répercutaient de colline en colline et couvraient le bruit des voix humaines.

Les voyageurs s'abritèrent dans une grotte située très opportunément à flanc de coteau. Tous y prirent un repos bien gagné, à l'exception de Bernard qui décida de veiller, seul, sur les gens et les bêtes.

Comme l'illustre moine s'efforçait de sortir de l'ornière l'une des roues du chariot qui s'y était embourbé, celle-ci se brisa aussi facilement qu'une brindille.

Et, de nouveau, la voix railleuse qu'il avait entendue sur les bords de l'étang de Fontaine, résonna distinctement dans l'air étouffant. La même main de feu se posa sur son épaule.

Bernard comprit sans peine que, pour la troisième fois, le diable s'employait à décourager la bonne volonté de l'homme de chair qui était en lui et de le pousser, par la colère ou la révolte, à douter de la justice de Dieu.

Satan avait pris, en effet, comme un malin plaisir à faire échouer les initiatives généreuses de l'Abbé de Clairvaux.

Mais il avait compté sans la ténacité de celui-ci, car Bernard ne se laissa point abattre.

Resté à l'écart, tête nue sous la pluie qu'on voyait déferler par vagues successives depuis les sommets noyés dans une brume intense, il demeura, sans un murmure, ni même une plainte. Puis, s'étant tourné vers le démon interdit, il lui commanda de se substituer à la roue qui était hors d'usage et de participer ainsi, à sa manière, au sauvetage du chariot sans lequel les voyageurs n'auraient pu parvenir à bon port.

Alors la Puissance des Ténèbres, en poussant des rugissements effroyables, obéit au doigt de Bernard qui traçait lentement le signe de la Croix. Et l'on vit ce spectacle singulier d'un diable se mordant la queue à belles dents pour prendre la forme d'une roue et permettre au convoi de poursuivre sa route.

La tempête s'était calmée. Le matin étincelait de jeunesse et de lumière. Quelques nuages noirs, derniers vestiges de l'orage de la veille, achevaient de disparaître à l'horizon. Le démon, qui grinçait avec une résignation mélancolique, continuait à rouler sur l'ordre de Bernard. Personne, d'ailleurs, à l'exception de celui-ci, ne pouvait se douter de la substitution qui s'était opérée.

Et l'Abbé de Clairvaux se rendit ainsi jusqu'au sommet de la montagne qui domine Vézelay, d'où il prêcha, avec tout l'éclat que rapportent les historiens, la Seconde Croisade.



Le maigre des Chanoines



E vingt-six du mois de mars mil deux cent vingt-quatre fut bien le jour le plus froid qu'on eût jamais vu depuis nombre d'années sur la vieille terre de Vergy. Le printemps boudait alors plus que de coutume ; le ciel se refusait à quitter son manteau gris et lourd de pluie ; et les prières des habitants n'avaient encore pu ramener le soleil rajeuni dessus leurs têtes déconfites. Les buissons d'émeraude faisaient place à des branches maigres et torsées ; au matin, on attendait vainement le chant des oiseaux à la gorge de rubis ; l'hiver, ce vilain, s'attardait méchamment sur cette contrée naguère souriante : partout, c'était navrant spectacle de voir la campagne ainsi désolée.

Les hommes parlaient de la famine prochaine ; des femmes au clair visage demeuraient fidèles à leur mari morose ; tandis que les vieilles caqueteuses causaient longuement, dessous leur bonnet blanc, avec des voix navrées.

Et Jean Marinville, désigné seulement depuis quelques semaines comme l'éminent doyen du chapitre de Vergy, présentait alternativement ses chausses au feu qui s'égayait dans la haute cheminée de sa demeure.

Il n'avait pas fait de fortes études en théologie comme la plupart de ses collègues. Mais, à défaut d'une philosophie prétentieuse, il possédait un robuste bon sens qui l'incitait à penser qu'il valait mieux savoir vivre une bonne maxime que travailler à l'énoncer.

D'ailleurs, il n'avait nul besoin de châtier son langage pour parler,

comme il aimait à le faire, aux gens de petite condition qui travaillaient la terre. Son humeur simple et droite se plaisait aux familiarités de la vie champêtre et, pour tout le reste, s'en remettait à la grâce de Dieu.

Or, ce jour-là, Jean Marinville sentit confusément un premier regret lui envahir l'âme : il songeait que, dans quelques jours, il lui faudrait quitter le siège confortable où son corps reposait avec une satisfaction évidente pour chevaucher, en dépit des intempéries, jusqu'en la belle ville d'Autun.

Cette obligation malencontreuse était le résultat du grave différend qui avait éclaté, quelque douze ans auparavant, entre le chapitre de Vergy et celui d'Autun. Les Chanoines de ce lieu prétendaient, en effet, que le Doyen de Vergy ne pourrait être choisi parmi les membres du chapitre de Vergy, mais qu'il devrait être pris chez les chanoines de la cathédrale, ce qui donne à penser que la place était d'un bon rapport.

Par contre, les membres du chapitre de Vergy considéraient qu'ils avaient seuls qualité pour désigner leur doyen.

Chaque partie restant sur ses positions, le Sire de Vergy, soucieux de mettre fin à cette situation regrettable, décida que le litige serait soumis à l'arbitrage du chapitre d'Auxerre. La sentence qu'il rendit maintint le chapitre de Vergy dans la possession de se choisir un doyen tiré de son corps, et ce jugement, fort sage, fut confirmé par le Pape Innocent II en 1216.

Cependant, pour donner une apparente satisfaction au chapitre d'Autun, – la bonne solution d'un procès n'est-elle pas en forme de compromis ? – il fut reconnu que le doyen élu par le chapitre de Vergy se rendrait à Autun pour y recevoir la confirmation de son titre. Une bulle d'Honorius III, en 1219, va même jusqu'à prononcer la peine d'excommunication contre les chanoines de Vergy qui ne se soumettraient point à cette formalité.

Il va sans dire que Jean Marinville se souciait fort peu d'encourir une telle peine. Et peut-être même nourrissait-il, tout au fond de son cœur, de plus hautes et plus nobles ambitions, jugeant que la couleur violette, ornement de nos prélats, ne messierait point à ses cheveux blancs. Mais la perspective d'entreprendre ce voyage nécessaire à Autun le rendait rêveur, et il songeait à l'itinéraire qu'il aurait à parcourir pour s'acquitter honnêtement de sa mission.

Il en était arrivé à ce point dans ses méditations quand on frappa soudain trois coups timides à la porte de sa chambre.

Jean Marinville ouvrit en personne au nouveau venu.

C'était un grand diable au teint bronzé, dont le torse amaigri reposait sur deux jambes étiées. Vêtu d'une mauvaise étoffe de bure, il portait sur lui l'empreinte de la misère. Au demeurant, il attirait la

sympathie, car ses yeux d'un bleu limpide répandaient sur son visage un air d'incomparable douceur.

Le bon Chanoine le reconnut bientôt pour être Jacques-Antoine Verduret, une sorte de misanthrope vivant un peu de son travail et beaucoup de ses rapines. De temps à autre, il faisait des journées chez les notables du village. Puis, quand il avait amassé de quoi subvenir à ses besoins pendant une semaine, il s'en allait seul, par les bois de la contrée, massacrant lièvres et lapins qu'il échangeait au bourg voisin contre bonne et franche monnaie.

D'ailleurs, il avait gardé souvenance des sages principes que Benjamine Verduret, sa mère, lui avait enseignés durant son jeune âge, et ses rudes manières cachaient à la vérité un cœur généreux. S'étant accoutumé de bonne heure à communier chaque année pour la Saint-Benjamin, il avait conservé religieusement cette habitude et venait, la veille de la fête, chercher auprès du nouveau doyen les réconforts dont avait soif son âme en détresse.

Jean Marinville l'accueillit joyeusement, car il aimait à s'entretenir avec cette âme franche et naïve, qui disait sa pensée sans détours. Quand ils eurent bien causé et bu quelques doigts de vieux Bourgogne, le digne chanoine fit agenouiller Jacques-Antoine Verduret à son côté. Et l'ayant exhorté au recueillement, il lui demanda de confesser humblement ses fautes : ce que le pénitent fit de bonne grâce, n'ayant point la conscience chargée d'un bourgeois.

Pourtant, comme il semblait hésiter sur la fin de son récit, Jean Marinville le pressa de tout avouer, le menaçant en souriant des peines du feu s'il célébrait en lui le moindre péché.

À quoi l'autre répliqua, d'une voix rapide et basse :

— Mon Père, je m'accuse d'avoir ce jour même, sur la terre du Châtelain de Vergy, pris au piège un lièvre de dix livres.

Le bon chanoine, devinant, plutôt qu'il ne les entendit, ces paroles, sursauta :

— Vous voici donc une fois de plus, mon fils, retombé dans ce vilain penchant, malgré vos belles promesses de jadis. Vous n'êtes pourtant pas sans savoir que la règle de notre Sainte Mère l'Église nous ordonne de restituer le bien mal acquis. En conséquence...

Jacques-Antoine Verduret l'interrompit :

— J'y aurais certes obéi, mon Père, si je n'avais craint la redoutable vengeance du seigneur de ces lieux ; car je le sais homme à me faire administrer, en guise de merci, une bonne volée de coups de bâton : ce dont mes épaules ne sauraient s'accommoder sans dommage.

Le bon doyen, que cette réponse déconcertait, lui conseilla de méditer sur l'inconstance de sa conduite et, de son côté, se prit à réfléchir.

Je dois assister le premier du mois, pensait-il, à cette fâcheuse

réunion du chapitre de la cathédrale d'Autun où je serai confirmé dans mes nouvelles fonctions. Et peut-être siérait-il que je porte à son éminent doyen quelque don en nature : les gens de religion n'aimant le plus souvent que les richesses dont le Seigneur a pourvu la terre, et non des ressources factices, comme ces menues pièces d'or ou d'argent, que les hommes pervers ont inventées pour la satisfaction de leurs appétits et la perdition de leur âme.

Et le bon chanoine, tout pénétré de la sagesse de son raisonnement, conclut à haute voix en ces termes :

— Ami, puisque vous comparez à cette heure devant le Tribunal de Celui qui est le Souverain Juge, je vous demande en son Nom d'engager votre foi que vous ferez tout, désormais, pour ne plus succomber à la tentation. Et pour affirmer devant Dieu la sincérité de vos résolutions, il serait bon, je crois, que vous consentiez à abandonner ce méchant lapin, dont vous me parliez tout à l'heure, à quelque personne aussi digne que qualifiée pour recevoir une telle offrande, car je suis enclin à penser que cette privation serait encore la meilleure pénitence que je vous puisse infliger. Songez-y bien, mon Fils, et repentez-vous.

Après qu'il l'eut délié des attaches qui l'unissaient à Satan, Jean Marinville se leva, et Jacques-Antoine Verduret fit de même. Mais à peine avait-il franchi le pas de la porte que le pénitent, courbant profondément l'échine, saisit un paquet dissimulé dans l'ombre, et le tendit à son confesseur avec ces paroles :

— Vous m'avez fait comprendre, mon Père, que je devais renoncer de mon gré aux fruits de mes errements passés. Ce conseil, je l'avais pressenti et c'est pourquoi je viens vous supplier d'accepter aujourd'hui ce modeste lièvre pour l'emploi qu'il vous conviendra d'en faire.

Le bon doyen, devant ce geste admirable de désintéressement, présenta les deux mains à la fois pour mieux recueillir le cadavre qu'on lui offrait. Et l'ayant déposé sur une chaise, comme au hasard, il remercia promptement Jacques-Antoine Verduret, ferma sa porte, et se rendit jusqu'à l'Église en sa compagnie.

Après qu'il eut prié Dieu comme il convenait, le digne chanoine reprit le chemin de sa demeure, soupa, se coucha. Puis, ayant recommandé son âme à Dieu, paisiblement il s'endormit.



Le surlendemain, premier du mois, Jean Marinville s'éveilla de bon matin.

Le soleil était revenu : il étincelait maintenant comme un disque d'or dans le ciel bleu sans nuages. Toute la terre vivait l'allégresse du printemps.

Le chanoine se leva, selon son habitude, à six heures un quart et, sa messe dite, fit une toilette apprêtée pour entreprendre son voyage. Puis il monta lentement à cheval, emportant avec lui des papiers d'importance qui voisinaient avec le lièvre de Jacques-Antoine Verduret.

Jean Marinville allait ainsi sans hâte, rêvant d'un repas succulent, de dindes rôties fermes et fapelues, de chapons gonflés de châtaignes, que venait traverser, par larges bouffées, l'arôme délicat d'un civet cuit à point. Tantôt il fermait un court instant les yeux pour se mieux pénétrer de la vision qui l'obsédait, tantôt il les rouvrait et se prenait à fredonner un air joyeux pour encourager sa monture.



La route fut sans histoire. Le lendemain soir, il frappait à la porte du vénérable Sanlerotti, doyen du chapitre de la Cathédrale d'Autun.

Ce fut Sœur Gertrude qui vint ouvrir de son pas pesant ; elle le pria incontinent de déposer le bagage dont il s'était chargé, et le conduisit en maugréant jusqu'à l'oratoire où le chapitre, composé de sept chanoines et du doyen lui-même, tenait déjà séance.

Les compliments d'usage une fois échangés, et le nouveau venu ayant pris place auprès d'eux, la discussion, qui portait sur des affaires intéressant la religion, se poursuivit durant une heure entière.

Soudain un grand silence se fit, que Jean Marinville entreprit de rompre :

— Je vois avec regret que la nuit vient, mes Frères, et le débat ne me semble pas près d'être épuisé. Peut-être pourrions-nous remettre au jour qui va venir, et sans sérieux dommage, l'étude des questions qui vous préoccupent et de celles que je compte soumettre à votre haute compétence comme à votre bienveillant examen. Mais si je ne nie point qu'il nous faille occuper, en tant que serviteurs du Dieu vivant, des choses intéressant la santé des âmes, permettez-moi du moins d'observer que nous sommes aussi des créatures humaines, et que bien entretenir notre corps est pour nous une nécessité salubre. Je me suis d'ailleurs efforcé d'y pourvoir de mon mieux en vous apportant ce soir un lièvre de belle taille, et dont nous goûterons, je pense, dès demain midi.

À peine avait-il fermé la bouche que l'éminent chanoine Olivier Rabuteau, docteur en théologie, répliquait avec véhémence :

— Y pensez-vous, mon Frère ? Songez que le deux avril est un vendredi, et qu'il serait particulièrement regrettable que des enfants de notre Très Sainte-Mère-l'Église se laissent aller à faire gras en ce jour de pénitence.

Le chapitre commençait à s'agiter lorsque, de sa voix calme et digne, le vénérable Sanlerotti repartit doucement :

— Devant les deux opinions qui sont en présence, seul un terme moyen peut, à mon sens, aboutir à les concilier. Je vous proposerai donc simplement de faire cuire cet honnête gibier, — car ce serait péché, mes Frères, de mépriser les dons de Notre Seigneur Dieu. — Après quoi, nous verrons à aviser de notre mieux pour calmer du même coup les exigences d'une foi sincère et celles d'un bon estomac.

Ayant ainsi parlé, il disparut de l'oratoire, cependant que le reste du chapitre achevait de se rallier à la sage pensée de son chef spirituel.



Vint enfin le jour attendu.

Quand le couvert fut mis et la table dressée, le vénérable Sanlerotti pria Sœur Gertrude de vouloir bien apporter les mets qui formaient le repas. Quatre plats furent déposés à peu d'intervalle, tous de nature différente : un premier contenait le civet de lièvre ; le second, une dinde rôtie ; le troisième, un poisson de rivière ; et le quatrième, des légumes variés.

Lorsque tous les convives eurent pris la place qui leur était assignée, le doyen du chapitre d'Autun s'exprima en ces termes :

— Pour ma part, je puis manger, sans crainte de manquer à la loi très chrétienne, quelque morceau de viande cuit en sauce ou à la broche, car notre Évêque bien-aimé, sur le conseil d'un savant médecin, m'a dispensé de faire maigre le vendredi, toutes les fois que je le jugerais bon : vous vous devez, m'a-t-il dit, de conserver vos forces pour mieux remplir la mission qui vous est dévolue sur cette pauvre terre. Sans doute en est-il de même pour vous, mes Frères ?

Six chanoines répondirent affirmativement. Mais deux autres gardaient le silence : c'étaient Olivier Rabuteau et Jean Marinville.

Le vénérable Sanlerotti, voyant leur embarras, répartit sans plus attendre :

— Il est vrai que vous appartenez tous deux, mes Frères, à cette classe heureuse et privilégiée des chanoines qui résident loin de nos cités, dans la verte campagne. Vous y respirez un air pur qui vous donne ce trésor que l'on nomme santé ; et vous y pouvez servir Dieu durant de longues années, avantage inestimable que vous n'appréciez

peut-être pas à son juste prix. Les chanoines qui habitent la ville ne jouissent certes point des mêmes privilèges ; et ils ne peuvent remédier à ces misérables inconvénients, dont notre corps est esclave, que par le supplément d'une nourriture plus substantielle. En conséquence, je crois que ce serait péché pour vous, mes Frères, que de faire gras ce vendredi. Mieux vaut vous abstenir dans le doute, et remplacer la viande par quelque chair permise comme celle du poisson : c'est le conseil que je vous donne.

Puis récitant le Bénédicté, il ajouta :

— Mangeons en paix.

Alors, tout pénétrés de cette maxime que les conseils d'un doyen des villes, dont peut dépendre, par aventure, votre ascension dans la hiérarchie ecclésiastique, sont avant tout des ordres, Jean Marinville et Olivier Rabuteau se regardèrent.

Et le chanoine de Vergy soupira, tant il est vrai de dire qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

La Belle Histoire de Notre-Dame-d'Étang



N 1225, Jean Chastelain, l'heureux possesseur du fief de la Forge, venait d'épouser, en secondes noces, une dame de bonne naissance, qui répondait au doux prénom d'Angèle, mais dont le caractère était acariâtre et vindicatif. Comme ce seigneur n'avait jamais témoigné d'un tempérament belliqueux ni d'un sens aigu de l'autorité, se contentant de vivre paisiblement du revenu de ses terres, sa fille, la jeune et douce Blandine, alors âgée de six ans, qu'il avait eue d'un premier mariage, fut bientôt en butte aux tracasseries mesquines de sa marâtre.

Sans doute, Dame Angèle Chastelain n'allait-elle point jusqu'à frapper une enfant sans défense ; elle se gardait de la rudoyer ou, même, de lui adresser la parole sur un ton véhément. Elle savait que les serviteurs auraient entendu ses propos et qu'ils n'auraient pas manqué de les rapporter à son époux, qui eût peut-être fini par en prendre ombrage. Quand elle échangeait quelques mots avec la petite Blandine, elle prenait toujours une voix mielleuse, mais qui savait distiller le venin.

Elle ne perdait pas une occasion pour lui dire qu'elle était laide, qu'elle risquait de briser le miroir dans lequel elle se hasardait parfois à regarder furtivement son image. Elle veillait à ce que les toilettes de l'enfant fussent composées de riches étoffes aux teintes éclatantes, mais elle lui faisait discrètement observer qu'on n'avait aucun goût à la parer, car la couleur de ses robes n'attirait que davantage l'attention

sur son teint blême comme celui des malades dont on ignore s'ils sont plus près de la vie que de la mort.

Ces propos répétés chaque jour obsédaient l'esprit de la délicate Blandine, qui se croyait sincèrement l'enfant la plus laide et la plus mal faite de toute la région. Elle souffrait en silence et ne trouvait de consolation véritable que lorsque son père lui rapportait la légende des saints et des saintes qui durent tant souffrir pour mériter les joies du Paradis.

Un jour, elle apprit qu'au-dessus d'une montagne boisée toute proche du village de Velars, il y avait un plateau où jaillissait en toute saison une source miraculeuse. Les malades, les infirmes allaient s'y rafraîchir et invoquaient, sur ses bords, le nom de la Vierge Marie pour lui demander la guérison des maux qui les affligeaient.

Et Blandine décida de se rendre à la Noël – car on approchait alors des fêtes qui marquent la naissance de l'Enfant Jésus – jusqu'à cette source où l'on priait la Reine au manteau de ciel. Un matin, elle se leva et, sans donner l'éveil, réussit à quitter la demeure paternelle.

Des enfants parcouraient les rues du village. Elle les suivit, toute surprise de leur gaîté car personne, jusque-là, ne lui avait appris à rire. Ils s'arrêtèrent sur la place qui est devant l'Église, et formèrent bientôt une ronde joyeuse en chantant :

*Dansons tous en rond ;
Voilà le jour de l'an qu'approche ;
Des congés nous en aurons
Et des sous dans nos poches.*

*Dansons tous en rond :
Dessous la cheminée
Nos sabots y mettrons ;
Janvier y mettra le nez.*

*Dansons tous en rond :
La botte à mon grand-père
Sera remplie de bonbons.
De raisins et de poussières.*

*Dansons tous en rond :
Pour avoir de la chance
L'Père Janvier nous prierons
Tout pleins d'obéissance.*

Dansons tous en rond :
Si nous sommes bien sages.
Du vin blanc nous aurons
Avec du bon fromage.

Dansons tous en rond :
J'entends Janvier qui « pôte »
Très fort sur nos maisons ;
J'aurai des papillotes.

Alors la ronde se disloqua. Les garçons firent des boules de neige, car la terre était recouverte d'un épais manteau blanc qui étincelait sous le soleil ; et ils pourchassèrent les filles qui se sauvaient de tous côtés en poussant des cris aigus.

Blandine, elle, se tenait à l'écart et comme interdite devant ces jeux et cette gaîté bruyante. Pourtant sa résolution était bien prise. Malgré la neige, elle passa le pont qui enjambait l'Ouche et commença de gravir la pente immaculée.

Elle marcha sans s'arrêter un instant jusqu'au sommet de la montagne. Ses petits pieds enfonçaient dans la poudre blanche que la lumière du jour teintait, par endroits, en rose très pâle. Bien que les arbres fussent dépouillés de leurs feuilles, le paysage n'avait pas un air hostile. De place en place, des oiseaux chantaient et semblaient accompagner l'enfant sur le chemin qu'on devinait à travers bois. Elle alla ainsi, droit devant elle, pendant près de quatre heures. Mais, chose étrange, plus elle avançait, et moins elle sentait sa fatigue. Le froid sec ne la glaçait nullement tant une grande espérance réchauffait doucement son cœur.

Elle arriva ainsi sur le bord de la source, toute bleue sous le bleu du ciel.

Puis elle s'agenouilla lentement, croisa ses mains, et se mit à prier.

Les jours passèrent. Blandine n'était toujours pas revenue dans la demeure de son père.

La marâtre témoignait d'une douleur étudiée qui n'abusa que son époux. Celui-ci, en proie à une douleur profonde, fit entreprendre des recherches par les gens qu'il employait et qui ne donnèrent, tout d'abord, aucun résultat. Puis des enfants parlèrent, racontant qu'ils avaient vu une petite fille prendre, quelques jours avant Noël, le chemin de la montagne à la Vierge.

Le seigneur de la Forge, accompagné de serviteurs dévoués, décida de s'y rendre dès qu'il l'apprit.

Lorsqu'ils parvinrent sur le plateau, ils aperçurent nettement la petite Blandine, toujours en prière. Mais à mesure qu'ils approchaient

d'elle, la silhouette de l'enfant se faisait de moins en moins précise ; ils pressèrent le pas et, quand ils furent si près d'elle qu'ils croyaient pouvoir la toucher, la vision s'évanouit. En même temps, la source se mit à bouillonner et l'eau disparut rapidement dans le sol qui semblait s'entr'ouvrir. Finalement il ne resta plus qu'un lit de sable fin, sur lequel resplendissait une image de la Vierge Marie qui semblait accueillir, de ses deux bras tendus, une enfant rayonnante de grâce.

Jean Chastelain comprit ainsi qu'un grand miracle venait de s'accomplir et redescendit au village, l'âme émerveillée de ce qu'il avait vu. Il partagea la plus grande partie de ses biens entre les pauvres de la région et obligea sa femme à mener désormais une vie modeste, mais exemplaire de piété. Celle-ci ne trouva point la chose à son goût et se répandit tour à tour en reproches véhéments et en lamentations interminables. Mais son époux lui ayant fait savoir qu'il entendait terminer ses jours dans la prière et la pénitence, elle finit par mourir du dépit qui la rongea. Et le seigneur de la Forge trépassa, quelques années plus tard, entouré des bénédictions de ceux qu'il avait obligés, ce qui est plutôt rare de nos jours.

Deux siècles plus tard, l'histoire de Blandine était oubliée.

On parlait seulement d'une source qui avait mystérieusement disparu, et dont ne subsistait plus aucun vestige. Sur le plateau, poussait une herbe drue et odorante qui faisait les délices du bétail qu'on y menait paître.

Or, en 1435, le fils du boucher de Velars observa qu'un bœuf blanc qui appartenait à son père, dont il faisait l'orgueil, s'agenouillait chaque fois qu'il atteignait un endroit déterminé où fleurissaient de hautes digitales d'un rose foncé et des renoncules qui semblaient tout en or. Aidé de quelques camarades, il entreprit de creuser le sol ; et le 2 juillet, fête de la Visitation, il mit à jour une statue de la Vierge qui, sur son bras gauche replié, tenait l'Enfant Jésus et, de la main droite, caressait la tête d'une petite fille levant vers elle des yeux remplis d'extase.

Le pâtre descendit avec son précieux fardeau jusqu'au village et remit à son père la statue qu'il venait de découvrir. Celui-ci, qui était fort pieux, la déposa sur la table d'une chambre qu'il orna de fleurs à la manière d'un sanctuaire. Et les habitants de Velars vinrent dévotement visiter la Vierge en lui demandant d'exaucer au moins l'un des trois vœux qu'ils formaient en pénétrant dans la chapelle improvisée.

C'est alors qu'Étienne de la Feuillette, Abbé de Saint-Bénigne de Dijon, demanda que la statue lui fût remise, car la terre sur laquelle elle avait été trouvée lui appartenait depuis déjà fort longtemps.

Le boucher la lui restitua sans tarder, quoique à contrecœur. Il lui semblait, en effet, que la bonne Vierge bénissait sa maison et qu'elle

protégerait désormais sa descendance. Cependant, comme l'Abbé de Saint-Bénigne lui avait concédé le droit de mener paître son bétail sur la montagne moyennant le paiement d'une redevance fort modeste, il s'exécuta rapidement de peur de le mécontenter.

Une cérémonie grandiose et touchante se déroula par une belle matinée du mois d'août. Un rude orage avait éclaté trois jours plus tôt et la pluie était tombée avec abondance. Les herbes des chemins et des prairies, desséchées par le chaud soleil de juillet, avaient soudain reverdi, et d'innombrables marguerites blanches émaillaient la pente des talus. L'Abbé vint en personne, revêtu de ses plus beaux ornements, chercher la statue. Une procession se forma, à laquelle se joignirent la plupart des habitants du village. La Vierge fut placée sur un socle porté par quatre clercs, et on l'abrita sous un dais orné de riches broderies.

Le cortège chemina ainsi jusqu'à Dijon, où la statue fut déposée solennellement dans la chapelle de l'Abbaye que l'on avait parée, pour la circonstance, de fleurs multicolores et d'étoffes d'un bleu d'azur. On chanta des hymnes et des cantiques avec une grande ferveur, et les habitants de la campagne regagnèrent leurs demeures le soir même.

Le lendemain matin, les moines de l'Abbaye Saint-Bénigne furent saisis d'une étrange stupeur en pénétrant dans la chapelle.

Le groupe que formaient la Vierge, l'Enfant Jésus et la fillette qu'ils semblaient tous deux protéger, avait soudain changé d'aspect. À la place de la petite fille, s'élevait un lys d'une blancheur immaculée que la Vierge soutenait de la main droite. On connut ainsi que l'intention divine était sans doute d'empêcher que des curieux ne viennent à découvrir quelque jour l'identité de la jeune sainte, dont les traits n'étaient autres que ceux de Blandine. Car s'il est un grand nombre de bienheureux ou de martyrs dont on sait les rares vertus et que l'on vénère à bon droit, il en est aussi d'autres qui, par leur dévouement obscur envers les affligés de ce monde, ont mérité une place rayonnante parmi les élus du Royaume céleste. Mais toutes ces vérités n'éclateront qu'au jour du Jugement dernier.

Quoi qu'il en soit, le mystère qui entourait l'image de la Vierge devenait de plus en plus impénétrable. Mais l'étonnement fut porté à son comble quand, le surlendemain, on s'aperçut que la statue avait purement et simplement disparu. L'Abbé de la Feuillette demanda aux moines de faire le silence sur cette nouvelle affaire et, mû par un heureux pressentiment, il se rendit jusqu'au sommet de la montagne de Velars.

Un grand silence s'étendait sur tout le plateau où l'air vif était chargé de la senteur d'herbes odorantes. L'Abbé avançait lentement, se frayant un chemin parmi cette végétation épaisse, et il parvint ainsi jusqu'à l'endroit où le pâtre avait découvert la statue. Elle s'y trouvait

de nouveau, mais la Vierge avait cette fois changé d'attitude : elle était assise et tenait le Divin Enfant sur ses genoux.

Comprenant qu'elle ne voulait plus désormais d'autre résidence que ce lieu de paix, à l'abri des rumeurs de la ville, les moines de l'Abbaye, aidés de gens modestes et de bon vouloir, lui édifièrent bientôt une chapelle très simple où il fût possible, aux âmes en détresse, de venir prier la Mère de Dieu.

Moins d'un siècle plus tard, tandis que la peste ravageait la Bourgogne, faisant de nombreuses victimes à Dijon même, un pèlerinage fut organisé à Notre-Dame-d'Étang en 1537 pour lui demander de faire cesser ce terrible fléau.

Pendant la période troublée de la Ligue, alors que la Bourgogne était l'une des provinces les plus maltraitées du Royaume de France, la statue de la Vierge fut ramenée du sanctuaire de Velars à Dijon, où elle demeura de 1589 à 1596. Mais après que le Roi Henri IV eut défait par les armes, et de manière définitive, les derniers chefs ligueurs à Fontaine-Française au mois de juin 1595, et qu'il se fut acquis une réputation de bon aloi en séjournant quelque temps dans la ville de Dijon où il tint à assister à l'élection du maire, les Religieux décidèrent que la Vierge serait reconduite solennellement au-dessus de la montagne de Velars, dès qu'une chapelle digne d'elle y aurait été édiflée pour la recevoir.

Alors une foule de petites gens, sous la conduite de moines éclairés et laborieux, se mit ardemment à l'ouvrage. Jeunes et vieux rivalisèrent d'entrain pour édifier le sanctuaire. Chacun apportait sa pierre et sa joie de travailler pour la Mère de Dieu. Bientôt la chapelle dressa son fin clocheton sur le plateau et la statue de la Vierge y fut ramenée au milieu de l'allégresse générale. Certes, sa nouvelle demeure n'était pas de dimensions imposantes ni d'un luxe déplacé ; mais dès qu'on y accédait, on sentait un calme bienfaisant pénétrer dans le cœur et dans l'esprit ; la prière montait d'elle-même sur les lèvres des visiteurs et, quand ceux-ci reprenaient le chemin de la vallée, ils se sentaient comme purifiés et prêts à rentrer dans la vie avec une âme plus forte et plus indulgente aussi.

À flanc de coteau, on construisit, quelques années plus tard, un couvent avec une hôtellerie, et nombreux furent les voyageurs qui venaient des régions les plus lointaines prier avec une grande ferveur l'humble statue de bois.

La baronne Jeanne-Françoise de Chantai, après la mort de son époux, tué accidentellement au cours d'une partie de chasse, tint à y conduire celui qui devait devenir par la suite saint François de Sales. Cette femme remarquable par sa piété et son obéissance aux lois divines, par la charité qu'elle témoignait aux autres et la sévérité dont elle faisait preuve vis-à-vis d'elle-même, aimait à se rendre avec ses

jeunes enfants jusqu'au sanctuaire de Velars. Avant d'y pénétrer, elle leur racontait la vie et les vertus de la Mère du Sauveur. Puis ensemble, ils priaient, avec une égale ferveur, et Jeanne-Françoise puisait à chaque visite une force nouvelle pour accomplir pleinement la destinée que Dieu lui réservait.

Quand l'Évêque de Genève eut accepté l'invitation du Président Frémyot, père de la baronne de Chantai, qui lui avait demandé de regarder « sa table et sa bibliothèque comme les siennes propres » et qu'il se rendit à Dijon pour y prêcher, la future fondatrice de l'Ordre de la Visitation le conduisit à la chapelle de Notre-Dame-d'Étang où tous deux se recueillirent longuement.

Cette chapelle devait d'ailleurs recevoir d'autres visites non moins illustres.

Mais si celles de Jeanne-Françoise de Chantai et de François de Sales s'étaient déroulées, avec la plus extrême simplicité, dans un temps où la province de Bourgogne connaissait une paix toute relative, la visite de Louis XIV à Velars s'effectua dans des circonstances fort graves et qui méritent d'être rapportées.

Le Prince de Condé, vainqueur de Rocroy, avait été nommé en 1647 Gouverneur de la Bourgogne, après la mort de son père, Henri de Bourbon, survenue au mois de janvier de cette même année, et la ville de Dijon lui avait alors fait don d'un magnifique plat-bassin en or massif.

Cependant, le Cardinal Mazarin, qui voulait placer à la tête de cette riche province un homme sur lequel il pouvait entièrement compter, fit arrêter le nouveau Gouverneur que l'on enferma à Vincennes le 18 janvier 1650, et nomma à sa place César, duc de Vendôme, fils légitimé du roi Henri IV.

Mais le Prince de Condé, très populaire dans l'armée, avait de nombreux partisans qui prirent bientôt les armes en sa faveur. Des combats sévères se déroulèrent alors dans la Bourgogne, notamment aux environs d'Arc-sur-Tille, où l'on vit deux membres de la même famille commander les camps opposés : c'est ainsi que le marquis de Tavannes, demeuré fidèle au Roi et au Cardinal, fut défait par le comte de Tavannes, qui avait pris fait et cause pour le Prince. Le comte marcha, aussitôt après sa victoire, sur Dijon, qui refusa de se soumettre, et il dut se retirer en direction de Bellegarde. Le duc de Vendôme put alors gagner son gouvernement et entreprit de lutter contre les troupes qui résistaient encore à la volonté royale.

Louis XIV à son tour se dirigea sur Dijon, où il fit son entrée le 6 mars 1650. Le monarque était âgé de douze ans ; mais l'air de noblesse qu'il portait déjà sur son visage, l'élégance de son maintien et sa fière allure de cavalier, en dépit de sa jeunesse, lui valurent aussitôt un accueil chaleureux de la foule, toujours sensible au panache et

prompte à changer d'avis.

Le Cardinal bénéficia du même coup d'une neutralité bienveillante, et il en profita pour se rendre à Saint-Jean-de-Losne afin de mettre au point les derniers préparatifs du siège de la ville de Seurre où des troupes d'élite, demeurées fidèles au Prince de Condé, avaient affirmé leur détermination de résister par la force aux ordres du Duc de Vendôme. Mazarin, toujours diplomate, chercha d'abord à négocier. Les rebelles, qui avaient hissé un pavillon semé de têtes de mort, s'y refusèrent avec arrogance. La bataille devenait inévitable. Le Roi vint alors visiter sa propre armée qui le salua d'acclamations innombrables.

Les soldats de l'armée adverse, entendant les cris maintes fois répétés de « Vive le Roi », pensèrent alors qu'un acte de révolte délibérée contre la volonté de leur souverain risquait d'être gros de conséquence pour eux. Au surplus, le jeune âge du monarque les incitait à une indulgence mêlée d'une certaine admiration. Les moins hardis commencèrent à murmurer, et les plus audacieux qui se souciaient peu d'exposer leur vie pour une cause qu'ils sentaient mauvaise et presque perdue d'avance, se mutinèrent délibérément et menacèrent leurs officiers d'acheter leur grâce en les livrant, s'ils ne capitulaient pas. Le Roi leur accorda volontiers son pardon, et la ville se rendit le 21 avril 1650.

Ainsi prenait fin la première guerre de la Fronde en Bourgogne.

Pour célébrer cet heureux événement, Louis XIV se rendit en pèlerinage à Notre-Dame-d'Étang et, dans la petite chapelle, il remercia longuement Celle dont son père avait fait la Reine de France.

Quand vint la Révolution, la statue disparut à nouveau du sanctuaire et on la retrouva à l'église de Velars où des inconnus l'avaient déposée. Les habitants du village revinrent pieusement fleurir l'autel où la Vierge avait cherché refuge, comme leurs ancêtres l'avaient fait au bon vieux temps.

Une fois les esprits apaisés, on la remonta en grande pompe au-dessus de la montagne et depuis, elle n'a jamais quitté le domaine où les petits pâtres l'avaient découverte.

D'autres guerres ont éclaté, tuant les uns, endeuillant les autres, changeant les riches en pauvres et, moins souvent, les pauvres en riches. Une nouvelle chapelle fut même édifiée, qui a pris des allures de basilique et qu'on aperçoit de loin, avec la statue monumentale qui la surmonte ? Et chaque fois que le pays traverse des temps difficiles, des pèlerinages s'organisent, qui gravissent les pentes en chantant des cantiques et en suivant parfois d'imposants cortèges de prélats tout vêtus d'or et coiffés de la mitre.

Mais toutes ces belles cérémonies qui frappent l'œil laissent, dit-on, l'humble Vierge indifférente. Et, du fond de sa retraite dorée, elle ne

prête une oreille attentive qu'aux prières des petites gens qui, venus sur le plateau sans mot dire, restent simplement à la porte du sanctuaire, la tête nue et le cœur grand ouvert. Car c'est pour eux seuls que Blandine, inconnue de la foule, intervient doucement auprès de Celle qui a tant souffert parce qu'elle était la Mère ou, comme dit une vieille complainte de chez nous :

*Près Notre-Dame, qui eut le cœur dolent
Quand elle sut que fut pris son enfant.*



Les mesmorables adventures de messire Jehan Grivel



I, par aventure, vous ouvrez votre dictionnaire au mot « grivèlerie », vous verrez que ce substantif y est défini par « action de griveler ». Et si, désireux de pousser plus avant vos investigations, vous vous reportez docilement au verbe « griveler », vous constaterez que son origine est inconnue ; on vous le dit entre parenthèses.

Inconnue des lecteurs du dictionnaire, sans doute, mais bien connue des vieux Bourguignons demeurés fidèles à leur province et qui en savent les traditions et les récits pour l'édification de la jeunesse et le divertissement de l'âge mûr.

Témoin l'histoire que nous vous rapportons aujourd'hui d'après les textes les plus dignes de foi.

Il faut vous dire qu'au XV^e siècle de notre ère, les escholiers de la ville de Seurre avaient fort mauvaise presse. Ils ne consacraient pas toujours à leurs études le temps ni l'application que leurs maîtres étaient en droit d'attendre d'eux.

Ils parcouraient souvent les rues de la ville en chantant des chansons libertines, et, dès la nuit tombante, ils se plaisaient à réveiller en sursaut, par d'horribles clameurs ou des farces indécentes, les bourgeois et les commerçants qui dormaient paisiblement. On pourrait en dire long sur les bons tours qu'ils leur jouaient ; mais il est inutile de donner de mauvaises idées à ceux qui ne seraient malheureusement

que trop enclins à marcher sur leur trace.

Quoi qu'il en soit, dans tous ces genres de manifestations plus ou moins recommandables, on trouve inévitablement un chef de bande. Les escoliers, bien qu'indisciplinés par nature, ont besoin d'entraîneurs pour commettre leurs peccadilles. Or ils avaient trouvé, en la personne de Jehan Grivel, un meneur plein d'astuce, jouissant d'un grand prestige, et doué d'une volonté peu commune.

Avec ses compagnons, il parcourait une fois la semaine l'emplacement du marché pour y boire à peu de frais le lait qu'y apportaient les paysannes d'alentour. Celles-ci, d'ailleurs, ne se laissaient pas faire sans protester, et elles leur multipliaient les injures dans un patois abondamment pourvu en termes de cette nature et qui ne manquaient pas de saveur.

Quand on est escolier, on aime aussi bien vivre ; mais comme les goussets sont toujours vides, cela pose de redoutables problèmes dont la solution est souvent un défi à l'honnêteté la plus élémentaire.

Certes, si le désir de bien boire s'estimait satisfait par la seule absorption d'un verre de lait, la chose ne serait pas grave ; mais les vins de la Côte sont si chaleureux et ils versent dans le cœur une telle joie qu'ils appellent nécessairement des mets savoureux. Et c'est là précisément que les difficultés commencent.

À plusieurs reprises, Jehan Grivel et ses amis avaient bien demandé au célèbre Maître Jacques, qui tenait l'Hostellerie du Cerf-Volant, de leur faire une fois l'an l'aumône d'un repas abondant, moyennant quoi ils s'engageaient à lui faire une réclame sensationnelle à plusieurs lieues à la ronde. Hélas ! non seulement leur proposition n'avait pas été retenue, mais ils avaient été rapidement éconduits, et de façon fort discourtoise, par ce traiteur de grand renom.

C'est alors que Jehan Grivel jura solennellement de venger l'affront qui venait de leur être fait.

L'année 1496 est demeurée célèbre dans les annales de la vie théâtrale du pays de Seurre. On devait en effet y représenter un Mystère grandiose, écrit par un auteur réputé, le poète officiel Andrieu de la Vigne, secrétaire du Duc de Savoie et de la Reine de France, femme de Charles VIII. La pièce comportait un nombre imposant de personnages, de caractères fort différents, ce qui donnait à l'ensemble une attrayante variété.

Comme il n'y avait pas dans la ville, ni même à Paris, de troupes organisées de joueurs de Mystères, on fit appel au concours et à la bonne volonté de tous. C'est ainsi qu'artisans, bourgeois, magistrats, curés et vicaires, chanoines et religieux rivalisèrent d'ardeur pour monter la pièce fameuse. Les répétitions commencèrent sous la direction d'un maître du jeu réputé, auquel l'auteur ne ménagea point ses conseils.

Seulement, le spectacle exigeait une figuration si considérable, surtout en diables destinés à former la cour de Satan, que l'on demanda aux escoliers de tenir cet emploi avec conviction. Jehan Grivel se proposa aussitôt avec plusieurs de ses camarades, et tous furent acceptés avec enthousiasme après une audition concluante. On leur distribua des habits de cuir noir et des vêtements rouges, des chevelures hérissées, des masques horribles, des barbes longues et frémissantes qui devaient leur donner une allure vraiment démoniaque, propre à inspirer une terreur salutaire au public mystique et quelque peu naïf de l'époque.

Puis, devant le château du Seigneur de Hochberg, on construisit des « échafauds » en toute hâte, et les habitants des rues avoisinantes, quelle que fût leur condition, se firent un devoir et un plaisir de prêter des tapisseries aux couleurs vives et de somptueuses tentures de soie pour décorer les « establies ».

Mais pour monter ainsi le Mystère de Saint-Martin, il fallait beaucoup d'argent. L'agencement matériel du théâtre, l'entretien des invités de haut rang – Mayeur et eschevins de la ville dont la présence ne pouvait manquer de rehausser l'éclat de la fête, tout cela coûtait fort cher. Aussi ceux qui avaient entrepris de monter la pièce décidèrent que les diables auraient la permission de parcourir la ville et de quêter pour amortir les frais.



Jean Grivel prit la tête des quémandeurs.

Jehan Grivel prit donc la tête des quémandeurs et, comme il avait la langue bien pendue, il sut parler d'une voix si convaincante que lui et ses compagnons recueillirent en quelques jours des sommes considérables. Un proverbe ancien assure que « l'habit ne fait pas le moine » ; mais quand c'est le diable qui est en cause, il n'en va plus de même. Et le fait de porter des cornes par-devant et une longue queue par-derrrière donne à ceux qui sont affublés de la sorte des sentiments machiavéliques.

C'est pourquoi l'escolier Grivel vit, dans cette tournée, qu'il effectuait pour le bien commun, l'occasion inespérée de satisfaire à son appétit de vengeance. Et, un beau soir, sous sa haute direction, les six compères pénétrèrent en l'Hostellerie du Cerf-Volant, commandant avec assurance et dignité un repas copieux, arrosé de vins blanc et rouge, au fameux Maître Jacques.

Ils mangèrent et burent avec tant d'appétit et d'allégresse que c'était plaisir de les regarder faire et que plus d'un client en oublia de vider son pot. Quand ils se furent bien régalés, ils demandèrent à l'hôtelier de venir trinquer avec eux à la santé du Roi, ce à quoi il consentit d'autant plus volontiers qu'il redoutait par-dessus tout les diables et leurs vilains tours.

Bien remplir sa panse est une occupation fort honnête, mais il faut malheureusement régler l'addition avant de quitter l'hostellerie. L'instant fatal était donc venu pour nos diables de s'exécuter.

Alors on entendit la voix de Jehan Grivel s'écrier entre deux éclats de rire stridents :

*« Deables d'enffer, à ce vilain coquu
Maître Jacquot, frotez luy tost le cu. »*

Le conseil fut suivi à la lettre et sur-le-champ.

Les démons se saisirent de la personne de l'hôtelier et le rossèrent d'importance. Après quoi ils se retirèrent en poussant des rugissements épouvantables, tandis que Jehan Grivel, parfaitement ivre, allait jusqu'à lui dévoiler son identité véritable.

Maître Jacques en devint tout pantois. Sans doute était-il déjà physiquement très mal en point ? Mais la colère qu'il ressentit à se voir ainsi joué par cette jeunesse turbulente et irrespectueuse le rendit encore plus malade. Son visage et même toute sa personne prirent une teinte d'un jaune si tenace que de nombreux habitants de la ville se demandèrent si la compagne de Maître Jacques lui était demeurée irréprochablement fidèle.

Quoi qu'il en soit, le tenancier du Cerf-Volant se promit une vengeance en rapport avec le dommage matériel et moral qu'on lui

avait causé ; et cette seule perspective raffermir au bout de quelques mois sa santé chancelante.

Cependant, la représentation du Mystère de Saint-Martin devait être un triomphe. Elle dura trois jours entiers. Chacun loua à qui mieux mieux la somptuosité des décors, l'habileté de la mise en scène, le jeu naturel des acteurs et surtout leur mérite, puisque le drame ne comptait pas moins de 10 457 vers.

Les spectateurs étaient venus en grand nombre, non seulement de la ville même, mais aussi des bourgades d'alentour. Les gentilshommes et les notables furent logés et traités avec les égards dus à leurs rangs respectifs. Quant à la plupart des étrangers, ils campèrent sous la tente et, comme le temps était beau, d'aucuns profitèrent de l'occasion pour coucher à la belle étoile.

Cependant Jehan Grivel et ses compagnons ayant pensé, après expérience, que le rôle de diable pouvait être d'un bon rapport, revêtirent à diverses reprises le costume qui leur allait si bien et parcoururent, sous ces accoutrements, les campagnes environnantes, quêtant chez les uns et mangeant chez les autres à peu de frais.

Maître Jacques, se faisant l'interprète des nombreuses victimes de Jehan Grivel, intervint alors auprès du maire Berbis et des échevins. Ceux-ci prirent sans tarder des mesures de police énergiques qui mirent pratiquement fin aux agissements inconsidérés de ces mauvais démons.

Pendant quelque temps, notre héros ne fit plus parler de lui. Mais quand un mécréant était pris à voler des victuailles à des marchands bien achalandés, on disait de lui qu'il avait « grivelé ». L'expression devint vite populaire, et les mots de « grivelage » et de « grivèlerie » se répandirent bientôt de bouche en bouche.

Pourtant, Jehan Grivel ne se tenait pas pour battu. Il appréciait plus que jamais les mets délicats, les poulets bien en chair, les fruits mûrs à point par le soleil de septembre.

Certain jour que son appétit était plus ouvert que de coutume, un paysan, malavisé en l'occurrence, avait apporté un sac de poires alléchantes à vendre rue de l'Oie ; puis, désireux de traiter une affaire urgente avant d'écouler sa marchandise, il le couvrit de son manteau et s'éloigna rapidement.

Jehan Grivel, qui passait par là et qui n'avait pas les yeux dans ses poches, avait vu le manège.

Voulant s'approprier les fruits, dont déjà la seule apparence était à son goût, il imagina, pour dérouter les clients et le paysan lui-même, de transporter le sac, objet de sa convoitise, à une distance d'environ cinquante mètres, de le recouvrir d'une large croix de paille, et de poser une écuelle avec un rameau sur une table voisine.

À ceux qui l'interrogeaient, il déclara d'une voix assurée, quoique

légèrement émue, que c'était un corps mort, et il les invitait, selon la pieuse coutume du temps à lui jeter de l'eau bénite. Beaucoup furent pris à cette feinte et n'hésitèrent pas à s'agenouiller dévotement devant le sac de poires. Le paysan, lui-même, ne soupçonna pas le subterfuge.

Par malheur, le tenancier de l'Auberge du Cerf-Volant vint à passer. Quand il vit Jehan Grivel, le sac et la croix de paille, il flaira quelque ruse et tint à s'assurer du fait sans tarder. Il s'approcha donc du sac aussitôt, le palpa, l'ouvrit, découvrant du même coup la supercherie.

Alors tous les marchands encore présents se mirent à invectiver Jehan Grivel à qui mieux et à utiliser les objets qu'ils avaient sous la main comme autant de projectiles vengeurs.

Et notre héros n'eut d'autre ressource que de prendre ses jambes à son cou et de quitter, au moins pour un temps, la bonne ville de Seurre, théâtre de ses exploits.

Mais en souvenir de sa dernière aventure, on donna le nom de Messire Jehan à la variété de poires qu'il avait osé faire sanctifier par la crédulité publique.

Et parce qu'il s'était ainsi gaussé de ses concitoyens, ceux-ci lui gardèrent une rancune tenace qui, à tout jamais, l'empêcha de revenir mourir là où il était né.



La véridique histoire de la famille Jacquemart



N ce temps-là, Philippe le Hardi, quatrième fils du Roi Jean et son préféré, était duc de Bourgogne. Il témoignait d'un tempérament plutôt agité, rêvant sans cesse de batailles, qui ne tournaient pas forcément à son avantage. Son ardeur combative fut, il est vrai, tempérée par les conseils de prudence de son frère aîné, devenu roi de France, à la mort de Jean II le Bon, sous le nom de Charles V. Et, chose à tout le moins étonnante, c'est lorsqu'il fut mis dans l'impossibilité de guerroyer qu'il remporta ses plus grands succès.

Cependant, le règne de Charles V n'avait pas été de très longue durée. Charles VI, neveu de Philippe, lui avait succédé en 1380. Philippe pouvait à nouveau donner libre cours à son humeur batailleuse. Il trouva d'ailleurs un concours actif auprès des seigneurs bourguignons à qui les aventures guerrières étaient loin de déplaire.

Au surplus le Duc, bon catholique, de caractère franc et d'humeur enjouée, jouissait d'une grande popularité parmi ses vassaux.

Les habitants des Flandres s'étant révoltés, à l'instigation des Gantois, contre l'autorité royale, Philippe partit aussitôt défendre les intérêts de la Couronne.

L'Abbé Courtépée, historien célèbre de l'ancienne Bourgogne, rapporte que « le combat des Comines, à trois lieues de Lille, où les Flamands plièrent, fut le prélude de ses victoires ». Peu après, un nouveau choc se produisit entre Lille et Courtrai, à Rosebeck ; la bataille fut parmi les plus sanglantes de l'époque, chacun des deux

adversaires y faisant preuve d'un égal acharnement. Finalement les Bourguignons et les troupes royales l'emportèrent ; on assure que trente mille Flamands périrent dans la rencontre avec leur chef, Philippe Artevelde.

Le jeune roi Charles VI fut le héros de cette journée mémorable. Il en recueillit les lauriers comme il se devait, tandis que Philippe en tirait des avantages moins spectaculaires, mais plus substantiels. La révolte des Flamands était définitivement écrasée et le Duc de Bourgogne allait enfin pouvoir exercer ses droits de suzerain sur cette contrée florissante et qu'il convoitait depuis longtemps.

Courtépée précise alors que Dijon, qui avait fourni volontairement mille hommes au prince, en reçut plusieurs privilèges, « comme de tenir des terres en fief, et de porter les deux premiers chefs de ses armes, avec sa devise peinte en enseigne :

MOULT ME TARDE

en reconnaissance de la bonne loyauté et parfait amour que les habitants avaient toujours eu pour son service ».

Mais ce qui flatta le plus l'amour-propre de la population, ce fut le don, par le Duc, à sa bonne ville, de la plus belle horloge qu'on eût jamais vue.

Jusqu'à ce jour, aucun monument, aucun édifice public n'avait en effet porté sur sa façade ou sur son clocher une horloge monumentale ornée de personnages ou d'animaux se mettant soudain en mouvement pour sonner les heures, grâce à un mécanisme compliqué et tenant, pour beaucoup, du miracle ou de la sorcellerie.

Il faut bien convenir qu'une horloge de cette sorte paraît dotée d'une âme tout comme un être vivant. Elle participe à l'existence de la cité. De loin, on entend son carillon, et celui qui s'est attardé sans raison se dit qu'il faut faire diligence pour regagner son logis, la bavarde presse le pas et l'amateur trop zélé de bon vin se rapproche des murs et les palpe pour se remettre à leur alignement. Le dimanche, les parents conduisent leurs enfants devant la merveille sonore pour la leur faire admirer ; et certains pères sentencieux, plus instruits que le commun, discutent à perte de vue sur son mécanisme, heureux qu'ils sont d'étaler publiquement leur savoir tant pour l'édification de leur progéniture que pour rehausser le prestige de l'homme sur la femme et, plus encore, du mari sur l'épouse.

Et tandis que la sonnerie grave achève de mourir dans les rues avoisinantes, l'artisan sait qu'il doit se lever, se vêtir, comme il apprend que le temps est venu de prendre le repos auquel il aspire.

Suivant la saison, la couleur du ciel ou l'instant de la journée, l'horloge est tour à tour dispensatrice de gaieté ou de tristesse. Son

appel n'éveille pas le même écho dans le cœur de chaque homme : c'est un ami qui approuve et réconforte ; c'est un ennemi qui irrite et prépare ses pièges.

L'horloge est ainsi le compagnon ou l'importun ; mais elle ne saurait être en aucun cas l'indifférent.

Aussi comprend-on aisément l'effervescence qui régna dans tout Dijon quand le maire, Josset de Halle, sut l'insigne honneur qui lui était réservé de recevoir une horloge monumentale flanquée d'un personnage costumé en Flamand avec sa tunique à brandebourgs, fumant la pipe, et frappant les heures sur une grosse cloche de bronze au son grave, qui vibrât longuement dans les airs.

Le Duc Philippe l'avait fait enlever du beffroi de Courtrai, dont elle était le principal ornement, pour la diriger sur sa capitale. Elle fut transportée sur un char traîné par quatre bœufs d'éclatante blancheur. Mais les cahots de la route furent néfastes à la cloche qui se fêla dans toute sa longueur. On la refondit sur-le-champ pour en faire une nouvelle de dimensions plus imposantes encore, et de sonorité plus large et plus profonde.

Alors, sous la haute surveillance du maire, l'horloge fut hissée en 1383 sur une tourelle, à côté du portail de l'Église Notre-Dame qui, de nos jours, est considérée comme le chef-d'œuvre de l'architecture bourguignonne du XIII^e siècle.

De grandes fêtes populaires se déroulèrent à cette occasion ; et comme les hôtelleries dijonnaises étaient nombreuses et bien pourvues en vins de qualité, une gaîté quelque peu bruyante régna par les rues de la ville jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Les Bourguignons de l'époque, qu'ils fussent riches ou de modeste condition, savaient rire et chanter en osant des plaisanteries ou des couplets de morale sans doute facile, mais qui n'étaient exempts ni d'ironie ni d'esprit.

Une fois l'horloge mise en place, on l'appela le Carillon Notre-Dame.

Quant au Flamand qui, d'un geste lent et régulier, mesurait le temps, on le baptisa « l'Homme qui fiert du martel ».

Un siècle plus tard, un accident mystérieux étant survenu au mécanisme, on fit appel, pour effectuer la réparation qui s'imposait, à un horloger lillois ; Jacquemart Yolem, qui s'était acquis une brillante réputation dans la fabrication des horloges à automates. Il remit l'appareil en si parfait état de marche qu'on ne le désigna plus, à dater de ce jour, que sous le nom de Jacquemart.

Mais, sur une vie déjà longue de cent années, l'automate impassible qui, de sa tourelle, surveillait choses, bêtes et gens, en sa qualité d'homme le plus haut placé de la ville, avait vu se dérouler bien des événements étonnants.

Il avait assisté à certains des agissements de Jean sans Peur qui,

comme beaucoup de politiciens de tous les temps, était entièrement dénué de scrupules. Il avait été témoin des réjouissances qui avaient marqué la réconciliation de son fils, le Duc Philippe le Bon, avec le roi de France Charles VII. Puis il connut la grandeur et la misère de Charles le Téméraire, l'entrée solennelle de ce prince à Dijon, le 23 janvier 1473, le transfert des cendres de son père et de la Duchesse de Portugal, de Flandre au Monastère des Chartreux, le 8 février de la même année et, pour finir, la mort tragique du dernier Duc de la branche des Valois, survenue devant Nancy, le dimanche 5 février 1477.

On rapporte que précisément, ce jour-là, les Dijonnais rassemblés rue de la Musette virent avec stupéfaction « l'ôme au martel » se refuser obstinément à sonner les heures à partir de midi.

Il fallut alors toute l'habileté persuasive de Maître Yolem pour qu'il consentît à reprendre sa tâche coutumière.

Pourtant, à partir du mois de mars 1477, qui marqua la réunion du Duché de Bourgogne à la couronne de France, sous le règne de Louis XI le Retors, Jacquemart cessa, dit-on, de s'intéresser aux affaires publiques.

Seul, le praticien qui s'occupait d'entretenir la célèbre horloge en remontant son mécanisme à date fixe, savait interpréter, à travers les vibrations de la cloche de bronze, la pensée de ce personnage digne et grave qui n'entrouvrait les lèvres que pour mieux serrer sa pipe entre ses dents.

Ce fut lui qui rapporta l'attitude désabusée que Jacquemart avait convenu d'adopter depuis la disparition du Téméraire et qui en donna la véritable raison, un jour qu'il avait trop bu.

On sut alors que l'infortuné Jacquemart se lamentait d'un célibat qu'il jugeait trop prolongé.

Dieu le Père n'avait-il pas fini par prendre en pitié la grande solitude du premier homme, et ne lui avait-il pas donné une compagne tirée de sa propre chair ? Jacquemart pensait, avec raison peut-être, que ce que le Tout-Puissant avait fait pour Adam, les Dijonnais pouvaient bien le faire pour lui.

Évidemment, la situation était plus délicate : l'Éternel avait attendu qu'Adam fût plongé dans un profond sommeil pour lui retirer une côte. Mais Jacquemart, lui, ne connaissait de repos ni le jour, ni la nuit, de sorte qu'il était impossible d'user du même procédé à son égard.

Aussi se demandait-il parfois avec angoisse de quelle manière on s'y prendrait pour lui donner une compagne.

Mais ce qui augmentait encore sa nostalgie, c'était de savoir que la ville entière connaissait son secret. Par l'indiscrétion maladroite de ce maudit buveur, les escoliers avaient eu vent de ses aspirations

amoureuses, et leur impertinence vis-à-vis d'un sentiment pourtant des plus honorables s'était donné libre cours dans des couplets d'une ironie cruelle. Bien plus, au début du XVII^e siècle, un vigneron nommé Jean Changenet, qui était aussi un fantaisiste puisqu'il rimait en patois à ses heures, écrivit une complainte où il plaignait, en octosyllabes bien frappés, la solitude de l'infortuné Jacquemart.

Or, un beau jour, quelle ne fut pas la stupéfaction de notre héros quand il vit que l'on hissait, avec beaucoup de difficultés sans doute, mais aussi avec une évidente allégresse, juste en face de lui, une Flamande bien tournée, vêtue d'un petit casaquin et d'une courte jupe, coiffée du chapeau en galette, et tenant à la main un marteau en tous points semblable au sien.

Son émotion fut si forte qu'il faillit s'arrêter de sonner. Mais, comme tout homme qui s'accoutume sagement à un grand bonheur, il finit par penser que cette compensation tardive lui était bien due, tant par le Ciel que par les Dijonnais eux-mêmes.

La beauté modeste de son aimable épouse fut d'ailleurs célébrée en vers élogieux. Un court poème disait, entre maints autres, qu'on voyait :

*Près de Jacquemart, « une fanne
Belle et bé grante et an bon point
Qui ressanne lai leugne en plain.
Son haïbi ai lai parisienne
Elle ressanne daine Hélène
Qui demaire au-dessus du Bor,
Qui fai fête de tô lé jor. »*

Pourtant, le grand amour de Jacquemart ne lui fit pas perdre de vue le côté pratique du mariage. En sa qualité de chef du nouveau ménage, il décida que, dorénavant, ils se partageraient la tâche de mesurer les heures en frappant chacun alternativement sur la cloche de bronze.

Jacquemart trouva la solution commode, car il commençait à prendre de l'âge et à se fatiguer des cent-cinquante-six coups qu'il donnait chaque jour pour le bon plaisir des habitants de la ville.

Jacqueline, car tel était le prénom porté par sa compagne, lui apparaissait vraiment comme la femme parfaite : abondante et fidèle, attentive à sa tâche sans toutefois se mettre « martel » en tête, elle était d'un naturel silencieux et ne ressemblait en rien à ces commères qui éprouvent l'incessant besoin de s'agiter dans les rues ou d'y tailler d'interminables « bavettes ». Il y avait bien eu un léger différend dans le ménage lorsqu'il s'était agi de déterminer qui, de Jacquemart ou de

Jacqueline, sonnerait l'heure unique deux fois dans la journée ; mais le mari s'était alors prévalu des prérogatives inhérentes à son sexe, et la femme, obéissante comme il se doit, avait cédé, d'ailleurs de bonne grâce.

Depuis lors, l'harmonie la plus complète n'avait jamais cessé de régner entre eux, en dépit des troubles de la Fronde et des incidents de toutes sortes qui marquèrent la fin du siècle.

Cependant, au début du XVIII^e siècle, dans une maison avenante située à l'angle de la rue de la Poulallerie et de la rue Chapelotte, habitait le sieur Aimé Piron, apothicaire réputé et estimé de la ville, qui avait déjà composé plusieurs piécettes de vers et surtout des Noëls en patois bourguignon. Ses travaux poétiques lui avaient acquis une juste renommée parmi les milieux lettrés, pourtant fort sévères à l'égard des derniers venus. En 1716, notre poète ne s'avisait-il pas de mettre en chanson Jacquemart et Jacqueline en les raillant de ce qu'ils n'avaient pas encore acheté d'enfant depuis le temps déjà lointain de leur mariage ? Sans doute, ajoutait Piron, les deux époux étaient-ils d'un naturel dispendieux puisqu'ils n'avaient point réussi à épargner une somme suffisante pour procéder à cette emplette.

Jacqueline se montra fort marrie de l'aventure. Quant à Jacquemart, on assure que le qualificatif de « Marquis de Bourse Plate » dont on le baptisa pour la circonstance, le vexa profondément.

Ni l'un ni l'autre ne soufflèrent mot, mais ils agirent en conséquence. Et moins d'un an plus tard, la famille s'augmentait d'un petit Jacquelinet, qui vint au monde avec la taille qu'il devait conserver toute sa vie.

Il était tout nu, plus pauvre que l'enfant Jésus dans sa crèche, et jamais on ne l'habilla davantage. Dès son plus jeune âge, ses parents lui apprirent à manier le martel et, comme son intelligence était vive et précoce, il s'acquitta fort habilement de sa tâche en sonnant les demies.

Puis les années passèrent, apportant tour à tour à la cité les joies et les peines. Même la tourmente révolutionnaire glissa sur l'existence unie et monotone du vieux ménage sans y apporter le moindre trouble.

Cependant Jacquelinet s'ennuyait considérablement à demeurer ainsi dans l'état de fils unique, besognant sans trêve entre un père et une mère qui ne lui adressaient que très rarement la parole.

Aussi en vint-il à réclamer avec insistance une petite sœur pour ses étrennes.

Les parents, lassés d'entendre les doléances de leur fils, finirent par se laisser convaincre. Il est vrai qu'ils prirent le temps de la réflexion, puisque c'est seulement en 1881 que Jacquelinette vint au monde. Sa naissance fut le prétexte à des fêtes et à des réjouissances par toute la

ville et, plus particulièrement, devant l'Église Notre-Dame.

Désireux de ne point la laisser dans cette oisiveté qu'ils ne pouvaient souffrir, ses parents décidèrent qu'elle sonnerait désormais les quarts.

Et depuis cette date, toute la famille se met en mouvement, à chaque heure du jour et de la nuit, pour travailler du martel en commun.

On rapporte qu'ils n'échangent entre eux que de rares propos, quand l'ombre est épaisse et que le vent violent, déchaîné par les arbres et les tours du voisinage, empêche les humains de les entendre.

Jacquemart n'a sans doute pas perdu la mémoire au point d'oublier les chansons qui le ridiculisèrent ; mais il n'en a rien voulu dire à sa famille, soucieux qu'il était de maintenir auprès d'elle son prestige intact.

Et depuis plus d'un demi-siècle, tous quatre participent, d'un commun accord et avec une intensité laconique, à la vie de la cité qu'ils ont vue à deux reprises envahie par la soldatesque germanique. En 1918 et en 1944, leur cœur s'est réjoui des victoires remportées, des cloches carillonnantes et des drapeaux claquants.

Et les Dijonnais savent tous que cette modeste famille de bronze remplira sa tâche sans défaillance et qu'elle durera plus longtemps qu'eux et que toi-même, ami lecteur.



Le soliloque de Jean Sans Peur (1408)



LE festin donné par le Duc Jean sans Peur en l'honneur de l'envoyé du Roi d'Espagne venait de prendre fin. Il s'était déroulé avec le faste habituel à la Maison de Bourgogne. Les écuyers tranchants avaient, avec leur habileté coutumière, préparé les viandes nombreuses et superbement présentées.

D'autres jeunes gentilshommes avaient, à leur tour, découpé les fromages. Les officiers échantons avaient servi les vins les plus hauts en couleur et les plus nuancés au palais, avec abondance. Enfin, de larges coupes garnies de fruits savoureux avaient maintes fois circulé parmi les convives grâce aux soins diligents des officiers particuliers pour la bouche du prince.

Puis les invités avaient pris congé de leur hôte, fort satisfaits d'une aussi bonne chère et comme éblouis d'une telle munificence. Les pages, harpeurs, ménestriers, hautbois et trompettes s'étaient retirés à leur tour.

Le duc Jean restait seul dans la salle immense, ainsi qu'il l'avait demandé.

Il quitta son siège et se mit en devoir de la parcourir, tressaillant au bruit de ses propres pas sur les dalles. Le mois d'août 1419 touchait à sa fin. Le Duc ouvrit une fenêtre : la nuit était claire, toute neigeuse et scintillante d'étoiles. Un air, assez vif pour la saison, s'engouffra et fit chanceler les flammes rougeoyantes des flambeaux.

Jean frissonna longuement.

Des ombres dansaient sur les murs, affectant des formes fantastiques auxquelles l'imagination pouvait prêter le profil de visages connus et grimaçants.

Le Duc suivit machinalement cette agitation d'un monde qui, pour étranger qu'il lui fût, ne tarda bientôt pas à le fasciner comme à son insu. La chaleur des vins l'oppressait encore ; mais il lui semblait déjà que des événements, pourtant lointains dans une vie remplie comme la sienne, commençaient soudainement à reprendre corps et à défiler devant ses yeux. Il n'y en eut d'abord que quelques-uns. Et Jean sans Peur passa lentement la main sur son front moite. Puis le nombre des personnages s'accrut de minute en minute.

Maintenant ils peuplaient les murs, le plafond, les dalles ; ils allaient et venaient en tous sens, ironiques, rêveurs ou tragiques, mais toujours familiers.

Alors, embrassant en un même instant les trois premières armées de son règne, – car il était plus roi que duc, bien qu'il n'en eût pas le titre, – Jean éprouva le besoin de troubler, d'une voix humaine, le grand silence angoissé.

Et il se mit à parler :

— Oui, prévôt de Paris, tu avais vu clair. Toute cette mauvaise affaire de la Rue Vieille-du-Temple, tu l'avais devinée comme si tu avais agi à ma place. Et cependant, tu n'es ni duc, ni comte. Ta charge te donnerait-elle, par aventure, un regard plus aigu que le mien, des vues plus profondes que les miennes ; mais pouvais-je agir d'une autre sorte ?

» Orléans(2) menait le royaume à sa ruine. Il ne voulait pas voir dans l'Anglais l'ennemi que j'avais pressenti. Et pourtant, je l'avais combattu ; il avait fui dans les Flandres et je lui avais repris Gravelines. Avec l'appui des troupes royales, j'aurais fait le siège de Calais et Charles (3) serait bien rentré quelque jour en sa ville. Mais, quand je demandais des armes, on me répondait par des chansons.

» Comment faire entendre raison à un prince obstiné qui vit pour son caprice et à qui l'intérêt du royaume est devenu désormais étranger. Certes, il est difficile, pour le frère du roi, qui se doit d'entretenir une maison, de réduire à l'extrême le nombre de ses gens parce qu'il est pauvre et le doit confesser.

» Et la tentation est grande quand ce roi est fou, que la reine est jeune, coquette, sans scrupules, de puiser à pleines mains dans le trésor royal. Orléans ! vous fûtes un grand débaucheur de dames, et le bon peuple de Paris connaissait vos orgies.

» Et vous, reine Isabeau(4), vous nous avez causé grand dommage ! Combien il fallait ruser avec vous. Avec les uns, vous vous dérobiez sans cesse ; avec les autres, vous vendiez la France, aune par aune,

ainsi qu'on fait d'une pièce d'étoffe... et il ne vous en coûtait guère ! Votre besoin d'écus ne surpassait que trop votre rang de première dame du royaume !

» Mais aussi, que vous servait-il d'écouter cet Orléans maudit ! Assurément, Charles n'était pas sans voir clair à travers toute cette forfanterie et dans tous ces gaspillages, qui épuisaient la France. Odette me le rapportait souvent(5). Mais cette sagesse ne durait pas ; et sa colère se faisait si furieuse qu'il retombait dans la folie. Alors la folie effaçait tout, et il eût fallu sans fin tout reprendre. Tandis que l'Anglais était là, qui guettait patiemment son nouvel et fructueux héritage.

» Il fallait qu'Orléans disparût ! »

Le Duc Jean martela cette dernière phrase comme pour se donner une fois encore raison à lui-même. Il but lentement un vin qu'il prisait fort pour son bouquet subtil et poursuivit :

— On m'a reproché d'avoir fortifié mon hôtel de Paris, d'y avoir assemblé des gens d'armes. On m'a aussi accusé d'avoir acheté une maison près cet hôtel Barbette où d'Orléans et la reine soupaient parfois ensemble, et d'y avoir caché des spadassins. On a dit que cette réconciliation avec ce mauvais prince, à laquelle je m'étais prêté pour complaire à mon oncle de Berry, n'était que duperie.

» Tout cela est vrai. Mais il fallait qu'Orléans disparût !

» Ah ! ce vingt-troisième soir de novembre(6) ! Que ne puis-je l'effacer de ma mémoire ! Dès que je suis seul, il me revient dans l'esprit. Je le vois, j'y suis. D'Octonville(7), ton bras tremble-t-il ? Non, ton épée est ferme et bien trempée. Il faut frapper. Je sais ; ce n'est pas un combat loyal ! Mais Orléans n'a-t-il pas déjà forfait à l'honneur ? Pense seulement que tu agis pour le bien de ton duc et pour celui du royaume.

» Octonville a réussi l'entreprise. Un échec eût été ma perte et celle des miens. Il y avait bien le jeune page ! Que ne s'est-il enfui ! S'il n'avait crié comme un niais, il serait encore en vie. Il aurait dû comprendre que la résistance était impossible, qu'il avait tout à gagner en se taisant. Certains... crimes ont besoin d'un grand silence ! Je ne le nie point ; trop de sang a coulé dans cette fâcheuse aventure. Je n'avais pas voulu cela.

» Oui, Monsieur le Prévôt, l'homme au chapeau rouge que des curieux aperçurent, mais que nul ne put reconnaître, c'était moi. Oui ! je voulais m'assurer qu'Orléans était bien mort. Et le premier qui mit le feu à la maison où nous avions monté l'affaire, c'était encore moi !

» Tout cela est vrai. Mais il fallait qu'Orléans disparût !

» Et j'ai cherché refuge en l'Hôtel d'Artois, un peu comme un vilain pris en faute. Mais, après tout, qu'avais-je à craindre ? Un prince ne saurait se renier sans grand dommage. Alors, par Dieu ! j'ai rendu

visite au mort, proclamant hautement que jamais ne s'était perpétré, en ce royaume, un si mauvais ni si traître meurtre. J'ai honoré sa dépouille et l'ai aspergée d'eau bénite en l'église des Blancs Manteaux. Je me devais d'être présent à ses funérailles : j'y fus, quoiqu'il m'en coûtât.

» On m'en a fait reproche. Pourquoi ? Un ennemi mort n'est plus un ennemi puisqu'il a cessé de nuire. Son corps doit être respecté comme celui de tout gentilhomme trépassé. Vivant, je le haïssais ; mort, je lui devais hommage.

» Ai-je au surplus cédé ma faute, s'il y a faute à faire soi-même justice ? Et j'en ai fait aveu à mon oncle de Berry comme au roi de Sicile, leur disant que le Diable m'avait tenté. Sur leur avis, je ne me suis pas rendu au Conseil des princes puisque ma présence eût déplu à trop d'entre eux.

» Alors, j'ai rejoint sans tarder mes terres de Flandre et plusieurs ont pensé que je fuyais ainsi le courroux du roi. Tous ces gens ont menti parce qu'ils n'étaient pas des miens. Certes, je ne pouvais revoir la reine qui m'eût fait pendre quelque nuit, ne sachant ni pardonner, ni excuser, mais se plaisant toujours à assouvir ses funestes passions. Il ne m'appartenait plus de mener à bien, dans Paris, la politique que j'avais résolue. Tous les projets que j'avais lentement formés eussent échoué dans l'ombre de cette mort trop proche. Quelques lieues de distance entre la Cour et moi pouvaient adoucir les rancunes. Les semaines sont maîtresses de bon conseil.

» Jean Petit⁽⁸⁾ a donc pu plaider ma cause à son honneur et pour le mien. Le Conseil du Roi l'a suivi. À présent, le roi oublie tout par les lettres de rémission qu'il m'accorde. Le peuple de Paris qu'Orléans s'apprêtait à charger de nouvelles redevances en est désormais quitte et m'accueille en liesse.

» Noël ! Noël !

» Me voici cette nuit en ma bonne demeure bourguignonne. Et désormais, je suis absous.

» Absous ! ce mot sonne rudement à mes oreilles. Mais Orléans est mort : c'était justice. Il ne reviendra pas. Non, ce n'est pas lui, là, sur la muraille. Je vois un corps allongé là, tout contre moi. Il y a trop de sang. Il y a toujours trop de sang. Le page, peut-être. Il était innocent, lui. Ah ! cette ombre qui se soulève ! Et cette bouche qui se plaint, cette voix qui ne veut pas se taire : elle vient de partout, du dehors, du dedans, comme un reproche sans fin. Que ne réclame-t-elle vengeance ? C'est son droit. Mais tout fuit, tout se dérobe à mon approche. Rien ne me reste, hormis le vide !

» J'ai peur ! »



Princesse Émeraude



HATILLON-sur-Seine n'a pas toujours été la vieille cité dont on admire aujourd'hui les monuments qui évoquent, aux yeux des plus profanes, tout un passé d'art et de gloire.

Sous le règne du Duc Charles, elle se composait de deux parties bien distinctes, séparées de murs et de fossés, et possédant chacune son château. Il y avait Chaumont et il y avait le Bourg ; et l'étranger qui se serait avisé de confondre les habitants de l'une et de l'autre aurait été fort mal reçu, car il subsistait entre eux des rivalités sourdes, nées d'une inégalité lointaine de privilèges, qui éclataient parfois en querelles et en meurtres.

Cependant, l'espace d'environ quatre cents pas de longueur qui les divisait était occupé par une rue appelée Rue des Deux-Ponts, bordée de maisons avenantes et généralement habitées par des gens qui avaient du bien. L'une d'elles, en particulier, se faisait remarquer par sa façade ornée de sculptures agréables et flanquée d'une tourelle aux proportions harmonieuses.

Messire Pierre Masson, apothicaire renommé, en était l'heureux propriétaire. Il la chérissait comme une partie de lui-même, car il y avait vu le jour. De son côté, la vieille demeure semblait lui rendre cette affection fidèle en le protégeant contre les difficultés de la vie quotidienne. Et tandis qu'à la manière d'une femme coquette, la maison se mirait au grand soleil ou au clair de lune dans la Seine alerte et limpide qui frôlait ses murs avec un bruit de baisers, le commerce de Maître Masson ne cessait de prospérer depuis nombre

d'années. Son affabilité proverbiale lui avait attiré une clientèle choisie et de bon rapport. Sa fortune s'arrondissait ainsi de jour en jour à sa plus grande joie et pour le plus grand profit de sa fille adoptive, la belle et gracieuse Émeraude.

C'était une enfant de son frère cadet, mort prématurément, et d'une comédienne rencontrée au cours de sa jeunesse turbulente. La mère qui, à force de jouer des rôles où l'imagination tenait une place prépondérante, ne rêvait plus que de voyages et d'aventures, était partie au loin, et Pierre Masson, célibataire convaincu, avait recueilli de bon cœur la petite abandonnée.

Elle avait grandi, élevée tout à la fois avec tendresse et fermeté par son oncle, que secondait fort habilement une vieille nourrice aussi bonne que laide.

En 1470, Émeraude avait dix-huit ans. De taille élancée, elle était blonde comme ces blés que dore le soleil de midi. Sa figure, d'un ovale très pur, se distinguait de celle des autres jeunes filles de son âge par des traits empreints de gravité, de douceur et de modestie.

Mais ce qui frappait le plus dans toute sa personne, c'étaient ses yeux : deux grands yeux verts, voilés de longs cils, qui semblaient déchiffrer à haute voix le secret des cœurs. On y lisait une si tranquille assurance qu'ils donnaient à son visage la sérénité d'une déesse antique. On eût dit qu'un être immatériel l'avait marquée de son empreinte, et qu'elle marchait parmi les humains avec un air d'éternelle absence. Elle passait ainsi par le chemin de la vie sans toucher terre.

Les honnêtes gens ne pouvaient détacher leur regard du sien, et ceux-là qui s'en détournaient n'avaient pas, à coup sûr, l'âme parfaitement sereine.

Dès son enfance, cette couleur d'un vert profond, semblable au reflet d'une rivière à travers des prairies, lui avait valu d'être remarquée par les habitants des deux villes. Et pour une fois, tous s'étaient accordés à lui donner le surnom gracieux de Princesse Émeraude. Jamais appellation aussi flatteuse n'avait paru plus méritée. Son oncle en éprouvait d'ailleurs une grande fierté et, quand on l'interrogeait sur la santé de sa Princesse, il souriait d'un air entendu pour ne pas témoigner publiquement l'orgueil qu'il ressentait en secret.

« Mais, pour être Princesse, on n'en est pas moins femme », a dit le Poète. Et quand une jeune fille belle et bien faite de toute sa personne compte déjà dix-huit printemps, elle devient souvent rêveuse et languissante, songeant sans cesse et comme malgré elle au Prince Charmant qui viendra l'éveiller à l'amour et dont elle sera fière de porter le nom.

À cet âge où les réalités de la vie font encore place aux mirages de l'imagination, l'esprit répond complaisamment à l'appel des contes de

féés.

Certes, Émeraude ne parlait guère, se contentant de paraître ignorer les regards insistants des hommes. Mais elle espérait tout au fond de son cœur qu'un chevalier de haut lignage et valeureux à souhait viendrait bientôt la cueillir ainsi qu'une fleur merveilleuse.

Par malheur, il ne s'en présenta point dans le délai que sa naïveté orgueilleuse lui avait assigné. Sa déception fut grande ; toutefois sa fierté, qui ne l'était pas moins, l'emporta, et son caractère demeura le même pour ses proches, au moins en apparence.

À quelque temps de là, le fils d'un drapier, bien fait de sa personne, mais quelque peu prétentieux, demanda sa main.

Les historiens du temps rapportent qu'on fabriquait alors, à Châtillon-sur-Seine, des draps, serges et droguets pour la consommation des environs, le tout avec des laines du pays, réputées de bonne qualité. Il y avait plus de vingt-cinq facturiers, dont le produit annuel dépassait mille pièces de serges drapées et croisées, d'une aune de large. Tous les fabricants d'étoffes de la région étaient fort riches, et l'oncle de la belle Émeraude accueillit favorablement la demande du prétendant.

La principale intéressée ne répondit pourtant pas sur-le-champ, tenant à montrer par là qu'elle était capable de réfléchir, même devant l'attrait de la fortune. Le jeune Guillotin ne portait d'ailleurs pas un prénom bien sonnant ; il n'était ni marquis, ni comte, ni vicomte, ni même baron ; cependant, on le voyait toujours vêtu avec une sobre élégance et, comme il avait la taille bien prise, elle se dit qu'ils formeraient à eux deux un couple heureusement assorti, au moins sur le plan physique.

Huit mois plus tard, les noces furent célébrées avec beaucoup d'éclat.

Il y eut de grandes réjouissances, des repas plantureux et savamment ordonnés, qui se succédèrent pendant près d'une semaine. On mangea et on but avec beaucoup d'entrain. Les chansons alternèrent avec les danses et les invités, par leur honnête comportement, se montrèrent fort sensibles à l'accueil qui leur était fait.

Sans doute, parmi les habitants des deux villes, y eut-il un certain nombre de mécontents : il y a des gens toujours assez suffisants pour imaginer que leur présence est indispensable à la bonne tenue d'une cérémonie et que le seul fait qu'ils n'y figurent point implique moins un manque à la courtoisie qu'une erreur de jugement. Il y eut donc des médisances d'autant plus accusées que les familles respectives des jeunes époux jouissaient d'une fortune solidement assise.

Pourtant les années passent vite quand elles sont sans histoire et que les hommes sont heureux presque à leur insu.

C'est ainsi qu'Émeraude devint la mère de trois enfants qui furent

son orgueil et son réconfort : car bien qu'elle s'entendît sagement avec son mari, elle lui en voulait secrètement de n'être qu'un drapier sans armoiries ni devise. Elle lui reprochait une certaine vulgarité dans ses attitudes, un manque de galanterie dans ses propos, une incompréhension manifeste à l'égard de la poésie et de la musique, qui demeuraient l'apanage des gentilshommes. Et quand, par aventure, elle lisait à la veillée les rondels de Charles d'Orléans, il l'interrompait soudain pour lui parler d'achats, de ventes et de bénéfices. Ce prosaïsme involontaire et naturel l'indisposait. Mais combien d'hommes de nos jours, ne donnent-ils point dans le même travers, plus soucieux de leur intérêt matériel immédiat que des idées profondes qui enrichissent la vie ; et tant d'entre eux préfèrent une chanson à boire à la naïveté fervente d'une vieille complainte.

Ainsi la vie continuait, sans imprévu ni risque.

Émeraude tenait sa maison de manière entendue et ne répugnait pas aux travaux domestiques. Sa taille s'était arrondie ; mais, en dépit de ses maternités successives, elle demeurait toujours très avenante.



L'existence n'est pas forcément aussi monotone que les esprits chagrins l'imaginent. Elle réserve parfois des surprises d'autant plus vives qu'elles se sont fait davantage attendre.

Les humains vont, de par le monde, comme une barque sur un fleuve : l'eau semble calme indéfiniment ; des paysages majestueux se déroulent sans hâte le long des rives, reflétant leurs couleurs et leurs formes dans ce miroir qui les rapproche du ciel.

Soudain, le décor change : la vallée se resserre ; l'eau s'irrite des obstacles qu'elle rencontre ; elle bat furieusement les roches qui entravent sa course, bondit, tourbillonne, se couvre d'un manteau blanc d'écume, emplit l'air de sa rage, tandis que la barque, emportée par le courant implacable, évite heureusement les récifs ou vient se briser contre eux.

Un destin pareil allait être réservé à Princesse Émeraude.

On apprit, en effet, qu'un personnage important était arrivé à l'improviste à Chaumont. La nouvelle s'en répandit rapidement par toute la ville. Dans une cité provinciale, la venue d'un étranger de haute naissance, accompagné de quelques fidèles, ne saurait passer inaperçue. Chaque habitant prétend être le premier à l'avoir vu, sinon à lui avoir parlé. L'un vante l'élégance de son costume, l'autre l'assurance de son maintien ; le troisième donne des précisions sur la bienveillance de son accueil, si bien qu'après moins d'une semaine,

l'inconnu est devenu une sorte de héros généreux et familier sur qui courent déjà maintes légendes de bon aloi.

C'est ainsi que la renommée la plus flatteuse environna bientôt Claude Rhynsault, que le Duc Charles, dit tour à tour le Belliqueux, le Terrible, le Hardi, ou le Téméraire, avait fait gouverneur de la ville de Midelbourg. Elle se saisit de lui, l'emprisonna dans le réseau subtil des on-dit les plus fantaisistes. Mais, sur ce terrain, l'imagination des dames réputées de la Société ne connaît pas de limites, surtout quand il s'agit d'un homme bien né.

Étant venu là pour une affaire d'héritage, la ville le retint plus longtemps qu'il ne l'avait pensé tout d'abord. Les meilleures familles se firent un devoir de l'inviter à des soupers somptueux, tels qu'on sait les ordonner en Bourgogne. Les mets les plus délicats, les vins des meilleures années furent servis à cet hôte de marque, qui jugea bon de prolonger son séjour pour savourer les bienfaits de cette cure gastronomique inopinée et gratuite.

Et l'inévitable se produisit.

Au cours d'un dîner où l'on devait manger et boire au-delà des limites permises, il rencontra la gracieuse Émeraude, que l'on avait placée non loin de lui, peut-être à dessein. Comme il ne pouvait voir une jolie femme sans en tomber aussitôt amoureux, séduit par le charme rayonnant de la belle drapière, il décida de satisfaire par tous les moyens à sa nouvelle passion.

Après les liqueurs, il lui proposa donc fort glamment une promenade à travers les allées du parc qui entourait la maison où l'on donnait la réception en son honneur. Elle acquiesça à sa demande avec une légère appréhension, mais aussi avec le sentiment, toujours agréable pour une femme, de susciter l'envie autour d'elle.

Le clair de lune était intense et beau. Les demeures avoisinantes et les arbres majestueux semblaient rassemblés là comme dans un décor de théâtre. On eût dit que la ville était d'un marbre étonnamment pur sous cette lumière irréaliste. Une ère d'un âge indéfini s'ouvrait, et le parfum capiteux des roses invisibles rendait l'air presque étouffant. Le vent léger faisait frémir la cime des platanes, et les ombres projetées dessinaient des silhouettes fantastiques sous le visage béat de l'astre lunaire.

Claude Rhynsault, qui avait enlacé fiévreusement la taille de sa compagne d'un soir, osa lui prendre un baiser qui la surprit par son ardeur passionnée. Elle lui fit remarquer avec beaucoup d'à-propos et une pointe d'ironie qu'elle était mariée, fidèle à son époux et mère de famille honnête.

Il eut le goût, du moins le crut-elle, de ne pas insister davantage, et ils se quittèrent, moins d'une heure après, sur un ton de camaraderie qui fit rêver plus d'une coquette.

Cependant le Gouverneur de Midelbourg ne se tenait point pour battu. Comprenant que la présence de l'opulent drapier Guillotin s'opposait irrémédiablement à son entreprise, il résolut de l'éliminer, au moins pour un temps. Et l'on apprit un beau jour que l'infortuné mari venait d'être arrêté et jeté en prison comme traître à la Patrie. Cette accusation, aussi grave qu'inattendue, étonna bien des gens et souleva de véhémentes protestations parmi les amis de la victime.

Émeraude, d'ailleurs, pressentit qu'une odieuse machination était à l'origine de cette vilaine affaire.

Profitant du départ précipité de Claude Rhynsault, mandé d'urgence à Gand par le Duc Charles, elle alla trouver le Prévôt, qui était un ami dévoué de son oncle.

Celui-ci lui confirma que c'était bien à la demande du Gouverneur de Midelbourg que son mari avait été incarcéré et que, pour obtenir sa mise en liberté, il ne fallait rien moins que l'intervention toute-puissante du Capitaine du Chastel.

— Je pense, ajouta-t-il, que ce sera chose relativement aisée. Le Sieur Rhynsault doit se rendre en toute hâte dans son nouveau Gouvernement : les circonstances ne lui permettront pas de poursuivre l'exécution de ses noirs desseins. Cependant, j'ignore tout de l'accueil que vous réservera le plus haut officier de notre ville, car il vient seulement de prendre possession de son poste, et je ne le connais encore que de réputation. Mais puisque votre amoureux forcené est parti au loin, puisqu'il n'existe plus de raison urgente de plaire à tout prix à notre Duc en obligeant l'un de ses anciens compagnons, j'imagine qu'une décision favorable interviendra à brève échéance. Consolez-vous, Madame : votre époux vous sera rendu, et vos enfants retrouveront leur père.

À ces mots réconfortants, une joie sincère éclaira le cœur d'Émeraude.

Elle eut soudain conscience de la place que Guillotin tenait dans sa vie. Sans doute n'était-il pas le mari de ses rêves ; mais il lui assurait une existence confortable, exempte de graves soucis, qui lui valait la considération des milieux bourgeois de la ville.

Le premier contact qu'elle avait eu avec un gentilhomme de l'entourage du Duc ne l'encourageait guère à rechercher désormais la société des puissants de ce monde. Son imagination les avait hâtivement parés des vertus les plus nobles, tandis que la réalité s'avérait toute différente, avec cette vulgarité brutale d'où la grossièreté n'était point exempte.

La soif de jouissance que le Gouverneur de Midelbourg avait manifestée à son endroit l'avait déçue et blessée. Consciente de son emprise sur les hommes, elle acceptait bien d'éveiller en eux quelque désir mais se refusait à satisfaire leur volonté capricieuse. Elle

accueillait complaisamment les marques de courtoisie ; mais sa réserve et sa fierté naturelles lui interdisaient de favoriser des entreprises plus audacieuses.

Ce fut donc avec une grande tranquillité d'esprit et un espoir sincère qu'elle décida de se rendre auprès du Capitaine du Chastel pour obtenir la grâce définitive de son époux.



Ce Capitaine portait beau : de haute taille et de vieille noblesse, il avait pris un air distant, une voix grave, un maintien assuré qui le faisaient redouter des hommes et rechercher des femmes.

Il possédait de vastes terres, mais de fertilité douteuse, à quelque trois lieues du vallon boisé où la Seine prend sa source. Le château de Duesme, qu'il avait habité depuis son enfance écoulée auprès d'une mère à qui la mort tragique et prématurée de son mari avait ôté la raison, semblait posé sur une montagne abrupte comme un nid de corbeaux au faîte d'un peuplier.

Tout y paraissait d'ailleurs à l'abandon. La plus haute tour menaçait ruine, et les douves qui entouraient les murs étaient remplies d'une eau dormante et profonde d'où s'élevait, au crépuscule, le coassement ininterrompu et monotone de grenouilles innombrables.

Les sapins, de couleur sombre, s'étagaient sur les pentes, et les rochers qui déchiraient le sol rougeâtre prenaient, à certaines heures de la journée, des teintes de sang. Quand le ciel se couvrait de nuages et que le vol des éperviers décrivait des cercles sans fin, le vieux manoir des barons de Duesme revêtait un aspect fantastique.

Est-il besoin d'ajouter que maintes légendes couraient sur son compte et que, dans l'esprit têtue des villageois d'alentour, les châtelains eux-mêmes y tenaient un rôle. La rumeur publique assurait que, par les nuits d'encre de l'automne, on avait vu des langues de feu courir le long des murailles et dévaler les pentes d'un ravin sauvage qui contournait le flanc droit du château.

On disait aussi que de mauvaises fées hantaient les bois tout proches, qu'elles avaient jadis enlevé des enfants qu'elles retenaient captifs et dont on entendait les plaintes étouffées par les jours de tempête.

À vrai dire, le baron Renaud, devenu Capitaine du Chastel, avait vécu, dans la demeure ancestrale, une jeunesse mélancolique et romanesque à souhait.

Il aimait les longues randonnées à cheval à travers les forêts immenses, les chasses dangereuses où il poursuivait sans relâche les

sangliers et les cerfs qui abondaient dans la contrée. Il partait ainsi seul, souvent pour plusieurs jours, et revenait avec ses chiens exténués, faisant retentir du bruit de ses éperons les dalles sonores du vieux château.

Son visage était éclairé, comme celui d'Émeraude, par deux yeux d'un vert profond qui lui donnaient un air ardent et parfois sauvage. Mais nul ne pouvait se flatter de connaître ses vertus ni de mesurer ses défauts, car il était d'un naturel distant et ne se livrait à personne. Seul, le vent glacé qui passe sur les hauts plateaux de la région avait recueilli jusqu'alors les confidences qu'il lui faisait à voix basse. Pourtant, il avait rencontré à deux reprises le Duc Charles au cours de parties de chasse forcenées, et celui-ci, surpris par son extrême adresse et la dignité de son maintien, d'où toute flatterie était exclue, décida de se l'attacher et le nomma bientôt capitaine de son Chastel à Châtillon.

C'est à ce titre qu'Émeraude devait lui rendre visite pour lui demander de libérer son mari.

Quand ils furent en présence l'un de l'autre, il leur sembla soudain qu'ils s'étaient toujours connus et qu'ils n'avaient jamais eu d'autre souci que de s'appartenir corps et âme. Un élan spontané les contraignit de s'étreindre, avant même que leur raison et les circonstances de leur rencontre aient pu leur donner le contrôle de leur attitude. Ils obéissaient de toute leur force à cette toute-puissance de l'instinct qui fait naître en nous des sentiments irréflechis et passionnés devenus, à un instant précis, l'unique condition de notre existence.

Nous agissons ainsi comme des automates au milieu d'un monde entièrement nouveau, et il ne nous est alors plus permis d'expliquer cette part de surnaturel qui se mêle à nos actes et les fait se dérouler à une cadence accélérée, mais grisante, presque à notre insu.

Leurs bouches s'étaient unies, et ils vivaient cette sensation ineffable que rien, désormais, ne pourrait les séparer.

À cet instant, les pleurs bruyants d'un enfant tombé dans la rue rompirent l'enchantement.

Une angoisse tragique saisit Émeraude. Elle eut l'impression nette et douloureuse qu'une main de fer la projetait violemment à terre et qu'une blessure invisible mais grave la faisait si durement souffrir qu'elle ne parvenait plus à reprendre haleine. Les yeux égarés, elle quitta les bras du baron Renaud pour aller s'adosser à la muraille.

Puis, d'un coup, elle se ressaisit et comprit ce qui s'était passé. Elle ferma les yeux et d'une voix monotone, sans timbre, avec l'allure d'une étrangère qui s'apprête à partir, elle exposa l'objet précis de sa requête.

Le baron de Duesme lui assura qu'il ne manquerait pas de la prendre

en considération, mais qu'il était obligé de se livrer à une enquête sérieuse, en raison de l'importance du personnage qui avait porté l'accusation contre le drapier, et que ces formalités prendraient nécessairement du temps. Néanmoins, il lui déclara qu'il ferait diligence et qu'il était d'ailleurs persuadé de pouvoir terminer cette histoire par un heureux dénouement.

Ils se séparèrent sur ces mots, beaucoup plus émus qu'ils ne voulaient le laisser paraître.

Émeraude regagna le domicile conjugal avec un certain malaise. Elle s'accusait de sottise, imputait à sa faiblesse la défaillance qu'elle avait éprouvée, entraînait en rage contre elle-même et se heurtait dans chaque pièce, dans chaque couloir à l'image de Renaud qui se profilait obstinément à quelques pas devant elle. Elle voulait alors la dissiper avec des gestes insensés ; mais ses bras, qui ne rencontraient que le vide, lui firent apparaître, à force de lassitude, la folie de son comportement.

Alors elle se précipita auprès de ses enfants, les embrassa avec une sorte de frénésie, et les saisissant tous trois dans le cercle de ses bras, elle les berça longuement en leur chantant de vieux Noël.

Et il lui sembla que cette innocence merveilleuse de la jeunesse, l'appétit de légende dont témoignaient les petits, lui apportaient un peu de cette paix à laquelle tout son être en fièvre aspirait.

Le baron de Duesme vécut, de son côté, des jours tourmentés, mais inoubliables. L'existence lui semblait complètement différente de celle qu'il avait connue auparavant. Il accomplissait sa tâche quotidienne comme si elle lui était devenue soudain étrangère. Depuis sa rencontre avec Émeraude, le rêve projetait pour lui sur la réalité une lumière qui la transfigurait. Il s'entendait parler, s'étonnait lui-même des sonorités nouvelles que prenait sa voix, et ne parvenait plus à séparer avec exactitude le besoin ardent de donner son amour, du souci permanent des devoirs de sa charge.

Cette femme qu'il avait vue pour la première fois pendant moins d'une heure, il la reconnaissait de tout son être comme l'invisible compagne de ses chevauchées éperdues. C'était à elle que s'adressaient naguère encore ses confidences les plus intimes. C'était d'elle qu'il tiendrait sa raison de vivre, son désir de donner la vie.

Le dimanche suivant, sa décision était prise. Il se rendit à l'Église haute, espérant y revoir Émeraude.

Son attente ne fut point déçue.

Après avoir entendu la Messe, il se rapprocha d'elle à la sortie, la rejoignit sur le parvis, lui dit quelques mots à voix basse. Et sans réfléchir autrement à son geste, sans s'inquiéter de la stupeur des fidèles encore présents, il la saisit dans ses bras, l'assit en hâte sur la croupe de son cheval et partit avec elle dans un galop frénétique.

L'air était vif. Renaud, d'une habileté consommée, semblait un cavalier légendaire. Son coursier frappait nerveusement le sol, rythmant une marche qui rendait Émeraude frémissante. La vallée verdoyante se déroulait à ses yeux comme une vision familière. La Seine chantait sur les roches moussues, parée de diamants innombrables par le soleil de midi. Ils traversèrent ainsi des villages tranquilles qui ne les reconnurent pas, tant les nuages de poussière qu'ils soulevaient par instants autour d'eux étaient denses.

Alors, sans bien savoir comment ni pourquoi ils étaient venus là, ils se retrouvèrent dans l'enceinte du château.

Émeraude en croyait à peine ses yeux. Elle avait pris le bras de Renaud, s'appuyait sur lui de toutes ses forces, imaginait la vie que le chevalier de son rêve avait menée à l'abri de ces murs et les songes qui étaient nés en lui en parcourant cette terrasse d'où l'on découvrait le ciel comme une mer sans limites.



Ils traversèrent ainsi des villages tranquilles.

Elle parlait d'une voix lointaine et grave, lui rappelant les sentiments qu'il avait éprouvés au milieu de ce décor sauvage et grandiose, comme il ne les avait jamais exprimés jusqu'à ce jour. Cette découverte mutuelle d'un passé secrètement caché au plus profond d'eux-mêmes les grisait. Les bois, le vent, la rivière, l'odeur puissante de la terre participaient à l'enchantement. Une joie commune les rapprochait l'un de l'autre et Renaud apercevait, derrière la présence de la femme aimée, un monde nouveau, comme on pressent le surnaturel à travers un vitrail où se jouent les derniers rayons du couchant.

Les heures coulaient lentement sur le paysage amical.

Cependant, Émeraude demanda qu'il la conduisît à la chapelle. Il accéda aussitôt à sa demande, mais la pria de l'excuser de ne point s'y recueillir lui-même. Une affaire importante qu'il avait oubliée l'appelait à Châtillon en hâte, et il lui promit qu'il serait de retour avant que le soleil ait quitté l'horizon.

Elle le regarda s'éloigner rapidement, sans bien comprendre, et pénétra dans le Saint Lieu pour y reprendre conscience. Après s'être agenouillée longtemps sur la dalle glacée, elle s'assit, très lasse, sur une chaise d'épais velours, inclina doucement la tête et s'endormit.

Quand elle se réveilla, la nuit était venue. La plainte des hiboux se prolongeait tristement dans l'obscurité froide.

Émeraude frissonna et décida de quitter la chapelle que le clair de lune avait désertée.

Elle sortit rapidement et, malgré l'ombre épaisse, elle devina plus qu'elle n'aperçut une forme qui se dressait devant elle.

Dans le silence, Renaud se mit à parler d'une voix oppressée ; les mots se succédaient sans interruption, comme épouvantés eux-mêmes du sens tragique qu'ils prenaient dans sa bouche.

— Je vous aime, Émeraude, lui dit-il, plus que moi, plus que tout, plus que vous ne pouvez vous aimer. Depuis que je vous ai vue, je me suis juré que vous seriez ma femme, que, désormais, vous ne pourriez appartenir à aucun autre, parce que cela devait être, parce qu'il ne pouvait plus en être autrement. J'ai tenu parole. Émeraude, écoutez-moi : j'ai tué pour vous.

Et, fléchissant le genou devant elle, il ajouta, lentement cette fois, mais plus bas encore :

— Je vous en supplie, pardonnez-moi.

C'est ainsi qu'Émeraude apprit qu'elle était veuve.

Elle eut un cri rauque, presque inhumain.

Puis, se reprenant à vivre, elle s'exprima calmement en ces termes :

— J'avais cru que le ciel, dans sa grande bonté, permettrait qu'un jour je sois vôtre. Vous n'avez pas su attendre cette heure, et vous

venez m'offrir une main rouge du sang de mon époux. Ne comprenez-vous pas que cet horrible geste vient de me tuer deux fois ? Comment pourrais-je à présent vous appartenir ? Vous le savez comme moi : il faut que justice soit rendue. J'irai donc trouver Monseigneur le Duc Charles, je lui exposerai ma cause et lui demanderai vengeance et réparation.

Renaud, qui regrettait amèrement son crime, murmura :

— Je vous accompagnerai.

Le Téméraire était un prince vertueux.

Selon les historiens du temps, il assistait avec une grande exactitude au service divin, réprimandait les prêtres qui célébraient trop vite la messe à cause du froid, et avait des clercs pour réciter l'office avec lui. On lui doit la gloire d'avoir été le premier qui ait défendu les duels, de n'avoir jamais violé les lois de la continence. Mais, surtout, il était Grand Justicier : deux fois la semaine, il donnait audience aux pauvres et aux riches, et faisait de grandes aumônes.

La veuve du drapier se rendit donc à Dijon, suivie à quelque distance par le baron de Duesme.

Devant le Duc impassible, elle rapporta les faits tels qu'ils s'étaient déroulés, sans passion ni colère. Et quand elle eut terminé son récit, elle ajouta qu'elle s'en remettait entièrement à lui pour la sentence.

À son tour Renaud s'avança, confessa son crime, reconnut qu'il méritait un châtiment rigoureux et s'offrit d'épouser Émeraude, qui ne donna qu'avec peine son consentement, sur l'invitation pressante du Duc Charles.

Le lendemain, le mariage fut célébré par le chapelain du palais. Le Prince voulut y assister en personne.

Quand la cérémonie fut terminée, il exigea que le nouvel époux fît une donation de tous ses biens à sa femme.

Et le Duc Charles, alors, dit à la dame :

— Pour que justice soit faite selon votre désir et ma volonté, il ne me reste plus qu'à vous mettre en possession des biens de votre mari.

Et sur-le-champ, il commanda d'arrêter le baron de Duesme, de le conduire en prison et de l'y décapiter.

Puis, s'inclinant profondément devant l'infortunée châtelaine, il prit congé d'elle et se retira dans son oratoire.

Émeraude quitta Dijon, l'âme navrée.

Elle n'osait plus penser, s'acheminant comme une somnambule vers son nouveau destin.

Elle retourna ainsi par petites étapes jusqu'à Châtillon où elle apprit la mort de son père adoptif et retrouva ses enfants. Quand elle les revit, elle ne ressentit aucune joie. Elle caressa les trois têtes blondes d'une main distraite et machinale, mais ne désira pas les embrasser sur le front, comme elle avait coutume de le faire chaque jour.

Il semblait que tout ressort fût brisé en elle et qu'elle ne réalisât point le drame affreux qu'elle venait de vivre.

Certes, pour l'homme de la rue, elle continuait d'aller et de venir comme si rien ne s'était passé ; mais, pour ceux qui la connaissaient de longue date, sa démarche même respirait une indifférence qui n'était point affectée. Dans ses gestes, dans son attitude, elle continuait une tradition, sans éprouver le besoin de vouloir ni d'agir de son propre chef. Comme un moulin dont les ailes tournent dans le vent, elle accomplissait sa tâche quotidienne avec la même régularité monotone.

Pourtant, un jour, elle parut se reprendre. On la vit, menant ses enfants par la main, se diriger vers la sortie de la ville.

Le galop lointain d'un cheval avait fait ce miracle.

Les souvenirs affluèrent soudain dans son esprit au point de la faire chanceler. En une minute, elle revit les instants les plus émouvants de son existence, ainsi qu'on rouvre son livre préféré aux pages les plus attachantes.

D'un pas décidé, elle s'engagea sur la route qui mène au château de Duesme. Elle marcha pendant des heures et des heures, tendue vers le but qu'elle s'était promis d'atteindre. Les enfants suivaient leur mère sans mot dire, comprenant qu'ils allaient vivre ce qu'ils n'avaient encore jamais vécu. Une curiosité intense les tenaillait, agrandissait leurs yeux ; mais le poids du mystère pressenti les contraignait au silence.

Ils arrivèrent au château, épuisés de fatigue, tandis que la montagne violette semblait mordre à pleine bouche dans le disque incandescent du soleil. Ils pénétrèrent successivement dans d'immenses salles qui résonnaient étrangement sous leurs pas.

Dans l'une d'elles, ils aperçurent une forme humaine, assise au fond d'un fauteuil de velours cramoisi. Comme elle paraissait dormir, ils s'approchèrent sur la pointe des pieds. Elle ne bougea pas. Émeraude lui prit la main droite : elle était froide et retomba inerte. C'est ainsi qu'elle connut que la mère du baron Renaud était morte, de la manière dont elle avait vécu, à la façon d'une ombre qui passe.

À ses appels, des domestiques accoururent. Elle se fit alors connaître d'eux. Ils se mirent à son service et procédèrent à l'ensevelissement de la noble châtelaine, entre le corps de son mari et celui de son fils.

La nouvelle baronne de Duesme entreprit lentement de vivre comme si elle eût toujours porté le nom et le titre de celui dont elle avait été légalement la femme pendant quelques heures. Elle ne voulait plus se souvenir que de cette chevauchée merveilleuse qui l'avait conduite en ce domaine enchanté, dont elle avait tant de fois rêvé dans sa jeunesse. Elle refit chaque soir le chemin qu'elle avait parcouru à son bras, dans ces instants trop courts où son bonheur lui avait paru plus

grand que la terre.

Chaque matin, elle allait se recueillir dans un vallon étroit et sauvage, à l'entrée d'une grotte où se dressait, naïve et accueillante, l'image de la Vierge Marie que Renaud avait sculptée lui-même dans un bloc de granit rose. Elle priait ainsi, seule, mais confiante, pour le salut de celui qui avait meurtri si durement son espérance. Et c'est aux pieds de l'humble statue qu'on la trouva morte, à son tour, quelques mois plus tard.

À l'endroit même où son corps était étendu, une source jaillit. Son eau était limpide et verte, comme les yeux de la Princesse d'un jour, dont elle semblait refléter la pureté et la mélancolie.

Depuis lors, tous les ans, aux jours de la mort d'Émeraude et de Renaud, une onde chantante sort de la caverne et se répand dans la gorge boisée.

L'imagination populaire lui prête des vertus miraculeuses, et les grand-mères racontent encore à leurs petits-enfants l'histoire triste de la châtelaine, qui fut blessée de grande peine, et qui mourut de grand amour.

Le Fou et le Sage



Le dix-septième siècle touchait à sa fin.

Le beau pays de Bourgogne, après la mort tragique du Duc Charles, s'était finalement rallié à la royauté ; et Dijon avait fait preuve d'un loyalisme solide envers elle aux temps troublés de la Ligue comme pendant l'agitation de la Fronde.

En 1695, la plupart des habitants étaient fort attachés à la personne du monarque – le Roi-Soleil – qui représentait, surtout pour les classes possédantes, cet élément de stabilité sociale à laquelle aspirent tous ceux dont la fortune récente a besoin d'un appui sérieux pour s'imposer, sinon se justifier, auprès de leurs compatriotes moins favorisés.

Nicolas Truffetot était particulièrement pénétré de cette vérité fondamentale.

Son père, Guillaume, drapier de son état, avait décidé, assez jeune encore, de venir à Dijon pour y chercher fortune. Comme la nature l'avait doté d'un visage avenant et d'une voix persuasive, les bourgeoises opulentes de l'ancienne cité ducal l'avaient rapidement favorisé de leur clientèle. Et puis les nouveaux venus, quand ils savent s'y prendre, bénéficient auprès des femmes d'un attrait que ne saurait posséder un enfant de la ville, dont elles ont connu parents et grands-parents.

Ainsi Guillaume s'était-il rapidement enrichi. Et il en avait profité, étant fort économe, pour acheter non loin de la cité, près de la campagne de Varois, une terre de bon rapport dont il surveillait

l'exploitation avec beaucoup d'intelligence.

Certes, il n'était pas aimé des paysans qu'il employait. Il leur avait prêté des sommes parfois importantes pour reconstituer leur train de culture que les guerres et l'invasion avaient réduit à peu de chose. Il savait fort bien qu'il ne serait jamais remboursé ; mais cela lui importait peu, car il voyait, dans sa situation de créancier perpétuel, un moyen commode d'exiger beaucoup de travail et des prestations en nature considérables de la part de ses débiteurs.

Il faut dire qu'il n'était pas rare ; à cette époque, de voir le seigneur du lieu occis par l'un de ses tenanciers.

Quoi qu'il en soit, les choses n'allèrent point jusqu'à cette fâcheuse extrémité pour l'ancien drapier, et le rusé Guillaume, connu sous le surnom de « Maître l'Escreigne », ce qui veut dire l'avare, put élever en toute tranquillité son unique fils, Nicolas.

L'héritier du nom des Truffetot ne brillait pas, à la vérité, par une intelligence très subtile. Il tenait cette nonchalance naturelle de l'esprit de sa mère, dont le seul mérite, aux yeux de son époux, avait été de mourir dans la fleur de l'âge. Comme il se savait le fils d'un père fortuné et qu'il appréciait hautement ce privilège, il en tirait ostensiblement vanité. Guillaume l'avait envoyé jusqu'en la ville d'Orléans pour y étudier le latin et le droit. Mais Nicolas n'avait pas compris grand'chose aux sciences que ses maîtres enseignaient pourtant avec un talent réputé, et il en avait retenu moins encore.

Cependant, comme il savait lever haut la tête avec l'assurance coutumière des ignares et qu'il marchait dans la rue avec une prudente affectation, son père se montrait fier de lui. Cet orgueil se traduisit par l'achat d'une charge de Conseiller au Parlement de Bourgogne moyennant le versement d'une somme de soixante-dix mille livres.

Nicolas était alors âgé de trente ans.

En dépit des apparences, il avait passé avec succès l'examen qui permettait d'accéder à cette honorable fonction. Il convient toutefois de préciser, au risque de passer pour médisant, qu'il ne s'agissait pas d'un concours redoutable, mais d'une formalité assez banale pour les candidats dont les familles avaient des relations solides et bien en vue. Parmi les trois questions qui garnissaient le fond de l'urne traditionnelle, il avait habilement tiré celle qui portait un léger signe distinctif, d'une discrétion suffisante pour n'être reconnu que de lui seul. Et comme il avait appris par cœur la réponse, il se tira de l'épreuve avec honneur. Peut-être n'avait-il pas compris toutes les finesses de la leçon qu'il récitait ; mais il réussit à conserver, durant un bon quart d'heure, une voix si naturelle et un maintien si plein de dignité qu'on le reçut avec de grands éloges.

À quelque temps de là, il s'employa à consolider sa situation par un

habile mariage.

Sa femme, quoique âgée de vingt printemps, n'était ni jolie, ni même avenante ; elle n'était guère plus intelligente que son mari ; mais elle le dépassait aisément en vanité. De petite et récente noblesse, ce qui la rendait d'autant plus prétentieuse, elle possédait de bonnes terres et de grandes forêts. Cette abondance de biens l'avait fait passer pour éminemment désirable aux yeux de Nicolas. Et Maître Guillaume avait ressenti une telle joie de l'union contractée par son fils qu'il avait réussi, avant de quitter ce monde, à le faire anoblir en bonne et due forme.

En l'an de grâce 1698, Nicolas Truffetot était devenu Seigneur de Varois et aultres lieux. Ses armes étaient d'azur, semé de billettes d'or, au chef d'argent, chargé d'un escargot haut de cornes. Il se donnait lui-même pour membre influent du Senatus Divionensis, comme il se plaisait à qualifier le Parlement de Bourgogne ; et quand il déclinait ses titres, il parlait d'une voix grave, hochant la tête à quatre ou cinq reprises, avec un air majestueux et entendu.

Il habitait avec son épouse, devenue baronne de sa propre autorité, un hôtel de belle allure situé Grande-Rue-Notre-Dame. Un mobilier luxueux, abondamment garni d'appliques en bronze doré, ornait les pièces spacieuses ; et des vitraux de couleurs vives égayaient les fenêtres de la façade qui donnaient sur un jardin intérieur soigneusement dessiné.

Lorsque le baron de Varois se rendait au Palais du Parlement, revêtu de sa grande robe rouge dont un laquais dûment stylé portait la traîne avec gravité, il semblait que la rue dût s'élargir pour livrer un passage à sa mesure.

Dans les cortèges, il figurait en bonne place parmi les autres conseillers ventrus que précédaient des huissiers longs et maigres, baguettes levées. Il attachait une importance considérable à ses prérogatives, exigeant non sans rudesse le rang qu'il estimait devoir lui revenir dans les cérémonies publiques et les processions.

Depuis qu'on l'avait chargé de complimenter le Roi lors de sa venue à Dijon, son orgueil ne connaissait plus de bornes.

Certains de ses collègues le plaisantaient adroitement à ce sujet ; mais comme il n'entendait pas l'ironie, les plus malins se lassaient au jeu.

À vrai dire, ils se gaussaient bien du baron en petit comité, quand la chaleur des vins de la Côte déliait les langues plus que de raison ; seulement, si la joyeuse assistance comptait aussi des gens d'épée, la prudence des robins les incitait à parler de la pluie et du beau temps pour éviter les indiscretions dangereuses. La vérité n'est bonne à dire qu'entre soi ; devant des étrangers, au contraire, l'esprit de corps reprend ses droits et il arrivait souvent qu'un Conseiller du Parlement

fit l'éloge d'un confrère qu'il venait de déchirer à belles dents quelques instants plus tôt, dans une intimité propice.

La baronne était bien la digne compagne de son époux. Vêtue avec une extrême recherche, elle l'accompagnait fréquemment jusqu'au Palais. Dans la Salle Saint-Louis, elle se faisait remarquer par le ton aigu de sa voix, qui semblait ne pas admettre de réplique. Elle s'attardait devant les boutiques des libraires et des marchands d'étoffes, qui mettaient une note pittoresque le long des murailles aux peintures sévères. L'élégance de sa toilette, quelque peu voyante, il est vrai, la faisait presque autant remarquer que l'aspect hautain de son visage sans jeunesse.

Pourtant, elle avait mis heureusement au monde une fille appelée Marie-Ange, un an jour pour jour après son mariage. Elle était bonne mère, au moins dans la mesure où cette femme de tête conciliait ses obligations mondaines avec le sentiment qu'elle estimait devoir témoigner envers sa progéniture. Incapable d'amour, surtout pour son mari, elle ne lui en était pas moins fidèle parce que ses fonctions officielles et sa situation de fortune lui permettaient de jouer dans la cité le rôle auquel elle avait longtemps aspiré et qu'elle se refusait à compromettre par une sotte aventure.

Seize ans passèrent ainsi, monotonement.

Nicolas s'acheminait doucement vers la cinquantaine. La baronne, âgée de trente-huit ans, avait conservé sa laideur et son arrogance.

Seule, la jeune Marie-Ange était une héritière aussi gracieuse qu'ingénue, devant qui s'ouvraient les salons les plus fermés de la ville. La petite-fille du drapier Guillaume était plus fine que jolie ; mais son maintien avenant, sa bouche qui semblait n'avoir été faite que pour sourire lui valaient l'envie des dames mûrissantes et les murmures flatteurs du sexe fort, ce qui était loin de lui déplaire.

C'est ici que commence l'histoire.

À côté de l'hôtel du Conseiller Nicolas Truffetot se dressait la demeure seigneuriale du marquis de Marsannay.

Ancien officier du Roi, il s'était retiré dans sa ville natale pour y vivre de façon modeste, bien qu'il se fût couvert de gloire au cours de nombreuses campagnes. Mais l'épée ne rapporte guère à qui place l'honneur au-dessus de l'argent.

Cependant le marquis savait recevoir avec une grande affabilité, et la vieille noblesse, demeurée sur ses terres, ne manquait pas, chaque fois qu'elle venait à Dijon, de se rendre Grande-Rue-Notre-Dame pour y trouver, avec un sûr accueil, bonne chère et vins de qualité.

Monsieur de Marsannay, se sentant vieillir, fit venir auprès de lui le fils de sa sœur, Roland de Verrey.

De grande taille et de belle humeur, c'était un gentilhomme accompli. Il s'était acquis, dans la ville d'Auxerre où il était né, la

réputation d'un brillant causeur. Ayant mené jusque-là une vie plutôt aventureuse, il connaissait à vingt-huit ans les avantages et les vicissitudes que réserve l'existence à ceux qui lui demandent plus qu'elle n'a coutume de donner. Loin de s'aigrir, son caractère avait gardé un enjouement, voire un enthousiasme qui lui valaient une large popularité auprès des escoliers de la ville.

Ne voulant pas rester inactif, il décida de se faire avocat.

Son oncle eût préféré le voir embrasser la carrière des armes ; mais comme il retrouvait beaucoup de sa jeunesse dans l'esprit dont témoignait son neveu, il ne chercha point à contrarier son penchant.

Dès lors, l'oncle et le neveu menèrent joyeuse vie, mangeant bien, buvant mieux encore.

Sans doute le vieux marquis faisait-il parfois au jeune comte des remontrances qui n'étaient pas imméritées. Pourtant, les sujets de dissentiment entre les deux hommes étaient rares et souvent, au contraire, l'accord le plus complet régnait dans l'ancien hôtel aux murs délabrés, mais pleins d'une gaîté robuste et sans arrière-pensée.

Le point sur lequel ils s'entendaient à merveille était sans nul doute l'attitude qu'ils avaient convenu d'adopter vis-à-vis de la famille Truffetot. Le Conseiller, baron de Varois, avait profondément choqué le marquis en déclarant certain jour, fort inopportunément du reste, qu'il se considérait comme supérieur aux militaires. Le jeune avocat prit aussitôt fait et cause pour son oncle et se promit de ridiculiser si bien l'honorable conseiller qu'il le mettrait dans l'impossibilité de continuer à exercer sa magistrature.

Ce fut la guerre.

À quelque temps de là, le marquis ayant rencontré le conseiller dans un salon déclara à haute voix à une dame qui s'enquérât obligeamment de son neveu :

— Ah ! Madame ! Puisque la nature l'a fait intelligent et joli garçon, je suis sûr qu'il réussira comme avocat. S'il n'avait rien voulu apprendre, je me serais résigné à en faire un Conseiller.

L'assistance avait beaucoup apprécié cette boutade, et Monsieur de Varois avait senti le rouge de la confusion lui monter au visage.

Mais il appartenait au jeune et beau Roland de mener les hostilités jusqu'à la défaite complète de l'adversaire.

Familier du Prince de Condé qui représentait alors le roi auprès de la Bourgogne et la Bourgogne auprès du roi, le comte de Verrey était sûr de l'impunité : d'autant que le Prince ne prisait que fort peu ces Messieurs du Parlement dont l'activité débordante et brouillonne l'irritait sourdement.

Non contents d'exercer la justice, d'enregistrer et de faire exécuter les édits et les coutumes, de faire la police, de réprimer les émeutes et de réglementer l'approvisionnement de la ville en blé et en vin pour

leur plus grand profit personnel, ces magistrats prétendaient connaître des agissements des troupes royales et les réprimer quand ils les jugeaient contraires à l'ordre public. Or les militaires ne souffrent guère que des civils interviennent dans leurs affaires ; et le Prince de Condé était enchanté que les farces de Roland de Verrey ridiculisent Monsieur de Varois au point de rejaillir sur l'ensemble de la corporation prétentieuse des Parlementaires.

Le jeune avocat fréquentait volontiers les hostelleries et les tripots en renom de la ville. C'était un habitué de la Croix d'Or, qui jouissait à l'époque d'une flatteuse réputation.

On y servait des mets savoureux et des vins délectables ; en février, les Dijonnais fortunés allaient y déguster des tranches de marcassins garnies de cerises de Mâlain toutes gonflées d'une excellente eau-de-vie ; et ce plat était arrosé d'un vin rouge de Chambolle qui, selon l'expression des vignerons de l'endroit, avait à la gorge la douceur d'une peau de lapin bien fourrée.

Certain jour, alors que se trouvait parmi les convives Monsieur de Varois, que des parlementaires gourmands avaient invité uniquement par politesse, l'astucieux Roland, dissimulé derrière une épaisse tenture de velours cramoisi, l'avait si fortement bombardé à coups de noyaux de cerises que le digne Conseiller avait dû quitter la table sans même toucher au plat dont il s'était délecté imprudemment par avance.

Une autre fois, dans une salle du tripot de la Salamandre situé rue de la Poulallerie, Roland de Verrey montrait sa brillante habileté au jeu de paume devant une nombreuse assistance. Il maniait avec tant d'adresse le battoir, petit châssis de bois sur lequel était tendu un solide parchemin, que les dames de la société ne manquaient pas d'admirer l'élégance de son jeu et, plus encore, de sa personne.

Ayant, par aventure, reconnu Monsieur de Varois, son épouse et sa fille parmi les personnes présentes, il s'arrangea si bien que la balle fit un ricochet et s'en alla malignement frapper le baron juste au-dessous de l'œil gauche. Cet exploit accompli, il alla derechef présenter des excuses symboliques à sa victime, prit la main de la baronne et la baisa lentement en fermant les yeux, puis s'inclina avec beaucoup de grâce devant Marie-Ange qui lui répondit par un sourire.

Un mois durant, la face de l'honorable Conseiller garda la marque de cette mésaventure, tour à tour violette et jaunâtre comme une prune avancée.

L'automne suivant, les escholiers dijonnais entreprirent de faire revivre l'institution de la Mère Folle, sorte de compagnie qui, au temps des ducs, se composait de gens de qualité, déguisés pour la circonstance en vignerons, et ne dédaignait point de chanter des chansons satiriques et de jouer des farces sur la place publique pour la

plus grande joie des habitants du bourg.

Roland de Verrey en fut nommé le capitaine pour avoir écrit des litanies à la louange des Vins de Bourgogne, que de gais compagnons scandaient de leur mieux, à pleine voix :

*Toi qui nous fais le nez rougeaud.
Vin de Vougeot !
Toi qui fais franchir les montagnes.
Vin de Chassagne !
Toi qui tiens chaud comme coton.
Vin de Corton !
À jamais soyez-nous propices.
Vin des Hospices !
Toi qui rends l'esprit aux plus sots,
Vin de Meursault !
Toi qui nous réchauffes la gorge,
O Nuits-Saint-Georges !
Toi qui unis maire et curé,
O Mercurey !
Donnez-nous de longues années,
O Romanée !
Toi qui nous rends plus libertins,
O Chambertin !
Toi qui enhardis comme faune.
Beau vin de Beaune !
Toi qui rêves dans les pichets,
O Montrachet !
Donnez-nous la foi qui console.
Vin de Chambolle !
Toi qui remplaces tous les fards.
Vin de Pommard !
Toi dont le bouquet ne s'oublie,
O Monthelie !
Toi par qui la gaîté renaît,
Vin de Volnay !
Rendez plus légères nos fautes.
Vins de la Côte !*

*Et nous menez, si Dieu le dit.
Vous célébrer en Paradis.*

Certain jour, précédé d'une bannière qui portait en lettres d'or la légende « *numerus stultorum infinitus est* », le nouveau Capitaine parcourut les rues de la ville, menant devant lui un âne portant la

robe rouge des parlementaires, tandis que les officiers de sa suite chantaient cet air de circonstance :

*Notre âne, notre âne a bien mal à la tête :
Madame lui fit faire un bonnet pour sa fête...*

L'allusion était nette. Chacun reconnut, dans le héros aux longues oreilles, l'infortuné Nicolas Truffetot et, à partir de cette date, même ses confrères ne l'appelèrent plus entre eux que « l'âne de Varois ».

Après ces diverses péripéties et bien d'autres encore, que nous ne saurions rapporter ici, le Conseiller de la Grande-Rue-Notre-Dame maigrit à vue d'œil. Sa santé déclina de jour en jour, puis d'heure en heure, et finalement il mourut sans laisser derrière lui d'autres regrets que ceux qu'il est de bon ton de témoigner en pareille circonstance.

Son épouse lui fit des funérailles grandioses, proportionnées à la fortune qu'il lui léguait, car il avait fait d'elle son unique héritière.

Et le silence régna de nouveau dans l'hôtel majestueux du magistrat défunt, à peine troublé par les rares sorties de la baronne de Varois et de sa fille.

La veuve du Conseiller était devenue d'ailleurs fort avare ; de plus, elle faisait preuve d'une jalousie mesquine envers sa fille, dont les mouvements gracieux et la vivacité d'esprit lui portaient ombrage. Elle eût voulu la voir entrer au couvent pour ne pas être tentée de comparer à tout moment cette rose fraîcheur de la jeunesse à l'imposante lourdeur de sa maturité.

La vie que menaient ainsi les deux femmes était forcément morose, et il était difficile de prévoir comment cette situation si dure pour une jeune fille de bonne maison, qui se sait désirable et rêve d'amour en cachette, se dénouerait.

Cependant le comte de Verrey éprouvait quelque remords en songeant qu'il avait été la cause certaine du trépas du Conseiller. Cet événement, entré dans sa vie comme par hasard, s'y était installé souverainement et ne le quittait plus. La nuit, il demeurait éveillé pendant de longues heures, et il attendait avec impatience la naissance du jour pour prendre un livre dont il ne pouvait d'ailleurs parcourir que quelques pages. Les yeux perdus dans une rêverie sans fin, il lui semblait voir des toques rouges danser autour de lui une sarabande effrénée.

C'est alors que son oncle, le marquis de Marsannay, trépassa soudainement, lui laissant, à défaut d'une fortune importante, des terres plantées de vignes qui étaient d'un bon rapport. Deux mois plus tard, sa mère succomba d'une grippe maligne, et il se retrouva seul, dans le vaste hôtel, que son imagination peuplait de fantômes malveillants.

Cette succession de deuils l'avait mûri, et il aspirait désormais au calme d'une vie provinciale ordonnée, confortable. Quelques années ayant suffi à lui enseigner le prix de l'économie, il en était venu à souhaiter de mettre un point final au célibat dans lequel il s'était jusqu'alors complu.

Comme le hasard fait souvent bien les choses, les habitants du quartier avaient marié d'avance le beau Roland de Verrey à la charmante Marie-Ange de Varois. Cette pensée avait parfois effleuré l'esprit de l'avocat et, plus encore, celui de la jeune fille.

Un beau matin d'avril, la nouvelle se répandit que le neveu du marquis allait prendre femme.

Contre toute attente, il épousait la baronne de Varois elle-même.

Après avoir mûrement réfléchi, il s'était dit que la veuve du Conseiller possédait une situation des plus enviables, qu'elle était parfaitement capable, dans un moment d'humeur, de déshériter sa fille et qu'il valait mieux, en conséquence, tenir que courir. Quoi qu'on en dise, elle n'était son aînée que de six ans, et cette différence d'âge, plus apparente que réelle, n'offrait pas un obstacle insurmontable à la naissance d'un héritier.

Les noces se firent sans apparat à l'église Notre-Dame.

La douce Marie-Ange, désabusée et meurtrie, entra dans un couvent.

Le comte de Verrey, devenu sagement conservateur, acheta une charge de Président à mortier pour la somme imposante de cent vingt mille livres.

La baronne de Varois, élevée aux dignités de comtesse et de Madame la Présidente, mit heureusement au monde un fils à qui l'on donna le prénom de son père. Cet événement la combla de joie et lui fit dire, dans l'intimité, que son premier mari n'était qu'une vulgaire mazette.

Mais surtout, elle jouissait du privilège de prendre la première de l'eau bénite à l'église, et nulle autre femme, qu'elle fût l'épouse d'un officier du Roi ou d'un maître des comptes, ne songeait désormais à le lui contester. L'exercice de ces prérogatives rendit son caractère moins acariâtre, sans toutefois améliorer son intelligence.

Elle fit entreprendre des travaux remarquables dans l'hôtel de son mari, s'adressant à un sculpteur fameux à l'époque pour la décoration des chambres nombreuses et des salons imposants. Celui-ci multiplia les boiseries et partout, ce ne furent plus que frises aux enroulements gracieux, guirlandes et pilastres. En même temps, elle manda deux peintres afin d'orner les lambris de teintes éclatantes et de semer l'or à profusion. Elle eut à payer de ce chef des sommes considérables ; mais ses biens suffisaient largement à couvrir des dépenses qui, pour beaucoup, eussent été ruineuses. Son nouveau mari, d'ailleurs, la laissait faire, ayant éprouvé qu'en bien des choses elle savait s'arrêter

à temps.

Et dans sa confortable existence, Monsieur le Président, comte de Verrey, occupa ses loisirs à écrire des épîtres qui connurent un certain succès auprès des lettrés de la Province.

L'une d'elles, parmi les plus répandues, commençait par ces vers :

*Croyez aux vérités que consacre l'usage :
On était jeune et fou ; on devient vieux et sage.*



La Fée de Beaune



’ÉTAIT dans le petit village de Bouilland, vers l’année 176... Des orages fréquents, accompagnés d’averses torrentielles et d’abondantes chutes de grêle, avaient éclaté pendant tout le mois d’août. Puis le ciel s’était couvert d’un voile gris, uniforme et bas, qui semblait peser de sa masse sans limites sur la campagne environnante. Et la pluie s’était mise à tomber, de façon presque ininterrompue, durant des semaines et des semaines. Chaque matin, au réveil, on guettait bien une éclaircie que les habitants appelaient de tous leurs vœux. Mais le soir venait sans que le moindre rayon de soleil eût réussi à percer la nue.

Aussi, vers le milieu d’octobre, l’eau ruisselait-elle de toutes parts sur les pentes ravinées des montagnes. C’est alors qu’au Lairey de Volpo, d’une large excavation bordée d’une ceinture de rochers, appelée Grande-Dore, monta soudain un bruit étrange, que l’écho semblait amplifier de minute en minute jusqu’à remplir les airs d’un vacarme effroyable. Une vapeur s’éleva, de plus en plus dense, s’étalant en nappes blanchâtres au-dessus de l’étroite vallée, et allant jusqu’à voiler la clarté pourtant timide du jour. Les grondements souterrains se succédèrent bientôt sans interruption, et l’on vit sortir brusquement du gouffre un torrent boueux dont le flot dévastateur emportait tout sur son passage, déracinant les arbres comme on arrache un brin d’herbe, roulant les animaux attardés sur le versant de la colline et semant, dans un fracas d’enfer, la ruine, l’épouvante et la mort.

Un jeune garçon, Pierre Colombet, qui avait mené paître ses vaches sur les chaumes où, parmi les genévriers couverts de baies violettes, pousse une herbe haute et drue, vit de loin le danger. Il courut aussi vite qu'il put donner l'alarme, et réussit à sauver de la fureur des eaux trois petits enfants qui s'étaient attardés aux jeux de leur âge.

Comme il allait atteindre le village, il entendit des cris de détresse et de terreur que l'on poussait derrière lui. Il se retourna aussitôt et aperçut une petite fille qui, en prenant la fuite, avait buté sur une roche affleurant la terre et qui gisait au milieu du chemin.

Il remonta la pente du plus vite qu'il put, fit un grand signe de croix et, saisissant la fillette à pleins bras, se mit en devoir de descendre la côte, chargé de son précieux fardeau.

Mais l'eau mauvaise eut tôt fait de les rejoindre. Elle se saisit d'eux comme une bête affamée de sa proie et les fit rouler avec elle.

Pierre ne chercha pas à résister. Il ferma les yeux, se laissa porter par le flot, serrant toujours bien fort contre lui sa petite compagne. Un tourbillon irrésistible les rejeta brutalement sur le côté, comme la vague en furie abandonne parfois au rivage l'épave qu'elle allait engloutir. Ils se retrouvèrent ainsi vivants, mais épuisés, près de la vieille route où des vigneron robustes vinrent les recueillir.

Le jeune Pierre fut, comme l'on pense, chaudement félicité pour son bel acte de courage. Mais le pauvre se souciait peu des paroles élogieuses que chacun lui prodiguait à l'envi. L'eau glacée continuait à le poursuivre bien qu'il fût hors de son atteinte. Ses dents claquaient ; son corps était secoué par la fièvre. Par instants, il divaguait et, dans son délire, il voyait sans cesse des flots écumants déferler sur lui avec un mugissement lugubre, l'emporter vers des pays inconnus où de méchantes fées le poursuivaient de leurs maléfices redoutés.

Après dix jours d'une lutte épuisante, la vie toute-puissante finit par triompher de la mort ; Pierre Colombet entra lentement en convalescence.

Alors on le soigna, on le dorlota ; mais ce qui hâta son rétablissement, ce fut, sans conteste, le vin de Bourgogne qu'on lui fit boire, plusieurs fois par jour, à franches goulées, et qui lui redonna un beau jour sa bonne gaîté d'antan.

On avait discuté de longues heures sur le point de savoir quel cru lui serait administré à titre de médecine efficace.

Prendrait-on le Volnay, léger et fin, au bouquet subtil ? Lui préférerait-on le Pommard, qui a plus de corps et de franchise, ou le Savigny et le Chassagne aussi moelleux à déguster qu'un velours à froisser ? Choisirait-on le Pernant plus ferme et le Monthelie plus vigoureux ou, parmi la gamme des blancs dorés, opterait-on, en fin de compte, pour le fier Santenot de Meursault ou le Montrachet, éminemment délectable ? La discussion fut serrée, chaque vin ayant

ses partisans, chaque amateur ses préférences.

Pour clore le débat, la vieille grand-mère qui, jusque-là, n'avait rien dit, proposa le Beaune dont elle vanta d'un ton convaincu la couleur, l'agrément et la lumineuse chaleur.

Et le Beaune rallia tous les suffrages.

Il ne trompa d'ailleurs pas la confiance qu'on avait mise en lui. Et comme, un beau soir, l'héritier des Colombet l'avait apprécié plus que de coutume, la bouteille qu'on avait placée à portée de sa main parut soudain grandir, puis changer de forme. Après d'étranges convulsions, elle prit la forme d'une fée, drapée dans un manteau étincelant, couleur de rubis.

Alors la Dame, au visage avenant et rieur, se pencha près du jeune malade qui semblait dormir, mais qui voyait et entendait fort bien ce que l'on faisait comme ce qui se disait au Royaume des Fées ; et elle murmura tout bas à son oreille :

— Puisque tu as été brave et sage, et qu'on a jugé bon de remettre ton sort entre mes mains, il est juste que nous fassions plus ample connaissance. Ne parle pas : je connais ton histoire ; mais tu ignores tout de la mienne, et c'est pourquoi je vais te la conter.

Telle que tu me vois, je te parais jeune et peut-être belle ; mais cette impression favorable que je te donne ne correspond en rien à la réalité. La vérité est que je suis vieille, et même très vieille.

Je suis venue dans le pays avec les Celtes et, tout de suite, je décidai de ne plus jamais quitter cette accueillante contrée. Je dois dire que j'ai tenu parole et que, depuis lors, j'ai veillé avec un soin jaloux sur les raisins qui mûrissaient au long des coteaux inondés de soleil. Le vin qu'ils procurent quand on les foule en septembre, est devenu par mes soins une liqueur merveilleuse, d'une couleur éclatante et d'un bouquet inégalé.

Des tribus, même éloignées, allaient jusqu'à échanger un esclave en pleine force contre un pot de ce nectar.

La conquête du pays par les Romains jeta le trouble dans la culture de la vigne pendant un certain nombre d'années. Je ressentis cruellement l'affront qui m'était fait et souffris en silence de me voir dédaignée alors qu'on me fleurissait auparavant de louanges précieuses auxquelles même une fée ne saurait demeurer insensible.

Par bonheur, l'excellent Empereur Probus, dont le règne fut trop court pour le bonheur de l'humanité, décida d'encourager l'agriculture et favorisa du mieux qu'il put le soin et l'extension des vignobles en 282. Grâce aux ceps que, dès la nuit venue, j'entretenais avec soin, en sachant sur ce point comme sur tant d'autres beaucoup plus que les hommes, le pays devint de plus en plus prospère, et l'Empereur Constantin le Grand, au cours des deux voyages qu'il y fit en grande pompe, ne manqua pas d'apprécier ainsi qu'il convenait le vin que des

notables lui servirent dans des coupes d'argent.

Au VI^e siècle, les coteaux de Beaune jouissaient d'une si grande réputation que l'on comparait leurs vins aux meilleurs de l'Italie et qu'on avait cessé d'en faire venir de Gaza, en Palestine, qui faisait l'extraordinaire des bonnes tables dans la Province romaine dès le temps de Pompée.

Tu vois que je pouvais être fière du rôle que les Dieux m'avaient dévolu, et que j'avais à cœur de le remplir avec zèle pour la plus grande joie des amateurs de vin noble et généreux.

Ma renommée ne devait d'ailleurs cesser de grandir au cours des siècles suivants. Les rois de France, les hommes d'Église ne manquèrent pas d'apprécier, comme il sied à des gens de goût, le merveilleux breuvage promis, par mes soins vigilants, à la volupté de leur palais.

Sous le règne de Philippe-Auguste, un souverain qui mangeait ferme et buvait sec, un poète nommé Guillaume Breton me célébra en vers latins d'une bonne tenue. En 1328, pour fêter dignement le sacre de Philippe de Valois, la ville de Reims elle-même consomma plus de deux cents pièces de vin de Beaune.

Pendant tout le XIV^e siècle, les moines des riches Abbayes de Cîteaux et de Cluny, qui cultivaient l'art de bien boire en même temps que leurs terres, en expédièrent avec une régularité courtoise à la Cour Romaine qui résidait en Avignon. Et les cardinaux, habillés de rouge, voyaient tout en rose quand ils en avaient congrûment absorbé. Le Pape Grégoire XI lui-même reçut avec un plaisir évident les trente pièces de vin que lui envoya Jean de Bussières, abbé de Cîteaux, puisqu'il le créa cardinal quatre ans plus tard.

Le démon de la gourmandise, que je connais pour être un bon petit diable, avait ainsi fort bien fait les choses.

C'est encore par les vertus merveilleuses du vin de Beaune que Pétrarque justifie l'obstination des cardinaux à ne pas retourner à Rome. N'écrivait-il pas, sur le déclin de sa vie, au Pape Urbain V pour l'exhorter à venir siéger dans la Ville Éternelle, vers l'an 1366, ces lignes suggestives au sujet de l'attitude, diversement commentée, des hommes de pourpre :

« C'est qu'en Italie il n'y a point de vin de Beaune et qu'ils ne croient pas pouvoir mener une vie heureuse sans cette liqueur ; ils reçoivent comme un second élément et comme le nectar des dieux ce vin que l'on dit hautement délectable. »

À cette époque, un schisme très grave déchira l'Église pendant près de quarante années.

Le Duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, fut envoyé par le Conseil du Roi de France pour mettre fin à cette situation qui jetait le trouble même dans l'esprit d'hommes avertis et menaçait d'avoir des

conséquences désastreuses pour les âmes de peu de foi. Afin de réussir dans sa délicate mission, ce prince résolut d'offrir des cadeaux somptueux au Pape Benoît XIII qui résidait encore en Avignon ; et pour se concilier les bonnes grâces de cardinaux particulièrement influents, c'est encore à la vertu magique du vin de Beaune qu'il fit appel puisqu'il décida d'en expédier vingt queues aux Éminences qui avaient nom d'Albane et de Viviers.

Par malheur, quelques vigneron cupides, plus soucieux d'empocher des écus que d'entretenir la réputation de leurs vins, avaient planté dans leurs terres des cépages de qualité inférieure, qui sont à la vigne sur laquelle j'avais coutume de veiller ce que la rotture est à la noblesse.

Alors ce fut le désastre que j'avais prévu. Les deux cardinaux virent rouge, car ils étaient de fins gourmets. Ils crurent qu'on les avait sciemment trompés, alors que le Duc Philippe avait été abusé par ses fournisseurs. Ils maintinrent donc leur position et n'en voulurent point démordre.

Quand le prince revint dans ses États, furieux de son échec, il prit aussitôt une ordonnance où il était dit notamment :

« Apprenant que dans la Côte où croît le meilleur vin du Royaume, dont notre Saint-Père le Pape, Monsieur le Roi et plusieurs autres grands Seigneurs ont coutume par préférence de faire leur provision, on avait depuis peu emplanté du gantais très mauvais et déloyau plant, ce qui a maintefois déçu et fraudé les marchands étrangers, dont mes sujets sont moult domagés et apauvris, ordonnons que les plants de gamais soient copés et extirpés dans un mois, sous peine à chacun de 60 sols d'amende. »

Le Duc veilla lui-même à ce que ses ordres fussent promptement et fidèlement exécutés. Après quoi il mourut.

Son fils Jean sans Peur lui succéda. Il eut à cœur de réussir là où son père avait échoué. Il fit donc à nouveau des envois abondants d'un vin de Beaune savamment choisi aux « Maîtres en Divinité » du Concile de Constance, en l'an 1415 ; et, cette fois, son geste de grand seigneur fut si courtoisement apprécié que l'assemblée des évêques et des docteurs ramena la paix à l'intérieur de l'Église et rétablit son unité quelque peu chancelante.

Si, par mon entremise, le monde officiel de la Chrétienté revint à la sagesse dont il n'eût jamais dû se départir, je n'en ai pas moins poursuivi mon rôle effacé et cependant efficace parmi les autres humains, voire même auprès des têtes couronnées.

Ce fut encore et toujours du vin de Beaune que l'on adressa aux députés des rois Charles et Édouard pendant les conférences pour la paix à Bruges. On dit, à ce propos, qu'ils en burent parfois plus que de raison et que les négociations se déroulèrent dans une atmosphère de grande cordialité.

Les villes de France ne manquaient pas d'en faire présent aux rois lorsque ceux-ci daignaient les honorer de leur présence. À la fin du XIV^e siècle, les bourgeois de Bayeux offrirent au Connétable Du Guesclin une pipe de vin de Beaune, qui passait, à l'époque, pour le premier de l'Europe.

Mais je ne songeais pas seulement à plaire. Si dérider le front des plus moroses est une œuvre salubre, il est encore de meilleures manières de rendre service à son prochain. J'entrepris alors de guérir les malades qui me faisaient confiance, et beaucoup d'entre eux me témoignèrent une grande reconnaissance pour leur avoir permis de recouvrer la santé.

Erasme ne manqua point d'attribuer au vin de Beaune la guérison de sa maladie d'estomac et il parla même de s'établir en France, non pour y commander des armées, mais pour y boire de ce vin.

« Ô bienheureuse Bourgogne, écrivait-il dans une lettre adressée à Laurinus en 1522, qui mérite d'être appelée la Mère des hommes, puisqu'elle leur fournit de ses mamelles un si bon lait. »

Et le poète Roger de Colecyre, qui connut quelque succès sous le règne de François I^{er}, écrivait, en 1527, ces vers à mon intention :

*Picards, Normands, Bretons et Navarrois
Ces vins claires de Beaune et Auxerrois
Plus aimeraient que toute aultre ustensile.*

Quand Louis XIV, le Roi Soleil, tomba dangereusement malade en 1680, ce fut encore au vin de Beaune que son fidèle médecin Fagon donna la préférence pour lui rendre sûrement une vigueur salubre. Les habitants de la Champagne en ressentirent d'ailleurs un profond dépit, et il en résulta une petite guerre au Parnasse entre Charles Coffin, poète champenois, et Bénigne Grenan, poète bourguignon. Chacun célébra du mieux qu'il put les vertus exceptionnelles du breuvage de sa province, et cette lutte, au demeurant fort courtoise, valut au monde brillant des lettres de l'époque, des rondeaux et des épîtres dont la plupart ne nous ont malheureusement pas été conservés.

Bien plus : deux médecins fort connus, Hugues de Salins à Beaune, et Lepescheur à Reims, passèrent de la discussion à la dispute, et en vinrent presque à s'injurier. Ils se réconcilièrent pourtant autour d'une table bien garnie. Hugues de Salins n'en fit pas moins imprimer sa Défense du Vin de Bourgogne à Beaune en 1701, et son ouvrage connut rapidement un beau succès ; les bibliothèques les mieux pourvues mirent un point d'honneur à en posséder un exemplaire, comme elles avaient tenu déjà à acquérir, en 1665, le livre où le savant M. Arbinet soutenait avec force et conviction que le vin de

Beaune était de tous les vins le plus agréable et le plus salubre.

Le cardinal de Bonzy fit présent à Sobieski, élu roi de Pologne, de vins de Beaune qui furent appréciés par le monarque ainsi qu'il convenait.

Le roi de Perse lui-même, qui portait dans les grandes fêtes un diadème enrichi de pierres précieuses étincelant à la lumière du jour avec un éclat aussi pur que celui des étoiles au cœur de la nuit, en but à maintes reprises et se félicita de son choix.

Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne, résolut de ne boire à Madrid que du vin de Bourgogne. Et l'on assure que le Majordome du Pape consacre chaque année des sommes importantes à l'achat du noble vin de Beaune.

Mais vois-tu, mon petit Pierre, peu m'importe que l'illustre Monsieur de la Monnoye m'ait célébrée dans une épigramme fort goûtée des lettrés subtils ou que la blonde et gracieuse Reine de Thulé ait versé comme un peu de mon sang dans sa coupe d'or ciselé.

Je ne saurais demeurer indifférente envers ceux qui me font confiance.

Tes parents ont cultivé avec un soin jaloux les vignes qu'ils tenaient de leurs ancêtres et que je me plais à parcourir la nuit quand la lune, ronde et narquoise, baigne de sa clarté bleue des pays de légende. C'est parce qu'ils m'ont aimée simplement pour moi-même, sans me faire de grands compliments comme en savent tourner les hommes de lettres et les courtisans, mais en me respectant par leur travail, que je me suis penchée vers toi.

Je suis restée durant de longues heures à ton chevet, calmant ta fièvre, rafraîchissant ton front brûlant. Te voici maintenant sur la bonne voie : ma mission est achevée.

Tu as montré que tu avais du courage, et je suis sûre que tu sauras plus tard remplir honnêtement ton devoir d'homme.

Tant que tu ne m'abandonneras pas, je te soutiendrai de mon mieux ; tant que tu croiras en moi, j'aurai à cœur de justifier ta foi.

Repose.

L'ombre est si douce, le silence si recueilli qu'on entend le murmure des plantes.

Dors, petit. Pour cette nuit encore, oubliant mon rôle de gardienne des vignes, j'ai voulu demeurer près de toi. Je t'ai conté quelques pages de mon histoire, et tu sais maintenant qui je suis.

Bientôt le coq matinal va donner le signal du réveil. Alors tu auras oublié les angoisses et les heures mauvaises de la veille. À ton âge, l'espoir de vivre permet d'enchanter la mémoire. C'est le plus beau privilège de la jeunesse ; « Espère. »

Et quand le jeune Pierre ouvrit les yeux, il ne se rappela plus qu'il avait failli mourir. Il se leva avec ses forces retrouvées, courut à la

fenêtre, à la rencontre d'un rayon de soleil, et chanta.

Le loup et l'escargot

Conte en vers



Un loup, ayant quitté le sentier de la guerre,

S'en fut, au matin, ventre à terre,

Sur la route de Til-Châtel.

Un escargot l'arrête et, de sa voix tranquille,

S'enquiert :

— Messire loup, de ce pas où cours-tu ?

— Beau cornu, je vais à la ville

Pour acheter une vertu.

L'escargot reprend :

— Bonne idée

Et tu m'en vois le cœur content.

Puisque la chose est décidée,

De mon côté, je pars en faire autant.

Mais je suis un timide et je crains l'ironie ;

S'il te plaît, allons à Dijon de compagnie

Et je me sentirai plus certain de mon fait.

— Or çà, lui dit le loup, tous les agneaux de lait

Porteront cornes comme vache

Lorsque tu toucheras au but.

Notre escargot lui répond : Zut,
En ajoutant d'un air bravache
— Sûr que j'y serai devant toi.

Messire Loup en reste coi ;
Mais il accepte la gageure
Sans le prendre en mauvaise part
Et se tient prêt pour le départ
Qui doit avoir lieu tout à l'heure.

Puis à l'ombre d'un châtaignier
Ou d'un chêne, suivant la mode bourguignonne,
On parie un petit « digné »
Et le loup pense en soi que l'histoire est bien bonne. Alors
l'escargot dit :
— Je te donne cinq pas,
Après quoi tu galoperas.

Tandis que le loup compte et mesure, docile,
Maître cornu, qui n'était pas un imbécile,
Sur le dos du rival velu monte sans bruit.
Puis le fauve s'élance et court à perdre haleine,
Traversant les bois et la plaine
Pour arriver pendant la nuit.
De son corps la sueur se répand en fumée.
En vain il est trop tard et la ville est fermée.
Mais tandis que le loup se fait un mauvais sang
Du diable, l'escargot descend.
Passe dessous la porte et monte par-derrière
Pour arriver jusqu'au sommet.

Messire Loup, tout couvert de poussière,
À beau jurer par Mahomet !
Nul ne bouge à ses cris ; la porte reste close.
Et voici que l'escargot, rose
De confusion, dit au loup :

— Compain, voici belle lurette
Que, pour dîner et boire un coup,
Ce soir, à la bonne franquette,
Assurément, je vous attends.
Vous êtes le perdant, je crois, de l'aventure.
Je m'en vais donc, à toute allure,
Me régaler à vos dépens.

Or tout loup aime qu'on le flatte.
Le nôtre, courroucé, très haut leva la patte
Contre la porte, et s'en alla.
Lecteur, le conte finit là.

L'enfant à la « Wivre⁽⁹⁾ »



SALMAISE, ancien village situé non loin de la vallée de l'Oze, vivait jadis une femme que tout le pays et les bourgs environnants connaissaient bien. Sa réputation n'était plus à faire : elle n'eût pas manqué d'écortcher un pou pour en avoir la peau. Incapable d'un geste de charité, maltraitant les pauvres et se moquant de leur triste condition, son amour immodéré de l'argent l'avait depuis longtemps rendue odieuse à tous.

Née pauvre, elle avait su, par une intrigue habile, se faire épouser d'un homme riche qui avait eu la bonne idée de mourir peu de temps après son mariage, en lui laissant tout son bien.

Les méchantes langues assuraient que la « *Peutte*⁽¹⁰⁾ », comme on la nommait, n'avait pas été étrangère à la rapidité de cette fin. Seulement, quoiqu'elle fût enviée par beaucoup, personne n'eût pu faire la preuve des malignités qu'on avançait sur elle. Les langues n'allaient bon train que lorsqu'elle était passée et qu'elle ne pouvait plus entendre. Mais, quand on la croisait, nul ne manquait de la saluer, tant est grand, malgré tout, le prestige de l'argent dans les campagnes ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'en soit pas de même dans les villes de Bourgogne, et, plus généralement, de la France.

Cependant, la *Peutte* était restée veuve avec un fils, qui, maintenant, entrait dans sa dixième année. Et cette femme, qui n'avait que mépris pour les humbles, rêvait pour lui des plus brillantes destinées. Elle le voulait riche, occupant à la ville la situation d'un notable, ayant hôtel en bonne place avec carrosse et gens de service.

À vrai dire, le petit Jean ne comprenait pas grand-chose aux

merveilles de Dijon que sa mère lui décrivait sans cesse. Elle ne s'y était pourtant rendue que trois fois jusqu'alors ; mais les monuments grandioses, les riches demeures et les somptueux équipages l'avaient émerveillée. Elle ne cessait de les décrire, tantôt en conversant avec d'autres, tantôt en se parlant à elle-même pour mieux se les rappeler. Elle donnait aussi à entendre qu'elle y comptait de bonnes relations parmi les gens du meilleur monde, et savait prendre, à l'occasion, un air entendu et protecteur pour citer des noms bien sonnants, invoquer des appuis solides auprès de paysans qui, ne pouvant contrôler ses dires, se contentaient de hocher la tête, se moquant au fond d'eux-mêmes d'une fatuité pareillement insupportable.

Le petit Jean, lui, continuait simplement à vivre. Blond, avec de grands yeux qui semblaient refléter le ciel, il gardait toujours un air étonné et naïf bien qu'il entendît déjà beaucoup de choses pour son âge.

Mais il ne regardait pas la vie ainsi que sa mère, et son plus grand bonheur était de partager, avec ses compagnons de jeux, le peu qu'il avait. Parfois, dans ses rares instants de liberté, il allait jusqu'à la demeure d'un vieillard solitaire dont on disait au pays qu'il avait eu des malheurs et qu'il était quelque peu sorcier.

Le père Anselme, âgé de quatre-vingts ans, vivait avec la misère pour seule compagne. Jean lui portait, lorsqu'il le pouvait, un peu de lard, de pain ou de lait. L'homme prenait alors l'enfant sur ses genoux et lui contait des histoires merveilleuses de fées qui, au lever de la lune, s'en allaient danser parmi les clairières des bois ou se baignaient dans les sources claires. Elles descendaient, par les nuits limpides, quand l'air est plus léger qu'un frôlement d'ailes, jusqu'aux abords du village ; d'un coup de leur baguette, elles donnaient aux fleurs des jardins leur parfum le plus subtil ; ou bien, se rendant invisibles, elles montaient très haut dans le ciel pour allumer les premières étoiles.

Et Jean écoutait ces récits admirables, se demandant quand il lui serait donné de voir, de ses propres yeux, une fée, une bonne fée.

Car il y avait aussi les méchantes fées qui jettent un mauvais sort aux humains qui leur déplaisent ou qui raillent leur pouvoir magique.

De celles-là, le père Anselme ne parlait jamais au petit Jean qui, lorsque l'heure était venue de dormir, ne faisait plus, les yeux clos, que des rêves enchantés.



Les jours coulaient ainsi, heureux pour l'enfant, mais sans cesse plus préoccupants pour la mère.

Celle-ci ne vivait plus depuis qu'elle avait retrouvé, parmi les papiers que lui avait légués son défunt mari, un parchemin qui relatait l'existence d'un trésor fabuleux enfoui dans les souterrains du château de Salmaise.

Ce vieux manoir, qui dressait ses ruines imposantes sur le bord d'un rocher escarpé, avait été construit par les barons de Mont-Saint-Jean dont le dernier seigneur, Raoul, avait rapporté de la croisade des richesses inestimables. Demeuré durant de longs mois prisonnier de l'émir Bibars qui régnait à Mansourah, celui-ci lui avait rendu la liberté en le comblant de présents pour le remercier d'avoir arraché son fils Achmet des mains d'un chef de bandits redouté, qui se faisait appeler orgueilleusement le « Lion du Désert ».

La famille des Mont-Saint-Jean s'était éteinte avec Raoul, mort sans enfant. Le château, alors abandonné, avait été réparé et fortifié, quelques années plus tard, par les ducs de la première race. Puis, au cours des guerres, des bandes l'avaient pillé et incendié, mais sans avoir réussi à découvrir l'or ni les pierreries que renfermaient jalousement ses épaisses murailles.

À présent, il ne restait plus que quatre tours, le chœur de la chapelle centrale, un double fossé, un puits taillé dans le roc dont on n'avait jamais pu mesurer le fond, et les souterrains qui donnaient accès à la salle des trésors.

Mais c'était aussi le repaire de la *wivre*. Les anciens habitants qui l'avaient vue, quand la nuit est plus noire que l'intérieur d'un tombeau et qu'il souffle un vent qui vous brûle le visage, la décrivaient avec épouvante. Elle tenait à la fois de l'animal et de l'être humain. Son corps était recouvert d'écailles comme celui d'un serpent, mais plus sonores que des castagnettes. Il était gros comme celui d'une sirène et semblait se terminer par une queue fourchue, nantie d'un anneau d'or qui faisait un cliquetis sinistre. Sa tête était plus bizarre encore ; elle avait des yeux immenses, noirs et luisants, et une crinière sombre qu'elle agitait, de temps à autre, farouchement. Sa bouche était pareille à la gueule d'un dragon, toute rouge, d'où sortait par instants une langue effilée. Mais ce qui lui donnait un aspect vraiment fantastique, c'était cette sorte de lumière phosphorescente qui émanait d'elle comme d'un énorme ver luisant, et surtout une sorte de diadème qui couronnait sa tête avec, sur le front, un rubis d'une grosseur fabuleuse qui projetait, même à travers l'ombre, des feux étincelants.

Elle dormait tout le jour et, le soir venu, s'en allait boire à la fontaine de Genichey. On ne savait si elle marchait ou si elle rampait. Toujours est-il qu'elle se déplaçait avec une rapidité extrême et qu'un homme, même lancé au pas de course, n'eût jamais pu la rejoindre. Quand elle bâillait ou s'apprêtait à sortir de son repaire, les oiseaux de nuit s'enfuyaient épouvantés, en poussant des cris stridents et lugubres

que l'écho multipliait et qui semblaient un hymne chanté à la gloire de la mort ou du diable.

De quoi vivait-elle ? Nul n'aurait pu le dire avec quelque chance d'exactitude. On savait seulement qu'elle veillait jalousement sur les trésors du château et que tous ceux qui, pour s'en emparer, s'étaient aventurés dans les souterrains qu'elle hantait, n'avaient jamais reparu.



La *Peutte* n'ignorait pas, bien sûr, tout ce qu'on rapportait au pays sur la *wivre*, surtout l'hiver quand les vieillards, frileusement assis près de la grande cheminée, racontaient longuement leurs souvenirs d'enfance à ceux qui, plus jeunes qu'eux, buvaient leurs paroles et ressentaient les mêmes émotions que s'ils avaient directement participé aux événements mystérieux qu'on évoquait à leur intention et pour leur faire aussi un peu de morale, de façon détournée.

Mais elle se disait que toutes ces histoires n'étaient que des « menteries » et qu'il n'y avait pas lieu d'y ajouter la moindre importance.

Aussi, un jour de semaine, sur les quatre heures de l'après-midi, elle se mit en route avec son gamin, tous deux nantis de grands paniers avec des linges, comme s'ils allaient cueillir des pissenlits ou du serpolet pour les nombreux lapins qu'elle élevait. C'était d'ailleurs ce que le petit Jean croyait.

Sans hésiter, elle se dirigea vers l'intérieur des ruines où l'herbe poussait à foison, et, tandis que l'enfant s'occupait gravement à cueillir les plantes que sa mère lui avait montrées, la *Peutte* gagna la place où l'on disait que s'ouvraient les souterrains.

Après avoir traversé sans encombre une sorte de haie faite de buissons épineux, elle s'arrêta devant une place découverte où un spectacle auquel, malgré tout, elle ne s'attendait guère, la figea soudain. À ses pieds, dans l'herbe, des pièces d'or brillaient en grand nombre et les premiers rayons du soleil couchant leur donnaient un éclat rougeoyant et magique. Elle se baissa aussitôt pour en ramasser une, puis deux, puis trois, qu'elle mit dans l'intérieur de ses mains en les faisant s'entrechoquer tout près de son oreille droite. Le son qu'elles rendaient était comparable, pour la pureté, au tintement d'une cloche dans le matin. Elle reconnut ainsi qu'il n'y avait ni tromperie, ni doute possible et que c'étaient bel et bien des écus d'or qui se trouvaient là réunis en grand nombre.

Elle en fit donc une ample moisson qu'elle dissimula, du mieux qu'elle le put, parmi des herbes et sous des linges, pour en porter un

premier panier à la maison. Après en avoir vidé le contenu avec soin, elle prit alors, malgré tout, le temps de le dissimuler dans une cachette connue d'elle seule, puis remonta vers le château pour terminer le ramassage qu'elle avait si bien commencé.

L'appétit du gain, la soif de l'or lui donnaient des ailes.

Mais, Ô surprise ! quand elle arriva dans les ruines et qu'elle se rendit à l'endroit même où, en moins d'une heure, elle avait trouvé la fortune de plusieurs générations, tout avait disparu.

Elle eut beau arracher l'herbe, gratter la terre avec une sorte de frénésie, il n'y avait plus rien.

Alors, elle pensa soudain qu'elle avait laissé son fils et partit à sa recherche. Elle ne le trouva pas. Elle appela longtemps, longtemps ; les hautes murailles encore debout se renvoyaient son nom. Puis, de nouveau, c'était le grand silence. Et la mère s'arrêtait, écoutait, un peu à la manière d'une bête traquée. Cent fois elle parcourut les mines, passant et repassant par des endroits, toujours les mêmes, mais qui lui paraissaient toujours inconnus. On n'entendait pourtant que la plainte douce du vent du soir dans les feuillages. C'était le désert, le vide absolu, avec cette femme toute seule et sanglotante qui poursuivait sa ronde comme une démente.

À demi épuisée, elle décida, après une heure de recherches sans résultat, de regagner son logis. Elle se prit alors à espérer : peut-être que l'enfant, s'inquiétant de son absence, était redescendu à la maison par un raccourci et qu'elle allait tout simplement le retrouver, guettant son retour sur le seuil ainsi qu'il le faisait parfois.

Mais non ! Ce n'était qu'une illusion de plus. Il n'y avait personne dans la maison, ni dans le jardin.

Il lui sembla cette fois que sa tête allait éclater.

Pour essayer de se calmer, elle descendit à sa cachette, s'apprêtant à compter les pièces d'or qu'elle y avait entassées. Quelle ne fut pas sa déconvenue en constatant qu'à la place d'écus bien sonnants, il n'y avait plus que de vulgaires cailloux.

Du coup, elle crut devenir folle. Pendant plus d'un mois, elle resta cloîtrée dans sa maison, se nourrissant à peine, ne comprenant rien aux malheurs qui venaient ainsi de fondre sur elle. Tantôt elle parlait à voix haute, s'adressant à des objets familiers, les interrogeant comme si, doués de langage, ils pouvaient lui répondre ; tantôt elle s'asseyait dans un fauteuil où elle demeurait, pendant des heures, prostrée et grelottante, bien que l'on fût en plein mois d'août.

À force de réfléchir du matin au soir et du soir au matin, elle en vint à se demander s'il n'y avait pas, sous tout cela, quelque sorcellerie.

Quand elle redescendit au village, ses cheveux étaient blancs, son corps voûté et son visage ridé comme celui d'une très vieille femme. Elle avait perdu sa belle assurance. Sa démarche était hésitante, sa voix chevrotait, et c'est en pleurant qu'elle raconta en partie, à ses voisins, sa pitoyable aventure. Car elle ne parla ni du trésor qu'elle avait découvert, ni de sa disparition surprenante. Elle dit seulement qu'elle avait perdu son fils en allant à l'herbe pour ses lapins du côté du manoir, et qu'en dépit de ses appels et de ses recherches elle n'avait pu le retrouver.

Ce qu'on n'eût pas fait pour la mère, on le fit pour l'enfant que tout le monde au village, connaissait et aimait. Les hommes, jeunes et vieux, fouillèrent les ruines, battirent les buissons, mais n'osèrent pas s'aventurer dans les souterrains. Peine perdue ! le petit Jean demeura introuvable.

Alors un vieux du pays, qui avait de l'expérience, conseilla à la *Peutte* d'aller trouver le père Anselme et de lui raconter, par le menu, tout ce qui s'était passé.

Ne sachant plus que faire, elle l'écouta. Pareille démarche était bien encore un peu pénible à ce méchant orgueil dont il restait quelques bribes tout au fond d'elle-même. Mais, pour la première fois de sa vie, elle se dit qu'il était pauvre et qu'elle ferait bien de lui porter un peu de nourriture.

Le père Anselme, qui savait à quoi s'en tenir sur la disparition de son jeune ami, l'accueillit avec une certaine sévérité et la pressa de questions.

Désemparée, elle cessa de feindre et avoua tout.

Ayant écouté son récit, il hocha gravement la tête et lui dit qu'à n'en pas douter c'était la wivre qui avait ravi son enfant. Pour qu'il lui soit rendu sain et sauf, il n'y avait, à son avis, qu'un moyen : retourner un an jour pour jour après celui de l'enlèvement sur le lieu même où elle avait trouvé les pièces d'or, y déposer avec soin les cailloux qu'elle devait conserver chez elle, s'éloigner ensuite des ruines et attendre, deux heures durant, sur la route, assise au bord de la source.



« A n'en pas douter, c'était la wivre qui avait ravi son enfant. »

Pendant cette année-là, elle devait changer de vie, complètement et sincèrement, en devenant aussi humble qu'elle avait été fière.



Mais il n'était pas besoin de le lui dire ; et chacun fut bien surpris, au village, de voir désormais la *Peutte*, quand descendait le soir, se rendre chez les malades et les pauvres gens, qu'elle avait si fort méprisés naguère, pour leur porter de quoi se soigner et manger à leur faim.

Puis, quand l'année fut écoulée, elle fit exactement ce que le père Anselme lui avait dit.

À son étonnement profond, les cailloux qu'elle avait déposés sans en omettre un seul se transformèrent à nouveau en or, tout brillant dans l'herbe verte. L'espoir lui revint au cœur devant cette magie, et ce fut d'un pas moins lourd qu'elle se rendit sur le bord de la source.

Deux heures plus tard, elle entendait une voix connue, celle de son enfant, qui l'appelait. Elle ne pouvait en croire ses oreilles et se sentit défaillir. Pourtant, il lui fallut bien se rendre à l'évidence quand elle vit le petit Jean s'avancer sur la route à sa rencontre, tout souriant, et qui lui tendait les bras.

Alors, elle le tint longuement serré contre elle, puis le regarda avec des yeux tout pleins de larmes : il n'y avait pas à dire, c'était bien lui. Il lui sembla qu'il avait grandi, bien que ses habits fussent toujours à sa taille. Elle le pressa de questions ; mais l'enfant ne se souvenait de rien et il lui semblait même que rien ne s'était passé. Pourtant, quand il mit ses mains dans les poches de ses vêtements, il les retira toutes pleines de pièces d'or qui, elles, jamais plus ne se changèrent en cailloux.

Puis la mère et l'enfant regagnèrent tout joyeux leur demeure.

Depuis ce jour, ils allèrent ensemble faire le bien à tous les besogneux, donnant de l'argent à ceux qui en manquaient et des paroles de consolation à ceux qui souffraient dans leur cœur.

Et les habitants de Salmaise changèrent le surnom de la *Peutte* en celui de *Bonnette*.



La Naissance d'un Poème



Le voyageur, ami de la nature et qui, à un moment de sa vie, préfère le pittoresque et l'imprévu des sites à l'harmonie plus ou moins conventionnelle des monuments, peut, en parcourant la Bourgogne, volontiers satisfaire à son désir de solitude et de rêverie. Certes, il n'y trouvera ni hautes montagnes, ni glaciers étincelants, ni torrents impétueux.

Les proportions, ici, sont beaucoup plus modestes.

Mais les forêts sont spacieuses, profondes, avec des arbres plusieurs fois centenaires. Les collines enserrent des combes sauvages où sourdent des fontaines aux eaux glacées. Souvent, des rochers à pic dessinent au couchant des formes fantastiques et, dans l'air pesant de l'été, les oiseaux de proie décrivent inlassablement leurs larges cercles en poussant des cris aigus et prolongés.

Une nostalgie discrète émane de cette région accidentée qui porte le nom somptueux de Côte-d'Or. Elle invite, à n'en pas douter, l'esprit du passant à la mélancolie et au songe.

C'est ainsi qu'à environ quatre lieues de Dijon, lorsqu'on a remonté cette vallée verdoyante où la rivière de l'Ouche, aux bras multiples, s'attarde en méandres d'argent et d'azur, on arrive au village de Pont-de-Pany. Sur la gauche, une route étroite et blanche, toute poudreuse encore, monte en lacets nombreux le long des pentes aux herbes grillées par le soleil, où quelques sapins et des genévriers forment de rares îlots de verdure.

Puis le paysage change. Sur le sommet, on aperçoit à quelque

distance un grand château « d'architecture italienne, du grand goût de Venise, de Bologne ou de la Brenta », et qui « semble construit sur un dessin de Piranèse ». Commencé par M. le Belin, il devait être achevé par M. de la Martine, au cours du XVIII^e siècle. Il était alors orné de vastes jardins, de bassins et d'étangs, de sources vives et limpides. Un parc, aux allées sinueuses, descendait jusqu'au village d'Arcey, dont les maisons se serrent encore dans un vallon étroit et verdoyant.

Jadis, à ce qu'on rapporte, une localité importante s'étendait non loin de cette place, où les collines qui s'entrecroisent forment un abri sûr contre les rigueurs de l'hiver. Il y avait là des fermes, des moulins, des étangs, une vie active, saine, prospère. Mais déjà toutes ces choses avaient disparu bien avant le dix-huitième siècle. Il n'en subsistait plus aucun vestige. Peut-être, de loin en loin, des pierres toutes couvertes de mousse se prêteraient-elles aux évocations d'un passé dont on ne sait à peu près rien. Les arbres ont poussé avec une force impétueuse, un élan grandiose. Les chênes et les foyards entremêlent leurs hautes frondaisons et forment, aux beaux jours, une voûte épaisse où se jouent les rayons du soleil, mais qu'ils ne traversent pas.

Plus loin, le pays se fait plus accidenté ; aux arbres succèdent des fourrés très denses ; et des rochers escarpés, trouant le sol, se pressent comme en proie à une frénésie qui se serait soudainement figée. On y voit aussi des sortes de cavernes naturelles propres à servir de refuges difficilement accessibles aux ours et aux loups qui hantèrent, nombreux, la région jusqu'au dixième siècle.



Cette contrée, tout à la fois sauvage et tranquille, ne pouvait manquer d'être une terre d'élection pour un gentilhomme plus soucieux de se renfermer dans le calme et la méditation féconde que de se répandre dans le monde et son agitation stérile.

Quand l'abbé de la Martine en hérita, il s'y fixa bientôt d'une manière définitive. Après avoir été emprisonné, puis déporté au temps de la Révolution, il avait soif d'un isolement hautain. Ayant mené à Paris une existence fort mondaine, il avait ensuite délaissé l'habit ecclésiastique, car il ne s'était senti décidément aucune vocation pour le sacerdoce que lui avait imposé sa famille.

Il n'en voulait pas moins mener une vie faite de dignité et de renoncement. Les épreuves avaient mûri son caractère et la mort tragique de plusieurs de ses amis très chers au cours de la tourmente, lui avait enseigné la fragilité de la vie et la vanité de bien des choses auxquelles l'orgueil humain n'attache que trop de prix. De plus,

comme il se refusait toujours énergiquement à justifier l'abandon de son état dans les quelques salons qui subsistaient encore de ceux qu'il avait assidûment fréquentés au temps de sa jeunesse, il ne lui était plus resté, désormais, d'autre ressource que la solitude.

On le voyait à présent parcourir son vaste domaine, aimant à s'entretenir familièrement avec les paysans qui cultivaient ses terres et qu'il traitait toujours avec une grande bonté.

Accompagné de ses chiens de chasse, il s'en allait parfois, pour la journée entière, moins attentif au gibier qu'aux vastes horizons qu'il découvrait de la colline la plus haute, qu'à ces ciels changeants dont les teintes, aux soirs d'automne, semblaient parfois figurer l'infini de mers lointaines, parsemées d'îles enchantées où l'âme, un jour, rêverait d'aborder.

Puis, quand la saison se faisait mauvaise, qu'un vent âpre sifflait sans relâche à travers les arbres dépouillés de leurs feuilles, pareils à des squelettes, tendant des bras qui semblaient implorer on ne sait quel dieu, il demeurait dans sa bibliothèque où il avait rassemblé de nombreux volumes. Là, près du grand feu de bois crépitant dont les flammes dansaient dans la haute cheminée, il lisait ou prenait des notes, ne laissant jamais son esprit inoccupé.



Mais sa plus grande joie était de pouvoir accueillir, dans cette retraite, son neveu Alphonse qui, dès l'âge de dix-sept ans, y venait passer parfois plusieurs mois chaque année. Et celui qui, jeune encore, devait connaître la gloire littéraire, ne manquait pas de soumettre à son oncle ses premiers essais. Certes, les vers de ce poète de moins de vingt ans étaient encore quelque peu malhabiles et revêtaient ce caractère de préciosité qui est le propre de la plupart des œuvres du dix-huitième siècle.

Mais l'oncle n'en avait pas moins deviné, depuis longtemps déjà les dons de son neveu ; et il savait aussi que, seuls, un extrême bonheur ou une souffrance profonde donneraient à ses écrits cet accent de sincérité, cette émotion pleinement ressentie, qui leur faisaient défaut. Jusqu'alors, Alphonse n'avait fait que décrire des sentiments passagers et ses poèmes étaient surtout des exercices consciencieux où des réminiscences de lectures plus ou moins judicieuses perçaient çà et là. Aucune personnalité ne s'en dégagait encore.

C'est alors qu'Alphonse de Lamartine partit pour l'Italie où des parents, qui avaient quelques intérêts en Toscane, l'emmenèrent. Il y resta plus longtemps qu'eux et son ami Aymon de Virieu vint l'y

rejoindre. Mais c'est là, surtout, qu'il connut, avec Graziella, l'ivresse du premier amour dans cette région enchantée de la côte napolitaine. Et c'est là aussi qu'il connut sa première douleur d'homme lorsqu'il dut partir pour se rendre à l'appel de sa mère et que, quelques mois plus tard, il apprit la mort de celle qui l'avait aimé mieux qu'il n'avait su le faire lui-même, puisqu'elle en était morte.

Et c'est à son oncle de Monculot que le jeune voyageur confia le tragique dénouement de sa première idylle. Le second père qu'il avait en lui sut trouver les paroles qui apaisent et qui redonnent le courage de vivre. Ayant aimé, ayant souffert, Alphonse put alors devenir pleinement ce qu'il était, et les vers des Méditations, qu'il commença d'écrire en 1814, rendent une résonance nouvelle par la simplicité de la forme et la sincérité de leur accent.

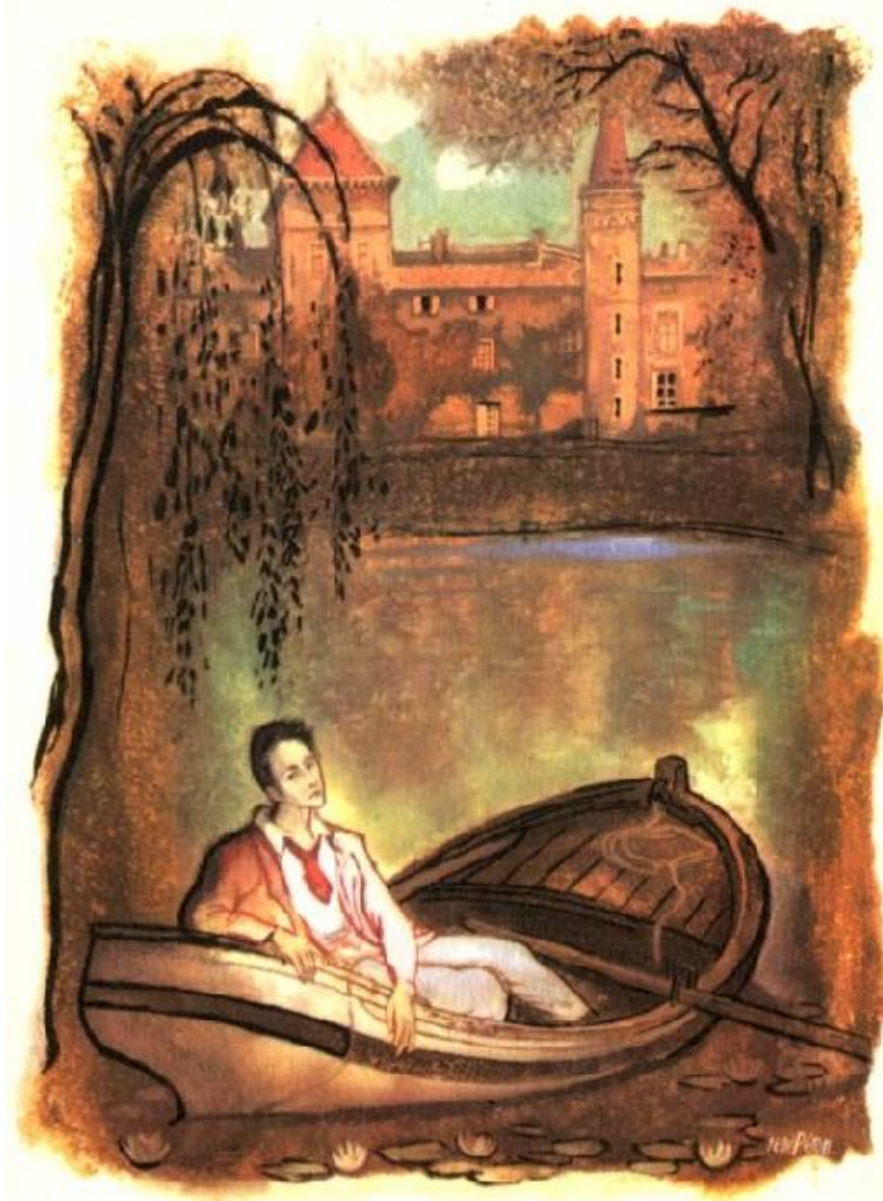
Chaque année le nouveau poète, dont le nombre des admirateurs ne cessait de croître, tenait son oncle au courant de ses travaux, les lui soumettait et les modifiait parfois sur son conseil dont il faisait grand cas.

« C'étaient, écrit le poète, ses beaux jours et mes jours de paix. Un cheval m'attendait à l'écurie, des chiens de chasse au chenil, un fusil au râtelier, des livres au salon, de douces intimités à table... des consolations paternelles, des conversations amusantes le soir, après souper, au coin du grand feu qui ne s'éteignait pas un seul jour de l'année dans ce climat un peu âpre. C'était mon recueillement triste, mais délicieux, dans les lassitudes de la jeunesse. »

Plus proche alors du songe que de la réalité, il s'asseyait souvent au bord d'une source limpide qui tombait de bassin en bassin dans un petit étang. Un immense foyard le protégeait de son ombre, et l'auteur des Méditations y composait des poèmes empreints d'une nostalgie qu'il se plaisait quelque peu à cultiver.



En 1826, l'ancien abbé de la Martine mourut et légua à son neveu le château où celui-ci était venu si souvent le visiter. Le poète revint d'Italie où il séjournait depuis de longs mois et parcourut une fois encore cette demeure « attristée par l'absence, mais aussi vivifiée par l'image et par le souvenir de cet homme de paix ». Il reprit les sentiers qui lui étaient familiers, s'assit dans la barque amarrée au bord de l'étang ; puis, la détachant comme il l'avait déjà fait tant de fois, il se laissa dériver sur l'eau transparente où de longues algues fleuries s'épalaient à la surface, pareilles à la chevelure, soudain dénouée, d'une ondine.



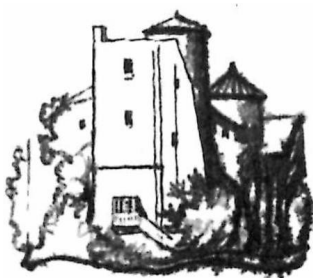
Il se laissa dériver sur l'eau.

Après avoir ainsi rêvé durant de longues heures, il remonta la pente et s'arrêta près de la source du foyard, dont un dauphin de pierre noire semblait vomir l'eau à gros bouillons. Il y trempa ses mains, les passa sur son front brûlant. La fraîcheur de cette eau courante le rappelait à la vie réelle ; ce murmure incessant se transformait en une voix qui lui parlait longuement, venant de très loin, du plus lointain des âges. Un symbole naissait ainsi peu à peu dans l'esprit du poète et s'imposait à lui avec une évidence et une force que chaque instant augmentait.

Cette onde qui, tour à tour, paraissait rire ou se plaindre, avant de s'aller perdre à jamais parmi les roseaux de l'étang, était l'image inexorable des jours de l'homme qui, comme elle, furent sans retour pour disparaître dans le soir.

Alors Lamartine rentra au château et écrivit jusqu'à l'aube les strophes où il chantait « la Source dans les bois D... ». Les vers succédaient aux vers comme le flot succède au flot, et l'angoisse du poète devant la vie qui s'en va, ainsi que chaque jour décline, devait se transmettre jusqu'à nous, étroitement mêlée à cette source du foyard, qui lui avait donné à méditer sur la brièveté de l'existence.

Mais, par un singulier retour des choses, la source continue toujours de couler dans les bois de Monculot, tandis que le nom de Lamartine se transmet parmi les générations parce qu'en dépit de ses négligences, sa poésie témoigne d'un élan généreux de sincérité, et se colore d'images émouvantes qui lui assurent désormais une durée glorieuse.



La Main de Feu



ON, non, ma fille, tu n'iras pas danser, dit la mère.
— C'est ce que nous verrons, marmotta entre ses dents la brune Jacquotte.

Mais, en attendant, il fallait obéir ; et Jacquotte Perrenet rentra dans la maison dont elle ferma bruyamment la porte.

Restée seule dans le petit jardin où elle arrosait ses légumes, la mère Perrenet haussa les épaules et sourit, car elle n'était pas une méchante femme, bien sûr ; au contraire, elle aimait sa fille, mais à sa façon.

Et le père Perrenet était tout comme sa femme, dur à l'ouvrage, âpre au gain.

Quand ils s'étaient mariés, à eux deux, ils avaient déjà quelque bien. Depuis qu'ils s'étaient mis à travailler ensemble, sans jamais connaître ni dimanches ni fêtes, le magot s'était fortement arrondi ; ils élevaient bien, chaque année, une trentaine de cochons ; et, une fois les bêtes engraisées, ils les vendaient à des restaurateurs et à des charcutiers de la ville voisine, qui, en raison de la qualité de la marchandise, les leur payaient un bon prix.

Il y avait vingt ans que leur commerce durait ; et c'est ainsi qu'ils avaient pu acheter quelques bons prés en bordure de la rivière, un grand bois de sapins bien venus et surtout deux beaux immeubles situés en pleine ville, dont eux et leur notaire étaient seuls à connaître l'existence.

Jacquotte, elle, vivait avec l'insouciance de ses dix-huit ans, sans savoir qu'elle serait un jour une riche héritière ou un beau parti. Elle

se croyait pauvre parce qu'elle n'avait jamais vu ses parents habillés comme les autres, le dimanche. Certes, leurs vêtements étaient toujours propres, sans une tache et sans un trou : mais c'étaient des vêtements de travail.

Quant à elle, tantôt le père, tantôt la mère lui donnaient bien un petit quelque chose pour qu'elle fît un brin de toilette ; mais il n'y avait jamais de quoi aller très loin ; et il lui eût fallu certes dix fois plus, ou même davantage, si elle avait voulu rivaliser avec la fille du maire, qui étudiait dans un pensionnat de la ville et qui venait dans sa famille les jours de congé, toujours « nippée comme une vraie demoiselle ».

Elle avait bien songé au mariage, d'autant plus qu'elle était jolie et qu'on le lui avait déjà dit souvent. Mais elle se croyait pauvre et, dans cette condition, elle ne pouvait espérer rencontrer un gars qui l'eût épousée rien que pour ses grands yeux noirs.

À la campagne, c'est l'intérêt qui fait les mariages et c'est l'amour qui, plus tard, les défait. Le travail, pour sûr, c'est quelque chose ; mais un bon sac d'écus sonnants et trébuchants, c'est encore moins chose à dédaigner. Ah ! si seulement elle avait eu de l'argent, pensait-elle ! Il y avait le fils du maire, le grand Pierre, à qui elle avait su plaire et qui ne lui déplaisait pas. Mais il avait trop de bien, sans compter les espérances : et alors, l'eût-il voulue pour femme que les parents se seraient opposés au mariage ou qu'ils lui auraient fait la vie impossible.

Le mieux, pour elle, c'était encore d'attendre ; mais quoi ? Tous les jours, c'était la même tâche à recommencer, le nettoyage des soues à grande eau, l'entretien du ménage, bref, tout ce qui n'était jamais fini et que la nuit seule venait interrompre.

Et pas une lueur sur cet horizon monotone et sombre !

Alors, un jour, elle s'était révoltée.

Le soir de la fête du pays, le châtelain, fort riche et qui dépensait sans compter, avait organisé un grand bal en plein air, au-dessus des chaumes, où toute la jeunesse du village et de la campagne environnante avait été conviée.

Jacquotte décida donc de s'y rendre, malgré la défense de sa mère.

Comme on se levait tôt à la maison, on se couchait de même. Dès que le soleil avait descendu l'autre versant de la colline, on mangeait la potée de tous les jours ; puis chacun gagnait son lit et, sur le coup de dix heures, tout le monde dormait profondément.

Mais ce soir-là, précisément, Jacquotte ne dormait pas. Prestement, elle se leva sans faire de bruit, ouvrit la porte, se chaussa sur le seuil et, sans trop savoir comment, elle se retrouva seule, au milieu de la « vie » montante qui mène aux friches, sous la clarté nostalgique de la lune, ronde comme un louis d'or.

Elle pressa le pas. Jamais elle n'était sortie de la maison à une heure aussi tardive. Jamais le monde ne lui était apparu aussi étrange : elle ne reconnaissait plus les lieux qui, au grand jour, lui étaient pourtant familiers. Les teintes des arbres et des plantes étaient lointaines et comme irréelles. Le chemin lui-même, avec ses cailloux ronds et ses ravines, avait pris la couleur du lait tout mousseux qu'on vient de traire. Un hibou dit alors sa plainte prolongée de la plus haute branche d'un grand sapin noir ; plus loin, un autre oiseau de nuit lui frôla brusquement le visage de son vol ouaté.

Elle eut envie de redescendre la pente et de rentrer chez ses parents. Mais comme elle était fille courageuse et entêtée, elle poursuivit sa route.

Alors un vent léger et frais se leva, lui apportant soudain, par bouffées, une musique entraînante, comme jamais il ne lui avait été donné d'en entendre.

Après une dernière montée, elle déboucha sur le plateau, et le spectacle qui s'offrit soudain à ses yeux la figea comme une statue tant il était nouveau pour elle et l'émerveillait. Des lampions avaient été accrochés aux branches des arbres qui se dressaient de loin en loin ; il y en avait des bleus, des verts, des violets, des jaunes et des rouges, les uns en forme de lanterne, les autres de ballon. Et, surtout, on pouvait compter là plus de deux cents personnes, tant jeunes gens que jeunes filles, qui s'en donnaient à cœur joie ; les uns dansaient à en perdre l'haleine, les autres se promenaient en échangeant des propos d'amour. Les uns avaient revêtu leurs habits des dimanches ; les autres avaient recouvert leur visage d'un masque ou d'un loup de velours et s'étaient affublés de déguisements fantasques.

La fête battait son plein.

Jacquotte s'avança ; elle ne reconnaissait pas grand'monde. Il y eut pourtant quelques filles qui l'interpellèrent par son prénom, ce qui lui redonna de l'assurance. Un jeune homme qu'elle ne connaissait pas, s'approcha d'elle et lui demanda une danse qu'elle accepta avec joie. Un autre vint ensuite et, chaque fois, ce fut pour elle un plaisir nouveau. De temps à autre, des serviteurs offraient des boissons fraîches et des gâteaux secs. Le temps passait de plus en plus vite.

Jacquotte s'était pourtant promis qu'au douzième coup de minuit, quoi qu'il arrivât, elle quitterait la fête pour regagner la demeure où, dès avant cinq heures du matin, le père et la mère se mettaient à l'ouvrage.

Déjà la jeunesse commençait à quitter le plateau pour reprendre la route du retour, en chantant des *amuseries*. Les voix, peu à peu, se perdaient dans l'ombre.

Soudain, du village le plus proche, l'horloge de l'église se mit à sonner les premiers coups de minuit. Jacquotte, jusque-là, s'était bien rappelé l'histoire de Cendrillon. Mais il suffisait qu'un nouveau danseur se présentât et lui offrit son bras pour qu'elle oubliât ses sages résolutions.

Il lui semblait pourtant connaître le son de la voix de celui qui l'entraînait dans une valse éperdue ; mais il portait un masque et son costume était fait d'oripeaux de couleurs étranges. Le douzième coup de minuit s'était envolé depuis peu lorsque Jacquotte sentit brusquement sa tête s'alourdir. Les yeux de son cavalier brillaient maintenant comme de la braise, et, se dégageant de son étreinte, elle s'aperçut avec horreur qu'il avait les pieds fourchus. Sur ses tempes, deux petites cornes se hérissaient : c'est ainsi qu'elle connut que son danseur n'était autre que le diable.

...Alors elle prit peur et fonda droit devant elle en courant à toutes jambes. Le diable aussitôt s'élança sur sa trace. Mais la frayeur lui donnait des ailes et, coupant par des sentiers qu'elle connaissait depuis l'enfance, elle atteignit le bois de son père. Aussitôt elle se précipita dans la cabane robuste qu'il y avait construite ; elle s'y enferma en barricadant la porte et fit une courte prière.

Il n'était que temps. Le diable, emporté par son élan, vint donner la tête la première dans le panneau de bois qui tint bon. Alors, furieux de sa déconvenue, il se mit à pousser des cris épouvantables et, après avoir tenté une fois encore de forcer l'entrée, il s'enfuit en laissant derrière lui une odeur de soufre qui prenait à la gorge.

Plus morte que vive, Jacquotte quitta précipitamment son refuge et eut tout juste le temps d'apercevoir, sur l'extérieur de la porte, l'empreinte d'une large main, d'une main de feu, profondément marquée dans l'épaisseur du bois.

Prenant le raccourci par la pente la plus raide, moins d'une demi-heure après elle était dans son lit.



Comme Jacquotte n'avait pas préparé le casse-croûte matinal, contrairement à son habitude, sa mère entra doucement dans sa chambre et la vit qui dormait, toute rouge et faisant de grands gestes.

Elle demeura près de sa fille une bonne heure durant, l'appelant de temps à autre par son prénom, sans pourtant parvenir à la réveiller.

Alors, elle s'inquiéta, fit part de ses craintes au père qui, à la nuit tombante, s'en fut chez le docteur.

Celui-ci, par chance, venait de rentrer ; le temps d'un casse-croûte frugal, et tous deux prirent le chemin de la maison aux Perrenet.

En voyant la malade, le vieux médecin n'en put croire ses yeux ni ses oreilles. Tantôt prononçant des mots sans suite, tantôt articulant des membres de phrases, Jacquotte retraçait pour elle-même, à haute voix, la vision qui l'avait si fort épouvantée. Et, bientôt, parents et docteur surent qu'elle avait vu le diable en personne, qu'elle avait dansé avec lui, qu'il l'avait poursuivie et qu'elle n'avait dû son salut qu'à un brin de prière et à la résistance d'une porte en sapin. Finalement, on lui administra un calmant qui lui fit retrouver peu à peu le silence, avec un sommeil moins oppressé.

Le surlendemain, tout le pays parlait de l'aventure arrivée à la Jacquotte et de cette main de feu qui s'était incrustée dans la porte de la cabane aux Perrenet.

Les uns en rirent avec des haussements d'épaules ; les autres profitèrent de l'occasion pour faire la morale à leur progéniture.

Dans la famille du maire, l'Henri Burtet comme on l'appelait, ce fut plus grave : le père et le fils eurent une grande discussion à ce propos, et l'entretien prit fin sur une gifle retentissante que le père administra à son fils Pierre dont il n'était pourtant pas peu fier et qui s'en alla, du coup, tout penaud.

Il fallait même que la chose fût vraiment sérieuse pour que Monsieur le Maire décidât de monter, le soir même, chez les Perrenet.

À peine arrivé, il demanda à parler au père Perrenet en particulier, et tous deux s'enfermèrent dans la grande chambre à coucher ; la causerie dura une bonne heure, mais à voix si basse que la mère Perrenet, toujours brave, bien sûr, mais aussi curieuse que brave, ne put rien entendre, ni même deviner.

C'est alors que la porte s'ouvrit et que le père Perrenet appela :

— Dis donc, la mère, tâche voir de nous monter une bonne bouteille ; tu sais, de l'eau-de-vie de prune ; et, surtout, ne vas pas te tromper ; de celle de l'année de notre mariage. Tu nous apporteras aussi trois verres. Aujourd'hui, ma vieille, tu vois, c'est un grand jour : on trinque avec Monsieur le Maire, et pour de bon, encore. Je t'expliquerai ça plus tard parce que, ce soir, nous attendons encore de la visite.

Quand Henri Burtet repartit, il descendit d'un pas plus léger jusqu'à sa ferme. Il appela son fils et lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre sévère ;

— Approche ici, garnement. Tu vas monter t'habiller illico et filer chez les Perrenet. Il paraît qu'il n'y a que toi qui puisse guérir leur fille. Son père et moi, nous sommes d'accord là-dessus. Tâche de faire

de même ; et maintenant, file. J'arrangerai ça avec ta mère quand tu seras parti.

Pierre ne se le fit pas dire deux fois. Il monta chez les Perrenet aussi vite que ses souliers neufs le lui permettaient.

Quand il fut arrivé, un peu ému, il faut bien le dire, on lui dit que la Jacquotte était réveillée et qu'il pouvait la voir dans sa chambre.

On les laissa seuls et, quand il se fut accusé de s'être déguisé en diable le soir du bal et d'avoir monté toute cette vilaine machinerie qui lui avait fait si peur parce qu'il avait bu un coup de trop, il lui dit encore que rien de tout cela ne serait arrivé s'il ne l'avait pas aimée autant.

Alors, en souriant, elle mit sa main dans la sienne qu'elle sentit brûlante comme une main de feu, et toute tremblante aussi, tant l'émotion le rendait malhabile et colorait son visage d'un rouge cramoisi.

Mais, cette fois, elle ne prit plus peur.

Et, trois mois après, le grand Pierre épousait la Jacquotte.



L'Ours au Frac



A Côte-d'Or abonde en sites pittoresques, mais toujours à la mesure de l'homme. Les paysages y sont avenants et sans pièges. Cependant les collines accidentées réservent parfois la surprise de grottes étroites, d'où ruissellent des sources limpides. Les bois, aux essences variées, sont tapissés de violettes, de muguet et de pervenches ; souvent, au cours de septembre, le promeneur attentif y sent flotter l'odeur pénétrante des champignons frais. Les rivières qui chantent sur les cailloux abritent, dans leurs eaux vives, la truite agile et la prudente écrevisse.

Les villages, blottis au creux des vallées comme des nids d'oiseaux, sont riches et propres. On y sait manger et boire, car le gibier à plumes et à poil ne manque pas et, le long des pentes, les vignes s'étalent au soleil, entretenues par leurs propriétaires avec un soin jaloux.

C'est ainsi qu'apparaît Étalente, avec ses maisons groupées autour de l'église et ses deux ponts de pierre à une arche modeste sur la Coquille, qui descend d'une combe verdoyante où le fouillis des menthes est piqué, çà et là, de renoncules d'or.

Les paysans qui l'habitent ont le regard vif, la mine joviale. La bonne chère et les bons vins n'engendrent pas la mélancolie ; ils permettent au contraire d'envisager la vie avec une dose suffisante d'optimisme pour éviter l'aigreur des disputes et la ténacité des rancunes.

La seule injure qu'on y entende retentir est celle de « peut » ours,

sale ours, et autres épithètes variées et sonores qui qualifient le même quadrupède.

La femme l'applique, en sa qualité de fermière, au petit gars de l'hospice qui s'est attardé à cueillir des noisettes au lieu de rentrer à l'étable les vaches pesantes à l'heure coutumière. L'épouse la crie à son mari qui a serré de trop près une fille aguichante au beau temps de la moisson. La mère de famille la distribue avec abondance à sa progéniture qui songe plus souvent à l'escapade qu'au travail. L'homme la dit au cheval qui laboure, à la vache qu'il mène au taureau. Mais, au bout du compte, cela ne va pas plus loin, et la bonne humeur finit toujours par reprendre le dessus.

Un dimanche de février, comme je partais pêcher la truite après de fortes pluies, un paysan que je connaissais depuis longtemps pour m'avoir indiqué quelques bons coins de la rivière, me glissa dans l'oreille, en désignant du regard un citadin qui passait, fier comme Artaban :

— Regardez-moi celui-là, avec sa mine « d'ours au frac ». Pour sûr qu'il effraiera le poisson avec tout son attirail. Avec la main, j'en prends sûrement plus que lui et sa gaule à moulinet. Mais ça croit tout savoir parce que ça vient de la ville. Seulement, moi, tout paysan que je suis, je lui en montrerais encore sur plus d'un point. Allons, il ne faut pas que je vous retarde ; bonne pêche, Monsieur Claude, et surtout, laissez-m'en pour dimanche prochain.

Il avait plu le vendredi ; l'eau était trouble. On pouvait longer la rivière sans crainte d'être vu. Mon chien me précédait, la queue en trompette, flairant la trace d'un invisible gibier.

Il faisait bon vivre. Pouvoir marcher ainsi, quelques heures durant, sans penser à rien, sur de la terre ferme, sous du ciel bleu, avec un soleil qui semble rajeuni, c'est une détente et une joie qu'on n'apprécie bien qu'à l'âge mûr.

À la fin de la matinée, j'avais pris cinq truites, grosses comme de beaux harengs, et j'étais fort satisfait de ma capture.

Comme je regagnais allègrement la demeure familiale, j'entrai, suivant une tradition bien établie, dans la maison du vieux Père Charles, qui m'avait appris l'art de la pêche et la pratique de la chasse du furet.

Il connaissait par cœur le territoire de la commune, savait où les lièvres gâtaient, où les lapins creusaient leurs terriers. Quand la saison était favorable, il n'avait pas son pareil pour faire une ample moisson de champignons de toutes sortes, des rosés qui poussent dans les prés en larges cercles, aux girolles orangées qui se cachent sous les feuilles mortes dans les forêts humides, aux prévets qui sentent bon la farine fraîche et étalent leur large chapeau sur les places où on a fait du charbon de bois, ou aux pieds violets et aux lactaires délicieux qui

s'abritent dans les herbes hautes et coupantes, au pied des genévriers.

Quant à la rivière, elle avait fait l'objet de tous ses soins ; il m'avait montré les places où le courant vient buter contre les rives et finit par creuser des cavernes sous les berges, pour la plus grande joie des truites qui viennent y chercher un peu de fraîcheur par les jours brûlants de l'été ; et il pouvait dire exactement le nombre des trous qu'on y rencontrait, comme la profondeur de chacun d'eux, sur un parcours de plusieurs kilomètres.

Près de lui, j'apprenais toujours quelque chose et j'entrais souvent le voir sur le coup de midi, soit pour lui serrer rapidement la main, soit pour organiser une sortie dans les bois ou par les prés, suivant son humeur et l'allure du temps.

Ce jour-là, il devait déjeuner chez son gendre et il me demanda de revenir le voir plus longuement après le dîner pour élaborer soigneusement le programme du lendemain. Je lui dis que j'acceptais d'autant plus volontiers que j'aurais certain renseignement à lui demander sur une expression locale qui m'avait frappé et dont je ne saisisais pas le sens, ce qui piqua aussitôt sa curiosité.

Le soir venu, je fus exact au rendez-vous.

Bien assis tous deux devant le feu qui craquait joyeusement, je lui confessai mon ignorance sur l'origine de ce mot « ours » si communément employé dans la région et de l'expression « ours au frac » dont son gendre s'était servi, le matin même, pour qualifier un nouveau venu qui arrivait tout droit du chef-lieu, distant de plus de soixante kilomètres.

Le Père Charles m'écouta attentivement, but deux doigts d'une vieille eau-de-vie qu'il dégusta en fin connaisseur, faisant claquer sa langue à plusieurs reprises contre son palais, et roula lentement une cigarette. Un nuage bleu nous environna bientôt de ses longues écharpes. Mon interlocuteur sourit malicieusement, accentuant comme à plaisir les rides de son visage plissé par les années. Puis il s'exprima en ces termes :

— Je savais que vous aimiez les histoires. Vous me donnez l'occasion de vous en conter une : n'est-ce pas là cette heureuse coïncidence dont on parle tant, mais qui ne se rencontre guère ? Seulement, je vous préviens en toute loyauté : l'aventure de l'ours au frac ne remonte pas au déluge ; elle n'est pas non plus très poétique. Elle se borne à souligner un des travers humains les plus répandus dans le monde, le péché d'orgueil. Son seul mérite est d'être vraie. Je n'invente rien ; le temps de rassembler des souvenirs, parce qu'à mon âge la mémoire n'est plus fidèle, de bourrer une deuxième pipe... et... j'en arrive aux faits.

Nous sommes aujourd'hui en 1930. Eh bien ! il y a près de trois quarts de siècle, le moulin de la Coquille que vous voyez aujourd'hui

en ruines sur la route d'Aignay-le-Duc était la propriété d'un certain Mutelier, qui gagnait moins qu'il ne dépensait. Il était très fier, sans doute parce qu'il devait de l'argent un peu partout ; mais on n'osait rien lui dire parce qu'il avait de hautes relations dans la politique. Un ancien ministre de Louis-Philippe, qui s'était laissé tardivement séduire par les charmes de Madame Mutelier, fort belle à ce qu'il paraît, finançait de temps à autre le déficit du ménage.

Quand les dettes étaient vraiment par trop criardes, le meunier mettait son plus beau costume et s'en allait frapper sans vergogne à la porte dorée du château de son bienfaiteur. Le geste n'était pas très propre, me direz-vous ; mais, pour ce genre d'hommes, l'argent n'a pas beaucoup d'odeur ; et pour ce genre de femmes, il a surtout un goût de revenez-y..., tout comme votre marc, Monsieur Claude.

Bref, l'élégance vestimentaire de notre héros l'avait fait surnommer le FRAC par toute la région. Il y avait le père Frac, la mère Frac, et le ch'ti Frac : car il faut vous dire que le ménage avait un fils dont le meunier complaisant était le père, au moins selon la loi.

Tout alla bien tant que Monsieur le Ministre fut de ce monde. Le jour où il le quitta pour passer dans l'autre, ce fut la ruine sans phrases, car il n'y avait pas de testament. Les créanciers, qui avaient gardé jusque-là le silence, recouvrèrent soudain l'usage de la parole. Ne pouvant supporter une telle déchéance, ni surtout la menace de la pauvreté, le couple se suicida. Un beau matin, on les retrouva tous deux allongés sur leur lit, parés de leurs plus beaux atours, le visage caché sous ce masque blême que semblent porter les cadavres : le poison avait fait son œuvre. Ils avaient écrit leurs dernières volontés sur un papier qu'ils avaient laissé bien en évidence sur la cheminée de leur chambre.

Dans toute cette sombre histoire, il restait le fils, un gamin de dix ans, un méchant morveux plus fier que père et mère réunis. Un de leurs cousins, qui habitait Dijon, l'emmena avec lui le soir même des obsèques, et on n'entendit plus parler de la famille Frac.

Pourtant le jeune Marc, car on avait tenu évidemment à lui donner un prénom chic, avait grandi tant bien que mal à la ville, et plutôt mal que bien. Il n'avait rien voulu faire à l'école et, de guerre lasse, son tuteur le plaça commis-épiciier chez un ami, qui possédait une des plus grosses maisons de la place. Il aimait à pérorer, s'écoutait parler, s'habillait à la dernière mode et fréquentait assidûment les cafés d'allure équivoque.

Mais comme il était bien bâti et que son patron avait une fille pas très dégourdie, il arriva ce qui devait arriver. Un an plus tard, on les maria pour arranger les choses.

Le père en avait bien la mort dans l'âme, mais il vit sa fille si heureuse qu'il ne put refuser son consentement.

Je dois pourtant à la vérité de dire que, quand le beau Marc eut compris qu'il deviendrait à son tour patron de l'affaire, il se mit à travailler comme quatre, au point que son beau-père ne le reconnaissait plus et qu'il cessa de lui en vouloir pour tout ce qui s'était passé.

Puis, un jour, l'épicier trépassa ; le gendre reprit l'affaire à son nom, et il arrondit habilement le patrimoine familial.

Vers 1910, il possédait largement son demi-million en plus du fonds de commerce qu'il exploitait. À cette époque, cinq cent mille francs représentaient une jolie fortune. Ce n'était pas comme aujourd'hui où on a pris l'habitude de jongler avec les millions en attendant que nos descendants fassent des acrobaties avec les milliards.

Toujours est-il que l'héritier des Frac se mit en tête de racheter le moulin de ses parents, d'y faire d'importants aménagements, et de venir chaque année y passer quinze jours à Pâques et deux bons mois à l'époque des grandes vacances.

Ah ! celui-là, il était bien le digne fils de son père. Jamais il n'aurait adressé la parole à un habitant du pays. Pensez donc : un monsieur qui met son melon tous les dimanches pour aller à la messe et qui se promène, pendant la semaine, avec une paire de gants dans la main droite.

Quant à Madame Frac, je crois que, dans le fond, c'était une brave femme ; mais, au contact de son mari, elle avait pris un petit air distant qui ne lui attirait pas les sympathies. Vous voyez ça d'ici, Monsieur Claude : une épicière qui s'en va chercher une volaille ou bien une douzaine d'œufs avec des bagues à chaque doigt. Bien sûr, ça fait riche ; mais il en faut tout de même plus pour épater nos paysans.

Alors, on se mit à se moquer d'eux, en douce, comme dit la jeunesse de maintenant. On observa leurs gestes, on épia leurs allées et venues, on découvrit leurs manies.

Mais le plus beau, ce fut quand le Frac décida d'acheter une partie du bois qui se trouve sur le plateau, juste avant de redescendre sur la vallée du Brevon, qui coule de l'autre côté des collines. Vous pensez qu'un Monsieur comme lui ne pouvait se faire à l'idée qu'un vulgaire habitant du pays se mêlât de chasser le gibier, petit ou gros, en même temps que lui, sur le même coin de terre que lui. Le citadin et le croquant maniant tous deux le fusil, ayant chacun leur chien, ce n'était pas naturel ; le croquant tuant sa bête et le citadin revenant bredouille, c'était là une perspective intolérable. Mutelier eut donc sa forêt, comme il disait, avec des fils de fer autour et des pièges dissimulés sous les broussailles pour décourager les braconniers les plus malins. Il eut aussi trois chiens, trois corniauds qui ne valaient pas mieux, à eux trois, que le chien de Jean de Nivelle. Et par un clair matin du mois d'août, quand l'herbe drue des friches est encore

humide de rosée, on vit Mutelier-Frac partir à la chasse avec un équipement flambant neuf, des guêtres de cuir jaune toutes luisantes, et surtout un magnifique fusil à faire pâlir d'envie tous les Nemrods de la création.

Inutile de vous dire que, dans le village, on ne fit pas faute de surveiller les moindres mouvements du Frac, devenu grand chasseur devant l'Éternel. Personne ne doutait qu'il lui arrivât, un jour ou l'autre, une aventure extraordinaire.

Vous savez comme sont les gars de chez nous : le tempérament bourguignon n'a pas perdu de ses droits malgré les siècles et les bouleversements qu'ils nous ont apportés. On est sérieux quand il le faut, mais pas au-delà. Et nos jeunes ont encore gardé le goût des farces autant, sinon plus, que leurs aînés.

Donc, une certaine fois que Mutelier s'en allait à la chasse, arrivé à la hauteur de l'Arbre Rond, voici qu'il entend un véritable concert de cris s'élever du fouillis des ramures. Il essaie de regarder ce qui se passe : impossible ; les branches sont si serrées, les feuilles si denses qu'il ne parvient pas à découvrir la raison du tumulte.

Dissimulé prudemment, à une distance respectueuse, derrière un fourré de ronces et d'égantiers, il continue d'observer, avec une curiosité mêlée d'inquiétude, les remous qui agitent l'arbre par instants, comme des spasmes qui secoueraient le corps d'un agonisant.

À la fin, n'y tenant plus, il empoigne son fusil, ajuste, et tire en fermant les yeux.

Quand il les rouvre, les branches tressautent de plus belle, et une voix étrange, presque humaine, pousse un « Ah ! mince alors ! » retentissant. À ces trois mots sonores, Frac lâche le fusil, la gibecière et prend ses jambes à son cou. Les gamins qui gardent les vaches alentour racontent qu'il s'enfuit droit devant lui jusqu'à ce qu'il en perdît le souffle.

Puis, tout de même, il finit par reprendre ses esprits et décida de revenir sur le lieu de son exploit. Il paraît que le spectacle était du plus haut comique. Ah ! je vous jure qu'il ne faisait pas le fier à ce moment-là. Je vois d'ici la scène comme si j'y étais. Donc il s'approche à pas comptés pour reprendre son attirail et le fameux fusil. Dans l'intervalle, le silence s'était fait, un silence solennel, presque religieux... Rassemblant les dernières miettes de courage qui pouvaient lui rester, il marche dans la direction du fameux arbre... et qu'est-ce qu'il aperçoit ? Je vous le donne en mille. Monsieur Claude... Le perroquet du curé, oui, le perroquet du curé, un perroquet tout vert, avec des plumes rouges sur la queue ; il était étendu sur le sol, dos contre terre, les ailes grandes ouvertes, comme les chouettes qu'on cloue à la porte des granges.

Alors le Frac se mit à rire, d'un rire nerveux, presque inconscient. Et

il s'en retourna, sans souffler mot, vers le village.

Ce fut seulement aux vacances suivantes qu'il résolut de retourner à la chasse. Cette fois, on était aux vendanges. Sur la première rangée de coteaux, les garçons et les filles s'en donnaient à cœur joie. Montant de cep en cep, ils cueillaient les grappes noires et risquaient des plaisanteries parfois audacieuses. Mais le grand air, le soleil roux de septembre et le vin doux qui vous monte à la tête excusent bien des choses.

Toujours est-il que Mutelier monta le chemin creux, précédé de ses chiens qui faisaient un raffut du diable. Comme à son ordinaire, il regardait droit devant lui, sans voir personne. Mais tout le monde le voyait, et des quolibets discrets fleurissaient le long de sa route.

Pendant la journée, on eut beau prêter l'oreille : personne n'entendit le moindre coup de fusil.

Mais le soir, tandis que l'ombre descendait les pentes pour gagner la vallée, on vit ce spectacle ahurissant :

Un ours, Monsieur Claude, un ours au moins grand comme vous et moi, un ours couvert de poils, avec des oreilles pointues, descendre le chemin en poussant devant lui, comme un gamin qui mènerait ses vaches au pré, le malheureux Frac, plus mort que vif, je vous prie de le croire. De chiens, plus la moindre trace. Ils avaient disparu à la seule vue de cet animal inconnu d'eux et qu'ils avaient dû prendre pour un monstre antédiluvien.

Toujours est-il qu'arrivés au bas de la côte, on vit l'ours empoigner notre Frac par le bras, lui enlever délicatement son fusil, le brandir triomphalement avec de grands gestes et, finalement, prendre la direction du village. Cette fois, c'était le gibier qui, en se dandinant complaisamment sur ses pattes de derrière, ramenait chez lui le chasseur comme une véritable loque.

Je crois bien que tous les habitants du pays s'étaient donné rendez-vous pour la circonstance. Le Frac et l'ours, marchaient en tête. Garçons et filles venaient à la suite, comme pour un cortège de jeunes mariés.



Le Frac et l'ours marchaient en tête.

Arrivés sur la place de l'Église, l'ours posa tranquillement le fusil devant le portail et repartit dans la direction du bois, « sans autre forme de procès ». Nul ne songea d'ailleurs à l'inquiéter.

Mais, dès le lendemain, la famille Frac faisait ses malles et repartait pour Dijon. Depuis, on ne les a jamais revus, et il y a déjà bien des années qu'ils dorment aux Péjoces.

Seulement, en souvenir de cette histoire mémorable, le mot « ours » est entré de plain-pied ou, si vous aimez mieux, de plaine-patte, dans le vocabulaire de la région.

Et quand quelqu'un se mêle de faire le fanfaron, on le traite d'ours au Frac par-devant ou par-derrière, selon les cas.

Il reste encore un point à éclaircir, me direz-vous. D'où venait cet ours, et que pouvait-il faire dans le bois à Mutelier ? Les uns assurent qu'il s'agissait d'un animal savant, échappé d'un cirque ambulant de passage à Aignay quelques années auparavant. D'autres insinuent que le grand-père de mon gendre s'était lui-même affublé d'une peau d'ours qu'on avait reléguée dans un grenier de la mairie, et qu'il avait voulu donner au Frac une leçon définitive.

Ce sont, du moins, les deux explications que je vous propose. À vous, Monsieur Claude, de choisir la bonne. »

Le Pâté de Cra



LES soirs de septembre sont beaux dans la campagne bourguignonne. Des dernières maisons du village, qui paraît monter à l'assaut des coteaux hérissés de vignes, la vue s'étend au loin, par-delà le val de Saône, sur l'horizon où se profilent, bleuis par l'ombre naissante, les premiers contreforts du Jura.

Et tous les jours de beau temps, du seuil de la demeure que m'ont léguée mes vieux parents vigneron, je regarde, l'âme reposée, ces mêmes perspectives dont les formes demeurent, mais dont les couleurs changent avec chaque saison, avec un plaisir toujours nouveau.

C'est là que l'ancien instituteur du pays, Monsieur Seurel, depuis longtemps retraité, monte chez moi deux fois la semaine pour y faire « la veillée ». Après le café de tradition, nous dégustons ensemble, je ne dis pas un, mais plusieurs petits verres de marc d'honnête provenance. C'est à peine croyable comme un alcool, chauffé à point entre les mains, aiguise l'esprit et rend loquace. Après quelques gorgées longuement savourées, les souvenirs se réveillent, s'ordonnent et revivent avec la même intensité que le présent. Et contrairement à ce que les profanes imaginent, la fumée bleue des pipes ne fait qu'éclaircir l'atmosphère.

Ce jour-là, Monsieur Seurel, le père Seurel dans l'intimité, était en veine de confidence. Bien assis dans un large fauteuil d'osier, le regard vif et malicieux, l'approche de l'ouverture de la chasse le rendait tout content : ce devait être pour lui l'occasion de constater qu'il avait conservé de bonnes jambes et qu'il pouvait encore parcourir, une

journée durant, les grands chaumes à la poursuite des lièvres, des lapins et des renards charbonniers qui venaient y rôder dès que le soleil commençait à décliner. De plus, malgré ses soixante-dix ans bien sonnés, il avait gardé une vue excellente, et sa main ne tremblait pas quand il mettait le gibier en joue.

— Alors, me dit le père Seurel, on se prépare ? Dans moins de dix-huit jours, je vous emmène et le lendemain, bien sûr, nous mangeons chez moi le premier civet de l'année. Il y a beaucoup de lapins, à ce qu'on m'a dit, du côté des Hautes-Roches, vers les genévriers. Par contre, depuis quelques années, les lièvres se font de plus en plus rares. Mais, peu importe : lièvre ou lapin, je vous en ferai goûter, foi de Seurel ! Et, rassurez-vous, ça ne sera pas du chat ; parce que, entre nous, une fois désossé, bien cuit, avec quelques jours de marinade, et servi froid dans un pâté en croûte, je crois bien que le plus fin gourmet s'y laisserait prendre. C'est comme l'histoire du pâté à Ropiteau.

— Quelle est cette histoire de pâté ? lui dis-je. Je ne la connais pas.

— Vraiment ! reprit-il ; eh bien ! la voici.

— Donc, Nicolas Ropiteau était bien le meilleur fusil qu'on pût rencontrer à dix lieues à la ronde. Je vous en parle comme si vous aviez connu les héros de cette aventure. Mais il y aura bientôt cinquante ans que tout cela s'est passé et, dame, au jour d'aujourd'hui, il y a des chances pour que ces bonnes gens dorment à six pieds sous terre. À cette époque, je faisais mes débuts d'instituteur à Vénarey. C'était vraiment un pays rêvé pour les amateurs de chasse et de pêche : la truite et l'écrevisse abondent dans les eaux vives. Quant au gibier, n'en parlons pas : l'eau m'en vient encore à la bouche. Dans la plaine, on eût dit que des compagnies entières de perdrix se donnaient rendez-vous ; à mi-coteau, à la lisière des bois qui descendaient assez avant sur les pentes, les lièvres ne manquaient pas ; et, sur le plateau, il y avait, à la saison, les passages de bécasses.

Enfin, quoi, un vrai Paradis. Et surtout pour ce brave Ropiteau qui s'en donnait à cœur joie. Pour le perdreau, bien sûr, il n'avait pas son pareil, et son voisin, le vieux Colombet, enrageait parfois de le voir rentrer la besace pleine alors que, pour lui, la bredouille, cette lamentable bredouille qui est le lot de tant de chasseurs, était le plus souvent son fait.

Les deux hommes n'en vivaient pas moins en bonne intelligence ; il n'y avait guère que les deux femmes qui se jalousaient un brin ; mais comme il y avait à peu près autant de bien d'un côté que de l'autre, les bouderies finissaient toujours par s'arranger. Il faut vous dire aussi qu'elles étaient toutes les deux des cuisinières remarquables, mais que chacune avait ses recettes qu'elle gardait jalousement pour elle. D'ailleurs, les vrais cordons bleus ont toutes un peu cette manie-là.

Bref, toujours est-il que le brave Ropiteau rapportait assez de perdrix, le jour de l'ouverture, pour que sa femme confectionnât un nombre impressionnant de terrines, comme on dit chez nous. Les perdreaux, soigneusement découpés, reposant sur une farce pleine de mystère, mais onctueuse à souhait, arrosés d'un doigt de vieux marc, attendaient ainsi, pendant plusieurs semaines, abrités de l'air par une couche de graisse, légère comme de la mousse, pour le plus grand plaisir des fines bouches du pays. Car les Ropiteau n'étaient pas gens à savourer seuls, comme des ladres, l'excellence de leurs recettes ; tous les membres de la famille avaient droit à leur part, et les Colombet n'étaient pas oubliés dans la distribution.

Or, une certaine année, il avait plu tant et tant que les ruisseaux étaient restés longtemps débordés dans les prés et que, pendant des semaines, une humidité malsaine avait envahi les maisons.

Bien des gens tombèrent malades et Nicolas Ropiteau fut lui-même immobilisé par une crise de rhumatismes, qui l'obligea à garder la chambre pendant plusieurs mois. Il lui fallut dire adieu à la chasse, ce qui fut, croyez-m'en, une rude déconvenue pour le pauvre homme.

Félix Colombet, lui, se portait comme un charme et c'est sans son voisin qu'il s'était préparé pour faire la traditionnelle ouverture.

À vrai dire, Madame Colombet, qu'on avait surnommée la Grognarde, ce qui en disait long sur son énergie et son caractère, restait sceptique sur les résultats de la fameuse journée.

Seul, son mari demeurait délibérément optimiste.

Il partit de bon matin et, durant les premières heures, n'aperçut pas grand'chose. La journée était chaude et les nuages se teintaient de noir. Plutôt que de rentrer chez lui le carnier vide et l'oreille basse, notre Nemrod préféra poursuivre sa route et gagner les abords de la forêt.

Tandis qu'il pressait le pas, l'horizon se faisait de plus en plus menaçant. Une ligne sombre le barrait sur presque toute sa largeur, avançant avec rapidité. De sourds grondements se faisaient entendre comme les roulements ininterrompus d'un tambour invisible et lointain. De larges gouttes commencèrent à crépiter sur les feuilles et, prenant ses jambes à son cou, l'infortuné Colombet eut tout juste le temps de se réfugier dans une hutte de bûcherons.

Alors les éléments se déchaînèrent. Les coups de tonnerre craquaient comme du bois sec qu'on brise sur son genou. La lueur des éclairs, rouges et violets, illuminait presque sans interruption l'intérieur de la cabane. Le vent, déchaîné, soufflait par rafales incessantes. Les hauts arbres se tordaient, gémissaient comme des agonisants en proie à des douleurs atroces. Puis la grêle tomba, drue, impitoyable, cassant les jeunes branches de l'année, hachant les feuilles et les herbes des prairies. Cela dura quelques minutes.

Après quoi, ce fut le silence, un silence épais, tragique, lourd de plaintes tues.

Colombet sortit de sa retraite, qui avait résisté. Il ne pouvait en croire ses yeux. Des branches cassées, des arbres entiers abattus obstruaient les sentiers, coupaient les routes. Dans les replis des vallonnements, la grêle s'était entassée, si blanche qu'on eût dit de la neige. Il lui fallait marcher lentement, avec précaution, pour regagner le village. Jamais, de mémoire d'homme, il ne se rappelait avoir vu pareil désastre.

Soudain, comme il s'apprêtait à franchir le pont qui, de son arche unique, enjambait la rivière, devenue furieuse, il vit émerger, d'un amas de branches brisées, deux nids de corbeaux assez mal en point ; il ramassa les sept petits, qui étaient tous morts et, sans mot dire, les mit dans son carnier.



Quand il franchit la porte du logis, la Grogarde était plus morte que vive. Elle avait tremblé pour son homme que, dans le fond, elle aimait bien, pendant des heures entières.

Et le voici qui arrivait, sain et sauf, avec un sourire un peu forcé, bien sûr, plus crotté qu'un barbet et réclamant, par-dessus le marché, un coup de blanc.

Du coup, Madame Colombet tint à justifier son surnom. Mais à peine avait-elle commencé à débiter la litanie de ses reproches que son mari l'arrêta d'un geste.

— Écoute, la Louise, lui dit-il, ça suffit ! J'ai vu que le coup de vent avait passé entre la partie gauche du village et le bois. Mais comme le jardin et nos terres sont du côté droit, il ne doit pas y avoir beaucoup de dégâts ; et puis, ajouta-t-il en baissant la voix, j'ai quelque chose à te proposer ; tiens, regarde seulement ce que je te rapporte !

— Qu'est-ce que c'est que ces bestiaux-là ? interrogea Madame Colombet, contemplant les sept cadavres que son mari venait d'aligner soigneusement sur la table.

— Ce que tu vois là, répartit Félix, ce sont sept jeunes corbeaux, sept petits Cras que l'orage a fait tomber du nid, mais qui, tendres à souhait et surtout transformés par ton art de cuisinière hors pair, feront des pâtés de perdreau si succulents que jamais habitant de Vénarey n'en aura mangé de pareils.

Cette fois, le visage de la Grogarde se dérida ; plus elle réfléchissait et plus le soleil y gagnait en étendue.

— Pour une fois que tu as raison, Félix, eh bien ! tu as bigrement

raison, dit-elle à son mari.

Et sans perdre un instant, elle se mit consciencieusement à l'ouvrage. En un clin d'œil, les oiseaux furent flambés à l'eau-de-vie pour que le duvet qui les couvrait puisse être enlevé sans laisser de traces. Désossés et vidés par ses mains expertes, les petits Cras furent soigneusement disposés dans une marmite de fonte aux dimensions impressionnantes. Inutile de vous dire le soin dont elle entoura la composition de la farce, le dosage des épices et des truffes pilées. Là-dessus, la Grognarde en savait plus long que tous les livres de cuisine réunis.

Toujours est-il qu'on pouvait voir sortir une semaine plus tard, du four de la maison Colombet, quatre magnifiques pâtés en croûte, dorés à souhait, et répandant alentour un fumet magnifique et royal.

Félix Colombet s'en fut sur-le-champ porter l'un d'eux à son voisin Ropiteau, en le lui donnant pour un pâté de perdrix tirées par lui quelques jours auparavant.

Nicolas, que les douleurs obligeaient encore à garder la chambre, fut grandement touché de cette attention et l'en remercia avec effusion.

Demeuré seul avec sa femme, Nicolas Ropiteau s'étonna bien un peu ; mais, sur le coup d'une heure, il décida d'entamer le fameux pâté.

L'ayant ouvert lentement, avec une précaution qui n'excluait pas quelque défiance, il le huma en fin connaisseur qu'il estimait être. Ses narines se dilatèrent d'aise et, quand sa femme et lui eurent savouré les premières bouchées, tous deux convinrent que, depuis fort longtemps, ils n'avaient rien mangé de si délectable. Et comme ils n'étaient pas avares de compliments mérités, tout le pays sut bientôt que, pour confectionner les pâtés de perdreau, la Grognarde n'avait pas sa pareille.

Sans doute les choses en fussent-elles restées là si les femmes d'âge mûrissant, de la ville comme de la campagne, ne consacraient une partie de leur temps à travailler activement de la langue. Et, dans un pays de moins de quatre cents habitants, les bavardages vont leur train et les nouvelles cheminent rapidement, comme bien vous pensez.

La Grognarde n'avait pu garder pour elle l'histoire des pâtés, et les Ropiteau finirent par apprendre que ce qu'ils avaient pris pour perdrix succulentes n'était que du jeune Cra, si bien accommodé que les plus fins gourmets s'y fussent trompés : la preuve, d'ailleurs, en était faite.

Mais Nicolas Ropiteau était un sage et, loin de se fâcher, il prit le parti de rire de la supercherie. Devisant quelque temps après avec son voisin Colombet, il lui tint ces propos :

« Ça, mon voisin, je reconnais que vous « m'avez eu ». Les gourmets ne sont pas infaillibles ; mais j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la duperie : d'abord, je ne m'en suis pas aperçu ; et puis, le pâté que

vous m'avez fait manger était si bon, si bien préparé qu'on ne pouvait vraiment faire la différence. Nous resterons donc amis comme avant. Mais, comme toute aventure comporte une moralité, je tirerai celle-ci de la mienne.

« C'est que, puisque la vie est toujours trop courte, il vaut mieux apprécier les effets plutôt que perdre son temps à rechercher les causes. Goûtons donc les choses pour le plaisir qu'elles nous donnent, et ne nous obstinons pas à vouloir trouver de quoi elles sont faites. Nous y perdrons le peu de savoir que nous avons et nous gâcherions, à coup sûr, les menus plaisirs de l'existence qui nous est mesurée. Et ce qui est vrai des choses ne l'est sans doute pas moins des gens.

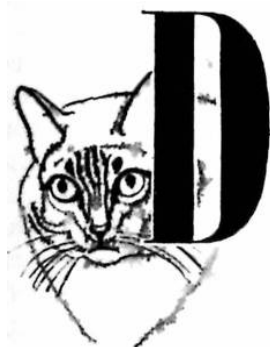
— Voilà qui est bien parlé, compère, opina Félix Colombet.

La nuit était venue. Nous en étions chacun, le père Seurel et moi, à notre quatrième petit verre. Les heures avaient coulé sans qu'on s'en rendît compte. Puis, quand nous nous séparâmes, je lui demandai :

— Et maintenant, à quand la prochaine ?



La Mort de la Mirette



ONC, mes amis, je vais vous conter la triste histoire de la Mirette.

Il faut vous dire que la Mirette était une chatte, longue et souple, avec un pelage gris fauve traversé, à intervalles réguliers, par des bandes d'un noir bleuté, qu'on eût dit tracées au pinceau. Mais surtout elle avait de grands yeux verts, avec lesquels elle vous regardait fixement, qui lui donnaient un air étrange et, cependant, presque humain.

Elle faisait l'orgueil de son maître, un riche meunier de la vallée de l'IGNON, car elle avait déclaré une guerre sans merci aux souris et aux rats qui, comme chacun sait, pullulent dans les moulins.

Du matin au soir on la voyait à l'affût, toujours prête à sauter sur sa proie et ne craignant pas de s'attaquer à des rats presque aussi gros qu'elle. Elle les pourchassait, les acculait dans un coin et, quand le rat se mettait en position de défense, adossé au mur, tout prêt à mordre, elle lançait son appel de détresse.

On connaissait bien, au moulin, ce que voulait dire ce miaulement rauque et prolongé. Et il se trouvait toujours quelqu'un pour accourir, avec un gourdin solide, régler le compte du rat, toujours dressé sur ses pattes de derrière, dans une attitude de défi, et qui mourait bravement en poussant un cri strident et plein d'une rage aiguë.

Jamais le meunier ne passait le long du mur couvert de mousses et de fougères qui bordait le bief, sans caresser Mirette quand elle venait se reposer au frais après une chasse mouvementée.

Et la vie continuait au moulin sans histoire. Le blé qui remontait de la région des Tilles, était moulu, puis transporté sous forme de farine blanche et légère jusque vers le pays de la haute vallée et des plateaux dont le terroir, plus riche de cailloux que de bonne terre, ne permettait que de maigres cultures.

Les affaires se développaient, mais l'argent sortait presque aussi vite de la caisse qu'il y entrait : car la meunière était jeune et jolie et le meunier, très épris, cédait volontiers à ses caprices, souvent coûteux.

Devant leur demeure, des pelouses d'un gazon vert tendre et dense étaient si bien entretenues qu'on eût dit que la terre avait revêtu un pourpoint de velours. Des fleurs, renouvelées à chaque saison, figuraient d'harmonieux dessins aux couleurs chatoyantes.

Tout cela coûtait cher, d'autant plus que la table était fort soignée. Certes, les truites de la rivière et les écrevisses des ruisseaux proches procuraient sans doute des mets de choix et à bon compte ; mais on ne regardait pas à faire plusieurs lieues pour chercher des viandes de qualité que l'on payait bon prix et les servir aux invités qui se pressaient en nombre, à certains jours, pour festoyer à leur aise, surtout sans bourse délier.

Mirette, au milieu de toutes ces choses, menait, elle aussi, grand train pour sa condition de chatte. Les reliefs des festins étaient toujours assez abondants pour qu'elle pût se nourrir à sa fantaisie ; car elle ne tuait que par plaisir et non pour subsister.



Cependant, la vie toujours facile finit par lasser les gens comme les bêtes. Un domaine limité, si plaisant soit-il, devient tôt ou tard, aux yeux de beaucoup, une prison dorée, mais prison quand même. À force de parcourir les mêmes allées, de rôder par les mêmes couloirs, de guetter aux mêmes issues, Mirette trouvait les jours de plus en plus monotones. Mirette s'ennuyait.

Alors, un beau matin, elle décida de tenter l'aventure. Elle traversa la prairie, gagna la lisière du bois et monta sur les pentes tapissées d'herbes hautes et luisantes.

Il y avait là des oiseaux comme elle n'en avait jamais vu, qui s'envolaient à son approche en poussant des cris d'effroi, des merles au bec jaune, des geais au plumage chatoyant.

Un air frais, qui sentait bon les plantes de la forêt et les fleurs sauvages des friches, la grisait.

Ici, du moins, on ne lui apportait pas sa nourriture ; rien ne lui était imposé. Elle mangeait quand bon lui semblait, n'ayant que l'embarras

du choix. La vie intense de la forêt, la nuit, toute grouillante de bêtes en chasse, lui offrait des sensations nouvelles, insoupçonnées. Elle y participait à l'occasion, fière d'y jouer un rôle qu'elle n'avait pas prévu et de la crainte qu'elle inspirait à la gent ailée comme au monde des rongeurs. Jusqu'alors, le renard l'avait ignorée et, quand il passait près d'elle, il détournait la tête ; mais elle sentait fort bien qu'il ne lui voulait aucun mal. Seule, la vipère l'inquiétait un peu, car elle avait vu des mulots mourir en quelques minutes de sa terrible morsure. Elle avait aussi vu la couleuvre au ventre d'or pâle, à la queue plus effilée qu'un fouet, fasciner des oiseaux qui descendaient de branche en branche et qui, ne pouvant se détacher de l'emprise de son regard impérieux, accouraient, sans bien comprendre, à leur perte certaine. Aussi se souciait-elle peu des reptiles qu'elle rencontrait sur son passage, affectant même quelque mépris à l'égard de cette race rampante, incapable de quitter un point d'appui suffisant pour s'élancer dans les airs et bondir de branche en branche, d'arbre en arbre. Mais elle jouait au grand soleil avec les lézards d'émeraude dont les fines écailles scintillaient dans les rayons de lumière.

Des mois passèrent dans l'enchantement de la découverte.

Mirette ne songeait pas à retourner au moulin, qui lui apparaissait maintenant comme un petit point blanc perdu là-bas, dans le creux de la vallée.



Un jour de septembre, alors qu'elle s'était aventurée plus loin sur les friches, elle arriva précautionneusement sur le bord d'un champ qu'un paysan labourait.

Il devait être midi ; le ciel était sans nuage et le soleil déversait, sur la terre fraîchement remuée, une chaleur sèche et pesante. L'homme s'était assis auprès d'un buisson et sommeillait dans l'ombre projetée. Mirette, tapie derrière un monticule, observait : mulots, campagnols et musaraignes, dont le soc luisant de la charrue avait éventré les demeures, s'agitaient en tous sens et la chatte ne quittait pas des yeux ce grouillement de bêtes affolées.

Aplatie sur le sol avec lequel elle ne semblait faire qu'un, elle s'apprêtait à bondir.

Soudain, un choc violent paralyse son élan. C'est comme une ombre géante qui s'agite au-dessus d'elle sans qu'elle puisse se rendre compte d'où ni de qui vient l'attaque. Elle a senti un brusque déplacement d'air et, dans l'instant même, elle se place en position de défense, sur le dos, toutes griffes dehors, cherchant à scruter quel peut être cet

adversaire inconnu.

Elle aperçoit alors un oiseau comme jamais elle n'en a vu, avec des ailes immenses qu'il agite puissamment, des serres plus acérées que ses propres griffes et qu'il projette devant lui, largement ouvertes, un bec massif et recourbé, et des yeux inflexibles, comme des diamants noirs cerclés de jaune et de rouge.

Elle comprend que la lutte est sans merci et qu'il lui faut tenir à tout prix.

Une buse de grande taille l'attaque, se rapproche d'elle jusqu'à la frôler ; ne trouvant pas de place où frapper sûrement, elle se relève brusquement d'une vingtaine de mètres, puis fonce à nouveau. La bataille continue ainsi, pendant des minutes et des minutes, toujours acharnée, toujours silencieuse, toujours indécise. C'est à qui se lassera le plus vite, du félin ou du rapace.

Mais un bruit se fait entendre ; le laboureur s'est réveillé ; il n'aperçoit que l'oiseau de proie tournoyant encore avec frénésie, et lui lance une pierre. La buse remonte à grands coups d'ailes, et, bientôt, n'est plus qu'un point noir dans le bleu immense et limpide du ciel.

L'homme n'a pas pressenti le drame qui venait de se jouer tout près de lui. Il reprend paisiblement son labour tandis que la Mirette, dont les nerfs se détendent brusquement, se remet sur ses pattes et file droit devant elle, comme une folle.

Elle redescend vers le bois, s'y arrête encore haletante. Elle voudrait trouver à qui confier l'aventure hallucinante qu'elle vient de vivre.

Ayant bu longuement à la source glacée dont l'eau tombe goutte à goutte, silencieusement, sur les roches moussues, elle se met à miauler doucement.

Nulle voix ne répond à la sienne.

La forêt demeure silencieuse, impénétrable. Les feuilles sont immobiles et le vent n'agite plus les branches légères comme pour faire des signes d'accueil.

Alors la Mirette a vite pris son parti. Elle rejoindra la vallée dès que le soleil sera moins chaud, et, le soir venu, elle reprendra sa place au moulin.

...Maintenant, l'ombre grise monte sur l'horizon. Les dernières lueurs du couchant donnent aux nuages des reflets de cuivre. Le soleil, que la montagne entame, est tout sanglant. À présent, la Mirette se hâte vers ces lieux où elle avait vécu jusqu'à son escapade.

De tout ce passé le plus proche, il ne lui reste rien. Elle comprend cette loi inexorable de la nature qui fait que la mort de l'un est nécessaire à la vie de l'autre. Elle sait désormais qu'un jour, après s'être nourrie, elle aurait servi de nourriture. Une existence pleinement libre n'est possible que tant qu'on se croit le plus fort ; dès que la menace est certaine, ni l'orgueil, ni le repos ne sauraient

subsister. Mirette a senti le poids du risque, la légèreté du destin. Elle retourne donc vers ce qu'elle croit être encore la sécurité de tous les instants.

Mais plus elle se hâte, plus elle s'inquiète. Tout est si désert, ce soir. L'air n'est troublé que par le bruit des eaux vives sur les roches. Elle arrive, la voici. La grande roue de bois est immobile. L'herbe a poussé partout, envahi les allées ; la plupart des fleurs sont mortes.

Le dicton populaire avait dit vrai :

Bon vin, pain frais, jolie femme mettent la maison à l'envers.

Depuis déjà bien des semaines, la meunière est partie très loin. Et le meunier reste là seul, désespéré, un peu comme un homme ivre, avec tant et tant de dettes qu'il ne sait pas très bien comment tout cela a pu arriver. Et puis l'année n'a pas été bonne : les blés n'ont pas beaucoup rendu parce qu'il a fait trop sec et que la grêle les a hachés sur place. À son tour, la concurrence s'en est mêlée ; un grand moulin s'est installé à Is-sur-Tille, avec des machines modernes et toutes reluisantes, qui font en moins d'une heure le travail d'une journée d'ouvrier.

Alors le meunier du val de l'IGNON s'est mis à boire.

Le voici maintenant, accoudé sur le parapet de bois, regardant machinalement l'eau couler et s'enfuir là-bas pour alimenter le moulin de l'autre, du rival, celui qui achève de le ruiner.

À ce moment, la Mirette paraît, s'approche de lui, se frotte contre sa jambe en ronronnant.

L'homme sort brusquement de sa pauvre rêverie, regarde l'animal, et s'écrie :

— Ah ! te voilà, sale bête ! je t'ai assez cherchée, hein ! maintenant que tu as le ventre creux, tu reviens à la maison. Tu crois peut-être que je vais te nourrir à ne rien faire. Mais si tu as soif, tu pourras toujours boire. Tiens, la Mirette, à ta santé.

Et il lui allongea un coup de pied rapide qui la fit tomber dans le bief.

Mirette comprit cette fois que tout était bien fini. Elle se laissa emporter par le courant. Là où les deux bras de la rivière se rejoignaient, il y avait un trou si profond que l'eau mouchetée d'écume jaunâtre paraissait s'immobiliser et qu'elle gardait toujours une teinte sombre et glauque, même par les temps de grand soleil.

Le lendemain, elle flottait à la surface, les pattes raides, les yeux fermés. Le corps commençait à gonfler.



Deux têtes pour un chapeau



LES deux guerres qui, en un quart de siècle, devaient épuiser la France, ont changé bien des choses dans le calme de la vie provinciale. Mais avant le conflit de 1914, au temps heureux où la monnaie gardait sa valeur, où les ministères tombaient sans dommage, où les milieux bourgeois n'avaient d'autre souci que de gérer scrupuleusement leurs patrimoines, la vie s'écoulait avec une facilité singulière et des questions qui, à l'époque, revêtaient quelque importance aux yeux d'une certaine classe, apparaissent, pour les jeunes d'aujourd'hui, comme des futilités, voire des invraisemblances.

Le mode de vie d'il y a quarante ans à peine relève déjà presque de la légende tant les années vont vite, modifiant les points de vue, bouleversant les mentalités, détruisant même jusqu'à la conception qu'on se fait, à un moment donné, de l'existence. Ce qui fut naguère un sujet légitime de préoccupation nous semble aujourd'hui une gageure.

Et c'est bien ainsi que se qualifierait maintenant la raison de la brouille qui devait opposer deux familles pourtant liées depuis de longues années par une amitié qu'on tenait pour indestructible.

Sur la place de la République de Dijon, le passant pouvait observer, à l'un de ses angles, un immeuble d'allure imposante, avec des sculptures, des guirlandes taillées dans la pierre, des femmes abondamment drapées, qui reflétaient, avec un mauvais goût impeccable, le plus pur style 1900 qu'on eût jamais pu voir.

Cette maison, qui respirait l'opulence, comportait quatre

appartements très vastes, pourvus de nombreuses pièces lourdement décorées, mais que les locataires étaient fiers d'habiter, car ils les situaient d'une manière définitive dans l'esprit de leurs concitoyens et suivant le rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie sociale, du moins celui qu'ils s'assignaient dans celle qu'ils avaient établie.

Et ce fut dans la même demeure où, jusqu'alors, la plus parfaite entente avait paru régner entre les occupants que le drame se produisit, aussi fatal qu'inexorable...

Les locataires du premier étage, que leur situation confortable désignait comme les plus fortunés, appartenaient à une ancienne famille de la cité. Transportés à Paris, leur nom « Durand » n'eût pas signifié grand'chose et ils auraient dû se résigner à la banalité de l'anonymat. Mais restés dans leur ville natale, ils bénéficiaient d'une considération à laquelle la possession de terres riches et de bois étendus n'était pas étrangère. Leur fils unique, Jean-Pierre, assez intelligent pour s'être élevé au-dessus de ses traditions désuètes, mais encore assez bourgeois pour attacher une valeur décisive à l'argent, était parti au loin, et, de fait, grâce aux interventions d'un parlementaire fort bien vu des milieux financiers, il était parvenu, jeune encore, à une situation confortable dans l'agence d'une banque d'affaires à l'étranger.

Au cours de la venue d'une mission d'honorables industriels, l'héritier des Durand avait jugé fort opportun de s'éprendre de la fille de l'un d'eux, forte de poitrine, mais lourde d'écus et qui accompagnait son père.

Lorsque Jean-Pierre Durand eut fait pressentir ses fiançailles prochaines à sa famille et souligné deux fois le nom de la demoiselle élue, Monsieur Durand père, tout d'abord, n'en crut pas ses yeux et son épouse éprouva des vertiges. Après avoir compulsé des Annuaires financiers où le nom du père de la fiancée figurait en maintes pages en raison des nombreux conseils d'administration auxquels il participait, Monsieur et Madame Durand firent des visites à toutes les personnalités officielles de la ville ainsi qu'à leurs meilleurs amis, c'est-à-dire à ceux qui les jalousaient avec le plus de discrétion, pour leur annoncer la bonne nouvelle.

À Paris, pareille démarche eût sans doute fait sourire ; mais, dans une ville de province, on la tenait pour une faveur et ceux-là mêmes qui en bénéficiaient devaient bientôt le faire savoir à tous les échos avec la suffisance d'un garde champêtre qui, après le traditionnel roulement de tambour, lit avec emphase, le dimanche matin, le texte du dernier arrêté municipal.

Finalement on décida que le mariage religieux aurait lieu à Dijon. La famille Durand comptait l'évêque de la ville parmi ses parents éloignés, mais l'appelait « mon oncle » depuis qu'il avait été nommé

chanoine et « mon cher oncle » depuis son élévation à la dignité épiscopale, beaucoup de choses dans la vie se ramenant à une question de nuances. Or comme le vénérable prélat, tout chargé d'ans, ressentait souvent une extrême fatigue et ne pouvait se déplacer hors de son diocèse, les parents des futurs époux tombèrent d'accord pour que la cérémonie fût célébrée, trois mois après les fiançailles, en la cathédrale Saint-Bénigne.

Et l'on commença à lancer les invitations, car il fallait que le mariage Durand fût un grand mariage. Deux des locataires de l'immeuble de la Place de la République furent conviés parmi les premiers : c'étaient les Devernoy et les Pelletier.

Les Devernoy figuraient au nombre des personnes « arrivées ». Maître Devernoy était un avocat de talent, à l'organe sonore, et qui faisait retentir les voûtes du vieux Palais de Justice des éclats de sa voix au registre étendu. Bon enfant, ne dédaignant pas le calembour, il avait une solide clientèle et ne désespérait pas d'être un jour élu bâtonnier. Sa femme, venue du Nord, se faisait remarquer à l'inverse par une extrême réserve et son apparente simplicité dissimulait à grand-peine un orgueil qui n'attendait pour s'extérioriser qu'une occasion propice. N'avait-elle pas fait remarquer, à un commerçant qui lui demandait l'orthographe de son nom, que Devernoy s'écrivait en deux mots, comme il en était avant la Révolution. À part cela, de mise plutôt sobre, elle avait néanmoins « tout ce qui lui fallait » quand les circonstances exigeaient qu'elle fît quelque toilette.

Mais, le plus souvent, elle était en opposition flagrante sur le terrain vestimentaire avec Madame Pelletier. Celle-ci, femme d'un industriel, dont les affaires avaient rapidement prospéré sous son habile et ferme direction, estimait que la richesse n'a rien à se faire pardonner et que, bien au contraire, il serait absurde de dissimuler les signes auxquels elle se connaît. En partant d'une telle opinion, les résultats de cette attitude étaient à tout le moins singuliers. Bien qu'âgée de plus de 60 printemps, Madame Florence Pelletier s'habillait « à la jeune ». Elle assurait que les couleurs claires lui allaient à ravir et que son visage ne pouvait supporter ces teintes ternes ou tristes qui sont le douloureux privilège des veuves non joyeuses.

Quant à la conduite de sa vie, elle s'inspirait d'une philosophie très rudimentaire mais pratique, à savoir que tous les problèmes de l'existence – ceux qui sont exceptionnels comme ceux qui se renouvellent chaque jour, ceux qui sont d'importance comme ceux qui paraissent négligeables – se réduisent toujours, en fait, à une question d'argent. Et comme elle en était abondamment pourvue, son comportement extérieur ne faisait que réfléchir une suffisance qui la rendait insupportable au bout de cinq minutes, puis odieuse au bout d'un bon quart d'heure. Rencontrant dans le salon d'une de ses amies

des personnes de peu de mérite, selon elle, parce que peu fortunées, elle avait déclaré sans ambages qu'il était inutile qu'on les lui présentât.

Par contre, elle affectait une amitié démonstrative envers les personnes riches et puissantes, au nombre desquelles Madame Devernoy figurait en bonne place : car elle se disait qu'il est toujours utile de compter, parmi ses meilleures relations, la femme d'un homme de loi, au talent éprouvé, et dont les accointances politiques peuvent rapporter, à un industriel bien introduit, de fructueuses commandes de l'État.

Telle se présentait la situation à la veille d'événements, certes anodins quant à la forme, mais si malencontreux pour le fonds qu'ils allaient bouleverser tous les pronostics formulés, comme le temps du jour se plaît à contredire les prévisions météorologiques de la veille.

Lorsque Mesdames Devernoy et Pelletier apprirent de la bouche des Durand qu'elles seraient « du cortège » et que la famille comptait absolument sur leur présence, elles commencèrent, dans le plus grand secret, à faire leurs préparatifs. Chacune se rendit de son côté chez les meilleures couturières et les modistes les plus réputées de la ville. Il y eut même des déplacements jusqu'à la capitale, justifiés par le souci de l'élégance et le désir de l'exclusivité qui les hantait l'une comme l'autre.

Ce fut d'abord la période absorbante à souhait du choix des modèles et de la discussion des prix, puis celle plus détendue des premiers essayages, enfin les heures fiévreuses des premières retouches.

Et le jour du mariage religieux arriva. Chaque couple prit sa voiture et se rendit séparément en l'Église Cathédrale où un maître de cérémonie, tout pénétré de l'importance de ses fonctions, surveillait l'arrivée des invités, les accueillait avec une dignité souriante, empreinte d'obligeance et de discrétion, et préparait l'ordonnance du cortège avec un soin qui se mesurait sans doute au montant de la rétribution qu'il escomptait.

C'est alors que le coup de théâtre se produisit. Madame Pelletier, descendue la première, exhibait une toilette vert jade ornée de broderies rutilantes sous le soleil de juin, avec un chapeau du même ton, dont la forme capricieuse faisait ressortir la rondeur de sa face colorée. Quelques instants après, Madame Devernoy survenait à son tour, moulée dans une robe de soie noire, avec une large ceinture de velours vert jade du plus heureux effet. Par aventure elle portait un chapeau du même ton, dont la forme capricieuse faisait ressortir la pâleur de son visage d'une minceur aristocratique.

Ainsi les deux chapeaux étaient identiques. Même couleur, même forme, même allure générale, au point qu'on eût cru qu'il n'y en avait qu'un seul qui, sous le coup d'une magie perfide, s'était dédoublé pour

les besoins de la cause.

Chacune de ces dames ayant payé le prix d'un modèle exclusif, on imagine aisément quelle pût être tour à tour leur stupéfaction, leur déconvenue, leur rancœur et leur colère.

Elles n'écoutèrent la messe que d'une oreille fort distraite, croyant que le célébrant lisait l'Évangile alors qu'il entonnait la préface ; elles n'entendirent rien ou presque, des chants harmonieux qu'un chœur de vierges faisait retentir avec une conviction suraiguë et qui n'était pas feinte. Durant l'office, les mariés n'eurent droit à aucune prière de leur part et quand vint la sortie triomphale, Madame Pelletier pensa que les grandes orgues rythmaient « Ah ! la garce, la garce, la garce », tandis que Madame Devernoy modulait pour elle-même sur les arabesques de la Toccata frémissante « Tu m'le paieras, tu m'le paieras »...

Ni le déjeuner aux mets savamment choisis et savoureux à souhait, ni les vins au bouquet subtil et profondément délectables ne parvinrent à chasser de leur obsession ce chapeau dont chaque coup d'œil, lancé à la dérobée, ouvrait dans leur orgueil à vif une plaie béante.

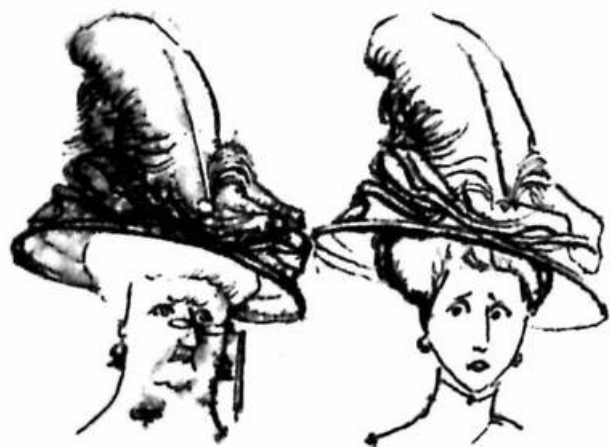
L'une après l'autre, prétextant une migraine de circonstance, elles quittèrent dès qu'elles le purent une assemblée dont la gaîté, toujours un peu lourde après un bon repas, ne faisait qu'ajouter à leur irritation farouche et rentrée. Quant aux maris, ignorants du drame, ils attendaient avec un frémissement imperceptible des narines l'heure du dîner.

Le lendemain, le compte rendu du mariage Durand parut dans le principal journal de la localité qui lui consacra deux colonnes entières.

On mentionna les noms des « personnalités présentes », on décrivit les toilettes les plus remarquées et le rédacteur, en pleine forme ce jour-là, n'oublia pas « le » chapeau vert de Mesdames Devernoy et Pelletier.

Moins de huit jours après Madame Pelletier partit pour Vichy afin de soigner son foie et une jaunisse naissante, tandis que Madame Devernoy persuadait son mari d'acheter un vieil hôtel pour éviter les voisinages malséants.

On présume que les chapeaux furent brûlés dans les poêles à feu continu.



L’Affaire de Sainte-Marie



ANVEY est un petit pays du Châtillonnais, dont les vieilles maisons se mirent dans l’Ource, une rivière limpide comme le cristal et qui dessine, tout le long de sa vallée, d’innombrables méandres. La route nationale le traverse de part en part et, non loin de la gare où le train passe à de rares intervalles, un chemin prend sur la droite, s’enfonce dans un étroit vallon et s’élève peu à peu jusqu’au plateau. Des arbres imposants et des haies de noisetiers le bordent pendant plusieurs kilomètres en y versant, au cœur de l’été, leur ombre tranquille. Au-dessus de la montée, la forêt s’élargit, décrivant soudain, autour de vastes champs de blé et de prairies insoupçonnées, une circonférence presque parfaite.

Ici, tout est calme et silence. On se croirait transporté dans un autre monde, étrangement différent du nôtre.

Seuls, les aboiements des chiens d’une ferme, située au milieu même de ce centre naturel, rappellent au passant que la demeure est habitée et protégée contre l’audace des importuns.

À deux kilomètres de là, les bois s’arrêtent brusquement ; la terre cultivée offre aux regards sa diversité de couleurs et les bruits multiples de sa vie contrôlée par l’homme. Louesme, un modeste village, éparpille ses maisons basses le long de voies dénudées, où les charrois des paysans ont creusé, avec les années, de profondes ornières.

1943 : depuis juin 1940, la France connaît l’humiliation et les rigueurs de l’invasion ennemie. Les Allemands sont partout. On ignore

leur nombre, mais il semble qu'ils se multiplient à vue d'œil. Bien sûr, on n'assiste pas à ces défilés d'automates, marchant à la même cadence, la tête vide, les yeux sans âme, bons à rien, sauf au pire. On n'entend pas leur musique, tristement rythmée, projetée en tous sens par l'écho, insulter les oreilles des paysans de la région. Mais ils surgissent brusquement, par petits groupes de trois ou quatre, alors qu'on ne les attend pas. Ils viennent chercher du beurre, des œufs, car ils ne pensent qu'à la nourriture. Seul, le ventre les intéresse et ils ne s'estiment satisfaits que lorsqu'ils sont repus. Ils demandent avec une politesse de commande quand ils savent qu'ils obtiendront. Mais s'ils doutent du succès de leur démarche, ils se font arrogants et menaçants, ayant appris dès leur plus jeune âge que la force autorisait les plus dures exigences.

Ils ont ainsi passé dans tout ce pays dont les habitants sont économes de leurs deniers, mais riches en bonnes terres. Ils sont arrivés là, bien équipés, la main tendue, mais prête aussi à donner la mort.

L'affaire de Sainte-Marie, survenue en 1944, devait bientôt illustrer ce curieux mélange qui allie parfois, chez l'Allemand, l'apparente bonhomie et le respect des formes à la cruauté foncière et à l'impérieux besoin de détruire.

Sainte-Marie, c'est le nom de la ferme où conduit un chemin rugueux, qu'ombragent des noyers centenaires. Une large porte de fer donne accès à la cour où s'ébattent bruyamment les poules et les canards. Presque au milieu, s'étire une auge de pierre de grande taille où le bétail vient boire le soir avant de rentrer à l'écurie. Les bâtiments sont accueillants ; ils exhalent chaque matin une odeur alléchante de cuisine et respirent à la fois cette bonne humeur et cette volonté de travail qui sont les traits dominants des habitants de la contrée.

En ce jour de printemps 1944, une cérémonie très simple, mais émouvante, se déroula dans la cour de la ferme. Dans une niche jadis aménagée à l'extérieur de l'un des murs du bâtiment principal, fut placée une statue de la Vierge, très ancienne, élevant au-dessus de sa tête l'Enfant Jésus qui ouvrait les bras comme pour embrasser le monde. Bien que de petite taille, elle était très lourde. Un des gars du pays la prit avec soin et, monté sur une haute échelle, l'abrita doucement dans sa nouvelle demeure. Une cinquantaine d'habitants de Louesme étaient venus pour la circonstance. Un prêtre, monté de la vallée avec son surplis tout blanc et une étole d'or, bénit la statue et récita quelques prières. Des scouts qui campaient non loin de là se joignirent aux assistants et chantèrent des cantiques.

Chacun pria avec ferveur, parce que chacun avait une peine à porter et quelque chose à demander. Il y en avait dont les pères, les maris ou

les frères étaient prisonniers en Allemagne et qui ne s'étaient pas revus depuis bientôt quatre ans ; il y en avait un qui avait réussi à s'évader et qui était revenu tout simplement sur une bicyclette, portant une planche de bois sur l'épaule, et roulant ainsi de ville en ville pour arriver enfin au pays ; il y en avait d'autres qui s'étaient refusés à partir travailler de l'autre côté du Rhin et qui se dérobaient du mieux qu'ils pouvaient aux recherches des négriers comme aux dénonciations d'individus avides d'argent.

Il y avait là des caractères différents, des habits disparates, des visages distincts. Mais l'attitude était la même pour tous ; et la flamme énergique qui brillait dans chaque regard ne formait qu'un seul brasier. La même haine solide contre l'ennemi qui profane la terre qu'on s'est transmise de père en fils brûlait dans ces cœurs sincères, avant d'éclater au grand jour. Les positions étaient prises ; on savait qu'il se passerait quelque chose, encore qu'on ne pût préciser avec certitude la date de l'événement ; mais on l'attendait, on en parlait entre amis sûrs et on travaillait dans l'espoir.

La cérémonie terminée, on se sépara, et chacun regagna ses occupations quotidiennes. L'atmosphère était encore toute pleine de ferveur et de communion. Comme il fallait se disperser pour ne pas donner l'éveil, les uns prirent le chemin le plus court à travers champs, d'autres passèrent par les sentiers des bois, et ceux qui n'auraient plus dû être au pays retournèrent à leur cachette.

La vie souterraine continua ainsi, parallèlement à l'existence qu'on affichait au grand jour. Derrière le sourire de commande et les conversations banales, il y avait cette interrogation muette du lendemain qui se faisait de plus en plus pressante.

Aux premières heures de la nuit, on se réunissait entre voisins. L'ombre ne permettait plus de reconnaître les visages, ni même de placer un nom sur une silhouette. Alors, derrière les volets en bois plein, on écoutait les nouvelles que diffusait la radio de Londres. On entendait avec émotion ces voix qui parlaient la langue de chez nous, et qui traversaient mystérieusement la mer pour verser, à l'abri des murs épais et silencieux, la confiance à larges ondes. Malgré le brouillage ennemi, on devinait assez de phrases pour reconstituer l'histoire des principaux faits du jour. La patience des uns, l'imagination des autres se mettaient ardemment à la tâche et parvenaient à faire un tout homogène des lambeaux de phrases que l'on devinait et qu'on interprétait évidemment dans le sens le plus favorable. Les plus instruits suivaient l'avance inespérée des armées russes qui faisaient une chasse implacable et victorieuse à l'envahisseur hitlérien ; et les commentaires auxquels ils se livraient en buvant un verre à la veillée leur conféraient un prestige incontesté sur le cercle réduit des auditeurs.

Mais surtout on supputait les chances du prochain débarquement des Américains et des Britanniques. Si quelques-uns demeuraient encore sceptiques sur l'éventualité de l'opération, la plupart y croyaient avec une tranquille assurance. Et quand, le 6 juin 1944, la radio diffusa la grande nouvelle, les appréhensions se calmèrent soudain, les yeux eurent des éclairs de joie et les regards nouèrent une complicité tacite.

C'est alors que la jeunesse, plus enthousiaste et moins réfléchie, commit des imprudences.

Le 14 juillet, les gars du pays décidèrent de célébrer la Fête Nationale comme ils avaient coutume de le faire avant cette maudite guerre. Drapeau tricolore en tête, ils défilèrent en chantant la Marseillaise à pleins poumons. Les filles, des fleurs dans les bras, allèrent déposer des bouquets au pied du monument aux morts de la Grande Guerre, celle où un général français, commandant toutes les armées, avait remporté la victoire.

Il n'y avait là que des cœurs résolus, prêts à la lutte, acceptant le risque, ne craignant pas la mort. Tous étaient de bons vivants, qui se rappelaient non sans regret les années si calmement heureuses qu'on n'y connaissait pas son bonheur, mais où on pouvait boire et chanter son saoul sans que les gendarmes boches, nantis de leur collier de métal, fissent brusquement leur apparition sur la route du plateau, pour le seul plaisir de faire sonner leurs bottes et de montrer qu'ils étaient les maîtres. Au nom de la raison du plus fort, l'ennemi avait emmené les plus beaux chevaux du village qui, à cette heure, étaient probablement morts dans les steppes russes ; il venait quatre ou cinq fois par mois réquisitionner de la viande, des œufs et du beurre ; et des soldats verts de gris, moins disciplinés que les autres quand leurs chefs n'étaient pas là, mordaient à même les mottes d'un beau jaune franc, qui avaient comme un goût de noisette.

Parmi les résistants les plus énergiques, il y avait surtout les frères Martinet.

L'aîné, le grand Jacques, de caractère indépendant, qui cultivait sa terre avec deux domestiques, s'était jusqu'alors obstinément refusé à prendre femme ; il avait eu sous les yeux l'exemple de son père et de sa mère qui, pourvus tous deux d'un tempérament autoritaire et d'une volonté qui confinait à l'entêtement, avaient partagé équitablement leur temps entre le travail et les disputes ; et il ne voulait à aucun prix recommencer l'expérience pour son propre compte.

Quant au cadet, René, de taille moyenne, mais bien bâti, avec un air toujours content, il avait épousé la fille du maire, qui avait du bien et lui avait déjà donné trois enfants, pleins de santé et respirant, sur leur figure ronde et leurs yeux malins, la joie de vivre sans souci.

Les deux frères s'entendaient tant bien que mal, et même plutôt mal

que bien. Il y avait eu entre eux des discussions assez vives quand il s'était agi de procéder au partage des meilleurs champs que possédaient les époux Martinet. Chacun s'estimait lésé dans cette affaire, et on avait échangé des paroles assez aigres, car le jeune, qui riait volontiers des autres, se montrait parfois âpre et rancunier quand son intérêt était en jeu.

Cependant, un terrain commun les rapprochait : la haine de l'Allemand.

Un jour, un « doryphore » à moitié ivre, trouvant qu'on ne lui donnait pas assez vite le kilo de beurre qu'il avait exigé, avait gratifié Jacques Martinet d'une gifle magistrale. Celui-ci n'avait pas répondu sur-le-champ, se sachant en état d'infériorité manifeste devant la brute armée ; mais il avait juré de se venger. Le cadet, qui avait vu de loin la scène, avait ressenti l'insulte comme si elle lui avait été faite personnellement, et il avait assuré son frère qu'il pouvait désormais compter sur lui dans ses démêlés avec les Boches.

Au début du mois d'août 1944, les Allemands ayant eu vent de la cérémonie qui s'était déroulée à Louesme à l'occasion du 14 juillet, décidèrent de procéder à une enquête et, si besoin était, de faire un exemple.

De tous temps il s'est trouvé des Judas pour trahir et toucher le prix de leur forfait, sans aller toutefois jusqu'à se pendre, comme cet apôtre hanté par le remords. Un berger de la vallée, qu'on avait engagé depuis peu, et qui venait de très loin, d'après ses dires, rapporta aux gendarmes allemands la manifestation à laquelle la grande majorité du village avait prêté son concours et précisa que des réfractaires dangereux se cachaient dans les parages et qu'ils allaient se ravitailler régulièrement à la ferme de Sainte-Marie.

Les autorités d'occupation de Châtillon-sur-Seine, lorsqu'elles eurent connaissance de ces incidents, décidèrent d'organiser une expédition punitive.

Un jeudi matin, une équipe de S. S., ces fameux aryens blonds qui n'avaient d'autre préoccupation et d'autre jouissance que de voir couler le sang des hommes, prit la direction de la ferme. Ils s'égaillèrent à travers bois à la recherche de leurs victimes. Les premiers d'entre eux qui parvinrent en vue de Sainte-Marie s'approchèrent avec précaution, observant par une large brèche ce qui se passait dans la cour.

Le spectacle qui s'offrait à leurs yeux les remplit d'aise. Près d'une douzaine de jeunes gens, le torse nu, faisaient leur toilette matinale dans la vaste auge de pierre dont l'eau glacée, soulevée par leurs mains, retombait sur les corps alignés en gouttes étincelantes.

Beau tableau de chasse, en vérité !

Brusquement, dans l'air vibrant du chant du coq et des mille bruits

que font les oiseaux et les insectes ailés, les mitraillettes crépitèrent.

Et des hommes tombèrent comme des quilles qu'une boule invisible, lancée avec autant de force que d'adresse, aurait touchées à leur base. L'un d'eux, qui n'avait pas été atteint, courut à perte d'haleine jusqu'au village pour prévenir que les Allemands étaient là et qu'ils tiraient dans la ferme.

La nouvelle se répandit alors comme une traînée de poudre.

Jacques Martinet, qui allait partir aux champs, se rappela que son frère allait chaque matin à Sainte-Marie chercher un supplément de lait pour ses gosses. Il fit aussitôt demi-tour et se dirigea en toute hâte vers Sainte-Marie. D'autres paysans l'imitèrent ; mais ils partirent isolément pour ne pas attirer l'attention.

Le grand Jacques arriva le premier sur les lieux du massacre. Leur forfait accompli, les Allemands reprenaient le chemin de la vallée, satisfaits d'avoir immolé quelques vies françaises à la gloire du Führer. Leur contentement s'exhalait en des exclamations rauques, ponctuées de rires épais. Ils éprouvaient une joie intérieure, animale et comme enfantine, à la vue du sang répandu et de cet élan d'une jeunesse, qu'ils avaient pressenti, et que leur bon plaisir avait brisé en quelques minutes. Ils tiraient manifestement vanité du point final mis par eux à ces rêves qu'ils avaient peut-être entrevus, mais que leur soumission aveugle à un régime de frénésie morbide les empêchait de poursuivre. Et ils redescendaient vers Vanvey, marchant au pas cadencé, fiers d'emmener avec eux quelques prisonniers qui, légèrement blessés, n'avaient pas réussi à s'enfuir.

Jacques Martinet attendit alors quelques instants. Son cœur battait à se rompre ; il avait soudain le sentiment de ce que pouvait être l'éternité. Il redoutait que la certitude fasse trop tôt cesser ce mélange obsédant d'attente et d'angoisse qui le tourmentait.

Pourtant, il s'avança vers les corps qui gisaient à terre. Les uns avaient les yeux si grands ouverts qu'ils semblaient voir bien au-delà du monde ; d'autres tenaient les paupières obstinément closes pour ne plus lire désormais qu'en eux-mêmes. Il mit furtivement un nom sur chaque visage ; son frère ne figurait pas au rang des morts.

Les autres paysans étaient maintenant en vue de la ferme. Il repartit alors précipitamment. René ne pouvait être que prisonnier et il n'y avait pas de temps à perdre.

Jacques s'engagea à travers les sentiers en pente raide de la forêt, d'où l'on pouvait surveiller, par instants, ce qui se passait sur la route étroite. Bientôt il entendit les pas lourds de la soldatesque boche. Il reconnut alors la silhouette de son frère, sans doute blessé à la jambe, car il marchait lentement, en arrière de la colonne, surveillé de près par une sentinelle qui le bousculait de temps à autre pour ne pas trop augmenter le retard.

Sans être vu, le grand Jacques arriva à la hauteur des deux hommes. Il prit son élan, dévala à toute allure le talus qui dominait la route et décocha à son frère un formidable coup de poing qui l'étendit sur le chemin, sans connaissance.

L'Allemand n'était pas revenu de sa surprise que déjà l'aîné des Martinet, loin de chercher à s'enfuir, demeurait tranquillement à côté de lui. Le « vert de gris » ne se perdit pas en raisonnements subtils. Pour lui, un prisonnier, c'était un prisonnier. Que l'un fût grand ou l'autre de taille moyenne, peu lui importait. Il laissa donc le cadet allongé sur le sol, fit marcher l'aîné devant lui, et rejoignit ses camarades avec le grand Jacques, qui témoignait d'une docilité vraiment exemplaire.

La troupe atteignit bientôt la gare de Vanvey où elle attendit le premier train en direction de Châtillon.



La nuit était venue, très claire, avec beaucoup d'étoiles.

La forêt commençait sa vie étrange, avec ses bruits de feuilles froissées et de branches qui craquent. Les hiboux s'appelaient avec mélancolie. Des animaux passaient, furtifs et rapides.

Puis ce fut le petit jour.

La fraîcheur de l'aube ranima René Martinet. Il reprit lentement connaissance, essaya de revivre sa tragique aventure. Il se rappela bien qu'il avait été frappé d'un coup de poing au visage ; mais la scène s'était déroulée avec une telle rapidité qu'il lui avait été impossible d'identifier son agresseur.

Soudain, dans le grand silence du petit jour, il perçut distinctement le bruit d'une voiture qui montait lentement la côte. Un attelage de bœufs déboucha un quart d'heure plus tard, tirant tout un chargement de planches qu'il menait sans doute à la ferme de Sainte-Marie, où l'on achevait de construire un hangar.

René mit alors ses deux mains autour de sa bouche pour renforcer sa voix, et il appela longuement.

La voiture s'arrêta, et le charretier s'avança seul, au milieu du chemin, pour se rendre compte de ce qui se passait. Il vit le corps étendu, qui remuait péniblement et reconnut le second des Martinet. Tirant de sa poche la petite fiole de marc qui ne le quittait jamais, il lui en fit boire aussitôt une bonne goulée, ce qui ranima le blessé. Avec de grandes précautions, il le souleva en le prenant par-dessous les épaules et réussit à l'appuyer contre le talus. L'opération demanda du temps et de la patience car René souffrait beaucoup et, bien qu'il

fût dur pour lui-même, il ne pouvait s'empêcher, de temps à autre, de laisser échapper une plainte. Puis le charretier retourna près de son attelage, l'amena tout à côté de la victime qu'il hissa tant bien que mal sur des planches hâtivement assemblées.

Le trajet jusqu'à Louesme parut interminable aux deux hommes. Le conducteur menait ses bêtes avec une prudente lenteur pour atténuer les cahots du chemin, parfois coupé d'ornières profondes, au-dessus desquelles voltigeaient des essaims de petits papillons bleus, couleur d'azur.

Enfin la voiture s'arrêta devant la ferme des Martinet. La femme de René, énergique et robuste, aida le charretier à le descendre, et tous deux le transportèrent dans le grand lit qu'on devinait au fond de la cuisine.

C'est là que, bien soigné par sa femme, qui avait du dévouement et de l'expérience, le cadet se remit en moins de dix semaines et put accueillir, en tirant encore un peu la jambe, les soldats français de l'Armée de la Libération.

Toute la famille a gardé la haine tenace de l'Allemand, et le plus gros cochon de l'année se nomme Adolphe.

Quant au grand Jacques, nul ne l'a jamais revu.



Tout « Conte » Fait

(En guise de conclusion)



AMI lecteur, je redescends de ma vigne. Le ciel est clair, l'air léger. Au loin, les premières teintes de l'automne sèment un peu de poussière d'or sur la forêt. Le décor est romantique à souhait. Toutes proches, les ruines d'un château féodal semblent dresser leurs moignons que le couchant peint en rose. La rivière d'argent rassemble en son miroir ces vestiges du passé avec cette heure présente qui, demain, ne sera plus que souvenir.

Avant d'atteindre le fond de la vallée où le village est rassemblé, je me retourne une dernière fois.

Ces coteaux ondulés, vêtus d'opulents vignobles, sont cette année encore, comme tant de fois depuis tant de siècles, prometteurs de riches vendanges...

À mon tour, Ami lecteur, j'ai vendangé pour toi quelques récits parmi tous ceux qui, dans notre vieille Bourgogne surabondent. Il en est de toutes sortes et le choix, certes, n'est point aisé parmi cette floraison.

Je suis, de plus, ouvrier malhabile et ma cueille a sans doute causé quelque dommage à cette récolte, d'ailleurs modeste.

Je sollicite donc ton indulgence pour les pages qui précèdent.

Mais, à travers leurs imperfections, je serais heureux qu'il te plût d'y trouver un peu de ce délassement, de ces courts instants de rêverie où, lorsque l'on ferme les yeux, des souvenirs viennent enchanter la pensée qui se repose.

Certes, il ne s'agit pas ici d'inviter les jeunes d'aujourd'hui à vivre plus avec le passé qu'avec leur présent qui, lui aussi, ne sera un jour que du passé. Il serait d'ailleurs étrangement vain de projeter sur nos jours l'ombre de ceux qui sont révolus.

Les événements du passé font rapidement figure de légende, et l'histoire se nuance toujours plus ou moins de rêverie. Et il est tout aussi dangereux de rêver sa vie que de vouloir vivre son rêve. Pour l'avoir tenté, Charles le Téméraire, le dernier des Ducs de Bourgogne de la seconde race royale, y a perdu la vie, beaucoup de ses gens et tout son domaine.

Aussi ce simple recueil de contes n'a-t-il pour objet que de procurer à ceux qui voudront bien l'ouvrir un peu de repos. Certes, il n'évoque que quelques-uns des aspects de la vie bourguignonne. Il en existe bien d'autres sur lesquels de savants ouvrages ont apporté des précisions particulièrement autorisées.

Mais il n'est jamais bon d'épuiser un sujet car, outre que chacun de nous a ses limites, il convient de laisser à d'autres le désir de la recherche et le plaisir de la découverte.

Cependant, le peu qu'on apprend de ce qui fut nous aide à mieux comprendre ce qui est : cela est vrai du cours des événements dans la cité et dans l'État aussi bien que du comportement des individus dans les circonstances de la vie.

Ami lecteur, je souhaite que ces pages, bien qu'imparfaites, te suggèrent le sentiment de cette diversité harmonieuse qui caractérise la France, de cet esprit frondeur qui fleurit dans les réparties de ses habitants et jusque dans leurs actions mêmes, de cette unité vigilante qui persiste à travers les temps écoulés, de l'ampleur des travaux accomplis et de la force qu'il te faudra pour ceux qui t'attendent.

Je souhaite enfin et surtout qu'elles t'enseignent, avec le respect de la race dont tu es issu, la volonté de maintenir ses qualités et – pourquoi pas ? – ses défauts.

Tout cela, d'ailleurs, viendra plus tard, beaucoup plus tard. Mais, dans le présent :

Vis pour le seul amour des êtres et des choses.

Laisse les plis de ton manteau

Vides de biens nouveaux. Ne cueille pas les roses :

Elles se fanent assez tôt.

1 vol. Boivin et C^{ie} Éditeurs, 3 et 5, rue Palatine.

2 Louis d'Orléans, frère du roi

3 Charles VI, roi de France. Le duc d'Orléans avait bien déclaré la guerre à l'Angleterre, mais il ne l'avait pas faite.

4 Isabeau de Bavière

5 Odette de Champdivers, d'une famille noble de Bourgogne, avait été placée par le Duc Jean sans Peur pour veiller sur la personne du roi Charles VI.

6 De l'année 1407

7 Raoul d'Octonville, gentilhomme normand, écuyer du Duc Jean.

8 Jean Petit, cordelier, docteur normand, chargé de faire l'apologie du Duc Jean devant les chefs de l'État, entreprit de prouver, par douze arguments en l'honneur des douze apôtres, que le duc avait fait une action louable, en faisant périr un tyran (*Courtépée*. tome 1, page 165).

9 On orthographie également : vouivre.

10 Peutte, en patois bourguignon, signifie : vilaine.